

Chris Iwen

Avec la collaboration de Kessani Iwen

Un profond bonheur

Roman

« Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur »

Matthieu 6 : 21.

Chapitre 1.

Je m'appelle Georges, et je vous prie de bien vous en rappeler, car je n'aurais pas d'autres occasions de vous dire mon nom. Cela faisait deux jours que j'avais fait la découverte la plus importante de l'univers. Oh, il ne s'agissait pas du grand univers, cette masse insolente d'indifférence et ce mélange abyssal d'étoiles et de ténèbres. Non, il s'agissait seulement de mon petit univers personnel. C'est-à-dire l'univers d'un enfant de dix ans qui devait lutter jour et nuit contre la vigilance de sa mère pour pouvoir accéder à quelques friandises et goûter un peu de ces liqueurs si agréables que son père protégeait au fond d'une malle. Mon univers personnel, qui me paraissait parfois bien immense lorsque des inconnus venaient à la maison et disaient mon nom, comme si j'avais été une célébrité inconsciente de sa renommée. Mais aussi mon univers personnel, qui me paraissait quelquefois insignifiant lorsque je perdais mes billes au jeu, parce que le joueur en face était plus adroit... et physiquement plus costaud que moi.

Deux levers de soleil s'étaient donc consumés depuis que j'avais élucidé le mystère le plus fascinant de l'univers. Mais avant ce triomphe, que je devais absolument garder secret, j'avais cherché et réfléchi pendant des mois. A vrai dire de longs mois d'agonie au cours desquels j'avais souvent perdu espoir et fondu en larmes. Mais mon agonie n'était plus qu'un vieux souvenir sans relief. Seule l'émotion du triomphe habitait mon cœur et me donnait le sourire depuis deux nuits. Mon sourire perpétuel avait fini par éveiller les soupçons de ma mère. Et c'était pour savoir exactement pourquoi je semblais si heureux, qu'elle m'avait fait appeler. L'après-midi et son soleil de plomb imposaient depuis une heure ou deux une ambiance sereine et une atmosphère de torpeur équatoriale. Ma mère était installée dans un fauteuil à bascule, sous le grand arbuste à côté de la maison. L'ombre ne la protégeait pas beaucoup du soleil, et il aurait fallu qu'elle se décale d'un ou deux mètres pour échapper à la morsure de l'astre du jour. Voulait-elle

bronzer ? Elle n'en avait pas besoin pourtant, sa peau était aussi chargée de mélanine que la mienne.

Un petit vent... si léger qu'il fallait se concentrer un peu pour le percevoir... bruissait doucement les feuilles de l'arbuste et produisait par terre un jeu de scintillements qui mimait une danse presque hypnotique. Je n'arrivais pas à discerner si ma mère contemplait ces scintillements créés par le mouvement des feuilles et les infiltrations des rayons du soleil, ou si elle explorait quelque chose dans son esprit. Quand elle entrait dans son monde mental pour y chercher quelque chose, son regard prenait parfois une expression absolument étrange, une sorte d'absence lucide qui me faisait peur et me fascinait en même temps. Je me tenais bien droit, la tête fière et le sourire imperturbable, et j'attendais qu'elle lève les yeux sur moi. A cause de la chaleur, je portais seulement une culotte marron, en laine, qui m'arrivait à mi-cuisses. J'avais le torse nu, et de grosses gouttes de sueur perlaient sur ma poitrine, car avant de me pointer devant ma mère, j'avais joué à saute-mouton avec d'autres enfants qui habitaient quelques pâtés de maisons plus loin. De modestes chaussures en plastique me permettaient de courir sur les gravillons et d'éclabousser les flaques d'eau qui stagnaient ici et là autour des sillons des eaux usées qui se déversaient des fontaines publiques. J'avais un peu de boue sur les chevilles, et de la poussière dans les cheveux. J'étais un peu crasseux, mais cela pouvait s'arranger en un clin d'œil, car il y avait une fontaine publique pas très loin de chez nous, et c'était plus amusant d'y prendre sa douche qu'à la maison.

Ma mère ne leva pas les yeux sur moi. Sa voix s'adressait pourtant à moi et me frappait en plein visage comme une bourrasque. J'avais un peu sursauté, car avant qu'elle ne commence à parler, je m'étais moi aussi évadé dans ma tête. Il me fallut quelques secondes pour me ressaisir et déchiffrer le sens de ses mots.

- Tu es un enfant joyeux, dit-elle, comme tous les enfants ici... mais depuis quelques jours tu souris tout le temps, sans raison apparente. J'en conclus que c'est

dans ta tête qu'il y a quelque chose de drôle, et ça doit être sacrément amusant pour te faire sourire sans relâche. N'as-tu pas mal aux lèvres et aux joues à force de sourire comme ça ?

Elle avait raison. J'avais un peu mal aux joues à force de sourire. Mais je n'y pouvais rien. J'étais heureux d'avoir fait la plus grande découverte de tous les temps, et ce bonheur était incontrôlable. Peut-être que dans quelques semaines, il se sera suffisamment écoulé du temps pour que j'apprenne à vivre avec cette importante découverte de manière sereine, sans mettre au supplice mes zygomatiques. Je portai une main à ma joue et me massai doucement. La question de ma mère n'attendait aucune réponse, donc je n'en fis aucune.

- Tu sais, mon chéri, quand on a quelque chose de drôle dans sa tête, il faut le partager avec les gens, car la joie est faite pour être partagée, et le partage donne plus de valeur à l'objet de notre bonheur.

- Non maman, ce n'est pas quelque chose de drôle... c'est une super grande découverte.

Je n'aurais jamais dû prononcer ces mots. J'aurais dû inventer n'importe quoi. Visiblement ma mère s'attendait à ce que l'origine de mon sourire soit quelque chose de drôle, peut-être une blague, peut-être une histoire insolite à propos de quelqu'un... quelque chose dans ce genre-là. Ma mère s'attendait à ce que mon sourire soit de la même nature que le rire qui nous étreint devant une histoire drôle ou devant une situation cocasse. J'aurais dû dire que je souriais parce que je pensais tout le temps à une blague que j'avais entendue ou lue quelque part... Certes, j'aurais eu bien du mal à inventer ensuite une blague drôle. Je n'avais aucun talent pour ce genre d'humour. Mon humour consistait plutôt à rire de tout et de n'importe quoi, même quand ce n'était pas drôle pour les autres. Une mouche qui se posait sur le nez de mon père alors qu'il était en train de jouer aux dames avec ses amis, cela pouvait me provoquer un fou rire qui s'étendait sur de longues minutes.

Une fois, j'avais ri pendant des heures, sans pouvoir m'arrêter. Et pourquoi ? A cause de l'un des amis de mon père. Ce jour-là mon père et trois de ses amis s'affrontaient aux dames à tour de rôle. Pendant que deux jouaient, les deux autres observaient et analysaient silencieusement la partie. Les pions étaient en bois, et le damier aussi. Mon père avait l'habitude de déplacer ses pions en les faisant glisser sur le damier avec un geste appuyé. Cela produisait une espèce de petit crissement. Les autres joueurs avaient l'habitude de déplacer leurs pions d'une autre manière. Ils les soulevaient et les reposaient à l'endroit voulu. C'était un mode silencieux, et ils préféraient s'y prendre ainsi parce qu'ils s'imaginaient que le bruit pouvait gêner leur concentration. Mais personne n'osait demander à mon père d'adopter un mode plus silencieux. Ce jour-là, il se passa quelque chose qui me fit rire jusqu'à me rendre malade. L'une de mes petites sœurs, qui avait à peine deux ans, jouait à côté de moi, et moi j'essayais d'observer et d'analyser la partie qui opposait mon père et l'un de ses amis. A un moment du jeu, l'ami en question commença à suer abondamment. De grosses gouttes de sueur s'écoulaient sur son visage, et il les essuyait d'un revers de la main. C'était peut-être la tension de la partie, car mon père était un adversaire redoutable. Mais, quelques minutes plus tard, le joueur appuya son doigt sur l'un de ses pions, jeta un coup d'œil presque inquiet sur les visages autour de lui, puis déplaça sa pièce de bois en faisant le plus de bruit possible. Au même moment, un autre bruit, insolite, retentit. C'était le bruit reconnaissable d'un pet. Mais un pet qui avait été aussi bref que possible. Malgré tous les efforts du joueur, le bruit du pion n'avait pas été assez fort pour couvrir l'autre bruit. Tout le monde se raidit brusquement, car la surprise était grande. Les gens jetèrent un regard réprobateur au joueur, mais celui-ci dit tout simplement : « Si ce n'est pas le pion qui a fait ce bruit, alors c'est la petite, elle doit être en train de faire caca dans ses couches ». C'est cette réplique qui provoqua en moi un fou rire irrésistible.

Mais l'incident était bien loin, et d'ailleurs je n'aurais jamais été capable de

réfléchir suffisamment vite pour trouver un mensonge convaincant à servir à ma mère. Elle m'avait pris de court, ma mère. Ni elle ni mon père ne devaient rien savoir de ma découverte. Et d'ailleurs, ma découverte devait rester à l'abri dans ma tête, c'était la condition pour que je puisse en tirer un maximum de profit. La plus petite confiance, même à celle de mes sœurs à laquelle je faisais le plus confiance, aurait réduit à néant ma découverte, et aurait induit un changement regrettable dans le cours de l'univers. Si je voulais que ma découverte conserve toute son importance, et surtout si je voulais en tirer partie, alors je ne devais rien dire.

- Une grande découverte, dis-tu ? Raconte à ta maman, mon chéri. De quoi s'agit-il ?

Elle leva les yeux sur moi. Son regard, doux et imprégné d'une profonde tendresse, m'enveloppa comme un nuage de velours. Elle me regardait souvent comme ça, maman. Avec ses yeux souriants et son visage ouvert au monde, elle avait le don d'envoyer quelque chose dans l'air qui venait toucher au cœur et qui faisait sentir, d'une manière presque palpable, combien son cœur débordait d'affection pour ses proches. Quand elle posait sur moi son regard qui disait « je suis heureuse que tu existes », je pouvais tout lui donner, lui donner tout l'amour dont j'étais capable, du haut de mes dix grandes saisons de pluies. Mais voilà, je ne pouvais pas lui livrer ma découverte. J'étais absolument certain qu'elle en ferait mauvais usage. Je n'avais aucun doute là-dessus. Je baissai donc les yeux, car si je soutenais son regard je pouvais succomber à tout moment. J'étais simplement incapable de résister à tout l'amour qui se reflétait dans ses yeux.

- Ce n'est pas grave, mon chéri, si tu ne veux rien me dire. Je comprends tout à fait. Un grand garçon comme toi doit avoir ses secrets. Je suis sûre que ton secret est quelque chose de beau et d'important, et je comprends que pour que ça reste beau et important, il faut que ça habite dans ton cœur, et seulement dans ton cœur, bien à l'abri du regard des gens.

Sa voix avait pris des accents de douceur plus prononcés que d'ordinaire. Ses mots me délivraient d'un immense poids, car je me sentais un peu mal à l'aise à l'idée de devoir cacher ma découverte à ma mère. Avec ce qu'elle venait de me dire, je ne me sentais plus mal du tout. Je me sentais soulagé. Je me sentais même un peu plus important, car ma mère avait reconnu que j'étais assez grand pour avoir mes propres secrets. Elle me saisit par le bras et m'attira sur ses genoux. Après m'avoir embrassé, elle me rendit à mes activités de jeune garçon.

- Tu peux retourner jouer si tu veux. C'est important de jouer, ça permet de cultiver la joie dans notre cœur.

- Sauf quand on perd, car alors on est triste ou en colère.

- C'est parce que tu ne sais pas encore perdre.

Je me blottis contre sa poitrine. Un peu pour sentir ses seins, car ça me rappelait quand j'étais bébé et que je tétais. Et un peu pour sentir battre son cœur, car j'aimais beaucoup le son que cela produisait dans mon oreille. Sa réponse m'avait un peu troublé. Je savais que perdre ne pouvait que susciter de la tristesse ou de la colère. Tout le monde le savait. C'était évident. Quand mes camarades perdaient au jeu, ils réagissaient comme moi-même quand je perdais. J'avais déjà vu mon père s'énerver parce qu'il avait perdu un contrat ou parce qu'il avait perdu un camion à cause de la maladresse de l'un des chauffeurs qu'il employait dans son entreprise de construction. J'avais déjà vu l'un des amis de mon père verser deux larmes parce qu'il avait été battu aux dames alors que mon père avait promis une certaine somme d'argent au vainqueur. Il paraît que cet ami-là avait besoin de cet argent pour pouvoir séduire une femme qu'il convoitait en l'invitant dans un restaurant chic. Quand les gens perdaient, que ce soit dans le jeu ou dans la vie, ils étaient tristes ou en colère. Je croyais que cela était tout simplement la loi de la nature humaine.

- Maman, c'est quoi savoir perdre ?

- On sait perdre et gagner quand on a trouvé son trésor inestimable. Il y a

quelque part un trésor inestimable qui attend chacun.

Je me redressai pour la regarder dans les yeux. Elle avait un petit sourire paisible qui me disait qu'elle était disponible pour parler si je voulais. Ses paroles résonnaient étrangement dans mon esprit. Je n'y comprenais pas grand-chose. Mais j'avais déjà remarqué que maman n'était pas comme tout le monde. Elle était toujours pleine de joie et d'affection, et rien ne semblait pouvoir la rendre triste ou la mettre en colère. Je n'avais jamais cherché à connaître son secret, pour la simple raison que je ne pensais pas qu'elle avait un secret. Je me disais qu'elle était comme ça, que c'était sa nature, comme la nature de papa était de se mettre facilement en colère lorsque ses affaires au travail ne se passaient pas comme il le désirait...

- C'est quoi le trésor inestimable ? Où est-ce qu'on le trouve, maman ? Comment je peux trouver le mien ?

- Tu veux vraiment le savoir ?

- Oui, maman. Je n'aime pas être triste quand je perds, et je n'aime pas me mettre en colère quand les choses ne se passent pas comme je veux. J'ai envie d'être comme toi, de demeurer dans la joie même quand l'univers se casse la figure. Alors, maman, si tu sais où je peux trouver moi aussi mon trésor inestimable, il faut me le dire.

Elle me passa la main dans les cheveux en riant.

- Tu sais quoi ? Je connais quelqu'un qui s'y connaît très bien dans cette histoire de trésor inestimable. Il m'a aidé à trouver le mien. Il pourra t'enseigner comment trouver le tien.

- C'est qui ?

- Ah, tu ne vas pas me croire. C'est quelqu'un de très spécial.

- C'est qui, maman ?

- C'est un homme très spécial mais aussi très discret, et quand il se dévoile vraiment on découvre qui il est en réalité : Dieu.

- Dieu ?
- Oui, Dieu : le créateur de l'univers.
- Mais, maman, Dieu n'existe pas !
- Si tu commences comme ça, tu ne risques pas de le trouver, et lui seul peut t'aider à trouver ton trésor inestimable.

Je ne savais pas quoi penser. Un jour, mon père m'avait expliqué que Dieu n'existait pas. Il m'avait parlé de choses incompréhensibles comme le bang-bang ou encore l'évolution de tard ruine, je crois mais je n'avais pas bien compris les mots, et des singes qui mangeaient d'abord dans les arbres, et qui étaient descendus des arbres pour manger par terre avant de savoir faire des tables à manger sur de grands cailloux plats. Même si je n'avais pas tout compris, il avait réussi à me convaincre. Il parlait d'une chose qu'il appelait la science, et qui permettait de comprendre que la nature fonctionnait très bien toute seule, et que nulle part on ne pouvait démontrer l'existence d'une puissance surnaturelle... J'avais retenu une phrase simple de toutes les paroles de mon père : « Dieu n'existe pas ». Ce n'était pas difficile de me convaincre de l'inexistence de Dieu, car j'avais une certaine horreur à l'idée d'admettre l'existence des choses que je ne pouvais ni voir ni entendre. D'ailleurs, mon père avait eu beaucoup de mal à me faire croire que les ondes électromagnétiques existaient. Et malgré mes dix ans et notre grand téléviseur, c'est à peine si j'y croyais...

Ma mère semblait absolument sûre et certaine de son affaire. Mais elle voyait très bien que je n'avais pas envie de croire en Dieu. A cause de mon père, je m'étais mis dans la tête que croire en Dieu c'était quelque chose comme être un peu idiot, quelque chose comme croire au père Noël et à d'autres choses qui n'existaient pas. Il fallait être un peu bête pour croire en une chose qui n'existait pas. Mais maman était la personne la plus heureuse et la plus intelligente que je connaissais. Mon père lui-même ne se privait pas de lui demander son avis lorsqu'il avait une affaire difficile à son travail. Ma mère expliquait à mon père

comment parler aux gens, comment se comporter avec les gens, et comment créer entre lui et ses clients un climat d'amitié et de confiance qui était agréable pour tout le monde et propice pour de bonnes affaires. Comment une personne comme ma mère pouvait-elle croire en Dieu ?

- Excuse-moi mon chéri, ce n'est pas grave si tu ne crois pas en Dieu.

- Mais, maman, tu dis que lui seul peut m'aider à trouver mon trésor inestimable.

- Disons seulement qu'il y a quelqu'un de spécial, quelque part, qui peut t'aider à trouver ton propre trésor inestimable. Appelons-le monsieur D. Ce monsieur existe, comme toi tu existes, comme moi j'existe. Et je te dis que c'est lui qui m'a aidée à trouver le mien. En fait, monsieur D est prêt à aider tous ceux qui iront le trouver pour découvrir où se cache leur trésor inestimable.

- Maman, est-ce que tu peux me montrer ton trésor inestimable ? Où est-ce qu'il est ?

- Moi seule ai le droit de contempler mon trésor inestimable. Quand tu trouveras le tien, toi seul auras le droit de le contempler. Tout ce que je peux te dire, c'est que c'est un trésor qui nous permet de demeurer dans la joie inconditionnelle.

Je n'avais pas le droit de la forcer à me montrer son trésor. Elle avait respecté mon secret, et moi je devais respecter le sien. Sa manière de présenter les choses... sa manière de passer de Dieu, pour moi inacceptable, à monsieur D, énigmatique, me plaisait beaucoup. Je ne savais pas très bien pourquoi, mais je n'avais aucune peine à admettre l'existence de monsieur D, alors que l'idée de l'existence de Dieu me hérissait les trois poils que j'avais sur les bras. Pour moi, monsieur D était simplement un mystérieux personnage, qui habitait je ne savais pas encore où, mais maman allait me le dire de suite.

- Maman, est-ce que tu peux me dire où je peux trouver monsieur D ?

- Oh mon chéri, je suis vraiment désolée, mais chaque chercheur de trésor doit

trouver monsieur D par lui-même. Je ne peux pas te dire où le trouver, ça c'est quelque chose que tu dois découvrir en faisant ta propre enquête. La personne qui t'enseigne l'existence du trésor n'a pas le droit de te dire où on peut trouver monsieur D. Je peux seulement te dire qu'il habite quelque part dans cette ville. Le reste, tu dois le découvrir en faisant tes propres recherches.

Ma première réaction fut la déception... mais je me rappelai aussitôt que, deux jours auparavant, j'avais résolu la plus grande énigme de l'univers. J'avais fait la plus grande découverte du monde. Alors, si j'avais réussi un tel exploit qui devait s'inscrire en lettres d'or dans les annales du cosmos, je pouvais bien trouver où habitait monsieur D. Je voulus poser une autre question, mais ma mère me posa un doigt sur les lèvres et déposa un baiser sur ma joue, puis elle s'en alla. Notre discussion était finie, et quelque chose me disait que nous ne reparlerons plus jamais de cette histoire tous les deux, sauf si je trouvais mon propre trésor inestimable. Finalement, je me sentais un peu désemparé, car le seul indice que j'avais sur monsieur D, c'était qu'il s'agissait de Dieu. Oh bon sang ! Pour trouver monsieur D, il me fallait tenir compte de ce désagréable indice. Je devais admettre cela comme hypothèse de recherche.

Chapitre 2.

Je n'avais aucune idée de ce que pouvait être le trésor inestimable. Ma mère avait semé quelque chose de fort dans mon esprit, mais elle semblait vouloir éviter toute discussion sur ce thème. Apparemment elle estimait que son rôle était fini, c'était à moi de jouer à présent. Peut-être m'observerait-elle discrètement, peut-être n'y pensait-elle plus... Qu'est-ce que je savais ? Je savais que le trésor inestimable était d'une richesse tellement extraordinaire qu'il rendait son possesseur heureux, et il s'agissait-là d'un bonheur profond qui ne semblait pas varier en fonction des circonstances et des événements. Comment ma mère avait-elle appelé ce bonheur ? La joie inconditionnelle. Cela voulait dire une joie qui ne dépendait pas des choses, et qui était toujours vibrante et rayonnante. Il fallait vraiment que ce trésor soit extraordinaire pour procurer à son détenteur une telle joie. Je voulais moi aussi obtenir une telle joie, et le trésor pouvait m'apporter ce que je désirais. Je voulais le trésor inestimable, pour la joie qu'il procurait.

En y réfléchissant, je me rendais compte que je voulais les choses pour le plaisir qu'elles m'apportaient. Ou alors, je voulais les choses parce qu'elles pouvaient m'apporter du plaisir, ou parce qu'elles pouvaient me soulager d'un inconfort. Mais le plaisir et le soulagement n'étaient jamais définitifs, et c'était toujours une expérience pénible lorsque la chose si proche m'était finalement inaccessible, ou lorsque après avoir acquis la chose je la perdais pour une raison ou pour une autre. Et quand je disais la chose... c'était en fait plus général comme prise de conscience. La chose qui pouvait m'apporter du plaisir ou du soulagement n'était pas toujours un objet. C'était néanmoins souvent des objets. Par exemple une barre de chocolat ou un paquet de bonbons.

Ah les bonbons. J'en mangeais trop, et de temps en temps ils me rendaient malade. Une fois, j'avais acheté un paquet de bonbons que j'avais réussi à cacher sous les racines du grand manguier de notre cour. A la tombée de la nuit, après le

dîner, j'avais prétexté que je voulais respirer le bon air frais du soir pour pouvoir m'installer tranquillement au pied du manguier, dans la pénombre, bien à l'abri du regard vigilant de ma mère. Le manguier se trouvait à une vingtaine de mètres de la porte principale de notre maison, et l'ampoule qui éclairait la cour était accrochée au-dessus de la porte. Ma cachette était du côté ombre, et je tournais le dos à la maison. Comme ma nuque devait être visible depuis la maison, ma mère n'allait pas s'inquiéter, il lui suffirait de jeter un coup d'œil de temps en temps pour constater que j'étais toujours là et que tout allait bien. Après le dîner, elle et mon père restaient à table pour discuter paisiblement de tout et de rien, tandis que mes petites sœurs regardaient la télé. Les discussions entre mon père et ma mère se passaient toujours bien, car ma mère n'attachait aucune importance au fait d'avoir tort ou raison, et mon père essayait souvent d'avoir une pensée objective sur les choses. Mon père hésitait à se lancer dans la politique, et cette hésitation se traduisait régulièrement en des discussions souvent longues où il analysait et critiquait le pouvoir en place et la société dans son ensemble. Ils devaient être en train de discuter de la nouvelle loi sur les exportations du sucre lorsque je portai à ma bouche le bonbon de trop. Sur le bonbon précédent j'avais senti comme une espèce de nausée et d'écœurement, mais je n'avais pas voulu en tenir compte. Mais lorsque le bonbon de trop fut suffisamment près de ma bouche pour envahir mon nez de son parfum de fraise, j'eus un haut le cœur et tout mon dîner se retrouva étalé sur ma poitrine. Alors que je finissais de régurgiter le dernier morceau de poulet que j'avais mangé, ma mère était déjà au-dessus de ma tête, et elle avait un seau d'eau et un torchon. Sa rapidité m'impressionnait toujours, c'était comme si elle avait le don de prévoir les catastrophes.

- Ce n'est pas grave, mon chéri, mais il faudra t'abstenir de bonbons pendant quelques jours.

- Ce ne sera pas difficile, je crois que je ne pourrais plus supporter de voir un bonbon de toute ma vie.

- Oh, dans quelques jours tu m'en reparleras.

Elle me nettoya avec douceur, me rinça la bouche puis me fit boire un grand verre d'eau avant de me donner une douche chaude. J'aimais sa façon de s'occuper de moi. Elle était toujours douce et attentionnée, et même si elle m'expliquait pourquoi ce que j'avais fait était une bêtise, elle ne s'énervait jamais. Au contraire mes bêtises semblaient l'amuser beaucoup. Ses premières paroles étaient toujours « c'est pas grave ». Elle ajoutait souvent un « mais » suivi d'une explication des risques que je courrais ou des dégâts que je causais, et je ressortais de tout ça avec une accolade affectueuse qui me donnait le sentiment que j'étais protégé et aimé. Quand je cassais quelque chose, elle m'invitait à ramasser les morceaux avec elle, et me faisait participer à la réparation lorsque c'était possible. Il n'y avait en elle aucun désir de punition dans cette attitude, juste un désir de m'apprendre à réparer mes erreurs dans la bonne humeur. Ma mère n'avait pas d'ombre, et ce mécanisme mental qui faisait que les gens s'attristaient ou se mettaient en colère, semblait totalement purifié chez elle. Elle était pleine de joie, mais aussi pleine d'affection. « Je veux que les gens soient heureux », disait-elle lorsqu'on la questionnait sur son attitude qui paraissait parfois étrange, car les gens comprenaient mal comment elle pouvait demeurer pleine d'affection et de bonne volonté devant des personnes qui manifestement faisaient n'importe quoi, et parfois du mal. Je savais maintenant. Elle avait trouvé son trésor inestimable, et c'était grâce à ce trésor qu'elle vivait dans un état de bonheur que les autres ne comprenaient pas.

Mais c'était quoi exactement ce trésor inestimable ? Elle avait refusé de me montrer le sien. Je me demandais ce que pouvait bien être un trésor inestimable. Si ma mère ne voulait pas me répondre, alors je devais demander à mon père. Il avait une entreprise florissante de construction de maisons et de bâtiments. Il possédait plusieurs maisons et bâtiments qu'il louait à des gens, et parfois à l'état. Mais d'après mon père, l'état était un très mauvais payeur. Mon père avait aussi plusieurs voitures et quelques camions. Il était riche, matériellement et

financièrement riche. Même si toute cette richesse appartenait aussi à ma mère, parce qu'elle était la femme de mon père, à ma connaissance ma mère ne possédait pas grand-chose. Et à propos de ma mère, il y avait quelque chose de bizarre. Malgré tout l'argent de notre famille, ma mère voulait que nous ayons un mode de vie simple. Par exemple, alors que mon père avait plusieurs chauffeurs, mes sœurs et moi allions toujours à l'école à pied, et ma mère, qui était institutrice, était souvent heureuse de marcher avec nous. L'école n'était pas loin, je dois le reconnaître, mais il y avait des enfants qui habitaient encore plus près de l'école et qui pourtant étaient déposés en voiture...

Quelqu'un de riche, comme mon père, devait forcément avoir une idée de ce qu'était le trésor inestimable. J'avais attendu un jour bien spécial pour poser la question à mon père. Une fois par semaine, ma mère allait rendre visite à quelques-uns de nos voisins. J'avais cru comprendre qu'elle leur apportait de temps en temps de la nourriture et de l'argent. C'était drôle : nous étions riches, mais beaucoup de gens dans notre quartier étaient extrêmement pauvres. Mon père avait tendance à considérer que c'était de leur faute s'ils étaient pauvres. Cette attitude m'avait choqué pendant une longue période, mais un jour je compris pourquoi mon père pensait ainsi. Il avait quitté son village à l'âge de quinze ans, sans un sou en poche, et il était arrivé dans la capitale sans connaître personne. Il avait bossé dur pendant des années. Il vivait dans de petites et minables bicoques, de pauvres cabanes délabrées de la dimension d'une chambre. Cela lui permettait de faire des économies. Pendant des années il s'était refusé toute distraction, et se forçait à rester célibataire en plus de se priver parfois de nourriture, afin de pouvoir mettre de côté autant d'argent que possible. Puis un jour il lança ses propres affaires. Avec détermination, et avec un travail acharné, il s'était construit une respectable fortune...

Il avait haï la pauvreté et voulu la richesse, et il avait engagé toute sa force et toute son intelligence dans la lutte pour s'affranchir de la misère et accéder à la

fortune. Mon père était un ancien pauvre, et il avait vécu dans des conditions qui étaient pires que celles de certains de nos voisins les plus démunis. Durant sa période de pauvreté, il ne s'était jamais plaint, et il n'avait jamais considéré que sa misère était un état de fait sans espoir. Au contraire, il s'était rempli de courage et de détermination, et s'était battu sans avoir peur des défaites et des échecs qui ne manqueraient d'ailleurs pas de joncher sa route. Ces pauvres qui nous entouraient avaient une mentalité qui les maintenait dans leurs conditions misérables, et c'est cette mentalité que mon père pointait du doigt. Si tous ces gens avaient vécu leur pauvreté sans se plaindre et sans attendre des autres qu'ils les sortent de là sans un réel effort de leur part, peut-être que mon père n'aurait jamais adopté son attitude. Il n'aimait pas la manière dont ma mère venait en aide à ces gens, mais il ne pouvait rien empêcher. J'avais surpris une discussion entre mes parents à ce propos.

- Ce sont des paresseux, disait mon père. S'ils voulaient vraiment s'en sortir, ils le pourraient !

- Ce n'est peut-être pas aussi simple, répondait ma mère. Toi, tu as vaincu la misère et conquis la richesse parce que tu avais un esprit à toute épreuve. Et pour cela tu es digne du respect que tout le quartier te témoigne. Mais ces gens-là ont un esprit affaibli, les accidents de la vie et l'inhumanité des gens qui ont le pouvoir, ont brisé leur esprit. Ce n'est pas de leur faute, ils n'ont pas cherché délibérément à briser leur esprit. Dans leur volonté, ils sont aussi mal en point qu'une personne affligée d'une maladie invalidante l'est dans sa force physique.

Je crois que c'est cette discussion qui avait un peu adouci mon père dans son attitude par rapport aux pauvres de notre quartier. Ma mère lui avait dit ces paroles d'une voix douce, en lui tenant affectueusement la main. Il y avait de la magie dans la voix et dans les yeux de ma mère, et quelque chose d'impalpable mais de tangible émanait d'elle et renforçait ses paroles en leur donnant une force de vérité très particulière. Mon père avait presque baissé la tête. C'était sa façon à lui de

reconnaître que ma mère avait raison. Mais, malgré cela, mon père ne levait pas le moindre petit doigt pour aider ma mère dans le soutien qu'elle manifestait aux pauvres voisins. Quand ma mère faisait sa tournée hebdomadaire, mon père en profitait pour laver la plus belle de ses voitures. Et je lavais avec lui, car cette voiture me plaisait beaucoup à moi aussi, et j'aimais énormément lorsque mon père la prenait pour nous emmener à la plage le dimanche. Mon père et moi étions donc en train de frotter la carrosserie lorsque je me lançai pour obtenir quelques éclaircissements sur le trésor inestimable.

- Papa... c'est quoi ton trésor inestimable ?

Ma question le surprit beaucoup. Apparemment il n'y avait jamais pensé. Quand il me regarda dans les yeux, il s'aperçut que la question était importante pour moi. Il se faisait toujours un point d'honneur à répondre à mes questions et à m'enseigner les choses de la vie. Peut-être espérait-il que je serais comme lui, c'est-à-dire que je serais quelqu'un qui aurait une volonté capable de renverser tous les obstacles qui pourraient se dresser entre moi et mes objectifs. Il m'invita à m'asseoir avec lui dans les grands escaliers devant la maison. Notre maison était montée sur un grand soubassement d'au moins un mètre de haut, et il fallait gravir quelques marches sur un escalier très large en béton pour y pénétrer.

- En voilà une question intéressante. Pour toi, comment on reconnaîtrait un trésor inestimable ?

- Je ne sais pas, papa... c'est quelque chose qui nous donne le bonheur sans fin une fois qu'on l'obtient.

Ses yeux se plissèrent, et son regard s'enfonça au loin à l'horizon. Il réfléchissait.

- Quand j'étais pauvre et que je vivais dans la misère, j'étais malheureux. Je pensais que la richesse me rendrait heureux. Mais quand je suis devenu riche, j'étais encore malheureux. Les raisons de mon malheur avaient changé, mais mon malheur était le même. Il était même plus grand, car en étant riche, j'avais la

déception de découvrir que la fortune ne faisait pas le bonheur. La fortune m'épargne la faim et le froid, et elle me donne accès à beaucoup de plaisirs différents... mais ce n'est pas le bonheur.

- Donc le trésor inestimable ne peut pas être de l'argent ?

- En effet, ça ne peut pas être de l'argent. Ça ne peut être ni de l'argent, ni quelque chose que l'argent peut acheter.

- Alors qu'est-ce que c'est ?

- Mon trésor inestimable... c'est ta mère.

- Maman ?

- Oui. Avant de connaître ta mère, j'ai connu bien des femmes, mais aucune d'elles n'a pu me rendre heureux. Certaines de ces femmes étaient plus intéressées par mon argent que par moi, et d'autres avaient un désir fougueux causé par mes attributs physiques, mais aucune affection véritable pour ce que j'étais au-delà de mon apparence matérielle...

C'était vrai, mon père était non seulement riche, mais aussi beau, et de nombreuses femmes lui faisaient la cour sans même prendre la peine de s'inquiéter du fait qu'il était déjà marié. Leur attitude n'était pas vraiment déplacée, car ici un homme pouvait épouser plusieurs femmes. Je n'avais aucune peine à comprendre que des femmes puissent désirer mon père pour sa beauté et pour sa richesse. C'était si courant que ce qui paraissait étonnant c'était une femme non-mariée qui affichait un manque d'intérêt total pour mon père. Et parmi toutes les femmes, c'était ma mère qui était le trésor inestimable de mon père.

- Donc, papa, comme tu as trouvé ton trésor inestimable, tu dois avoir la joie inconditionnelle.

Je crus voir une lueur d'effroi dans les yeux de mon père. Le feutré de sa voix se transforma en une sorte de murmure presque lugubre, et il y eut comme une tension secrète dans son âme. Qu'est-ce que mes mots avaient remué sans le faire exprès ? J'aurais dû savoir que mon père n'était pas totalement immergé dans un

océan de bonheur qui ressemblerait à l'univers de joie sereine et imperturbable de ma mère. Ma mère était comme un jour éternel dans lequel le soleil ne déclinait jamais, mais restait souverain dans le ciel sans fond. Mon père était comme tout le monde, c'est-à-dire un bateau ivre qui était secoué ici et là par les remous des colères et des tristesses, et par le ressac des plaisirs que le temps ne manquait jamais d'émousser. Le bonheur de mon père était comme l'été, c'est-à-dire un soleil parfois radieux qui se couchait toujours, et de belles journées qui étaient parfois troublées par des averses imprévisibles...

- Tu sais, fiston, ta mère me rend heureux, profondément heureux, mais jamais aucun être humain ne connaîtra la joie inconditionnelle, car les peines et les colères font partie intégrante de la vie et enrichissent l'expérience humaine. Ce serait une autre sorte de pauvreté que de ne plus connaître les peines et les colères. Ce serait perdre quelque chose de son humanité. Il n'y a pas d'endroit sans un envers pour le faire exister.

- Papa, est-ce que ça veut dire que la joie inconditionnelle n'existe pas ?

- Oui, c'est cela.

Mon père était le champion pour m'apprendre que des choses n'existaient pas.

Chapitre 3.

Je devais me rendre à l'évidence : mon père ne savait pas grand-chose du trésor inestimable. Ma mère m'avait dit que celui qui trouvait son trésor inestimable entraînait dans la joie inconditionnelle. Non seulement mon père ne vivait pas dans la joie inconditionnelle, mais en plus il ne croyait pas qu'une telle chose soit possible. Heureusement pour moi, je vivais auprès de ma mère et je pouvais voir, jour après jour, année après année, qu'elle demeurait dans une joie et dans un amour qui ne connaissaient pas de nuits et même pas d'ombre. Certes, ma mère ne souriait pas tout le temps. Mais même lorsqu'elle ne souriait pas, son regard était toujours rempli d'un paisible sourire lorsqu'il se posait sur quelqu'un. On pouvait ne pas le voir lorsqu'on était soi-même emprisonné dans une émotion de peine ou de colère, mais c'était bien là, dans ses yeux inébranlables. Quelque chose était toujours en train de sourire dans son âme, et je savais, lorsqu'elle m'embrassait, que ce sourire était une lumière immortelle dans l'éternité.

Le trésor inestimable devait être quelque chose de vraiment extraordinaire pour apporter un tel bonheur et une telle capacité à aimer d'un amour invincible qui n'attendait rien des gens, à part un éclair de plus dans leurs yeux, quelque chose qui était une vie rendue plus vivante. J'y avais réfléchi encore et encore, et je me rendais compte au fil des jours que j'étais bien incapable de savoir ce qu'était le trésor inestimable. Je voulais éviter d'aller à la recherche de ce monsieur D, mais il semblait que pour espérer moi aussi trouver mon trésor inestimable, je devais d'abord trouver monsieur D.

Une après-midi, me reposant sous le manguier, je pris ma décision. Les yeux fermés, je prenais conscience de cet insondable océan de sérénité joyeuse qui se reflétait dans les yeux de ma mère. Mon père avait tort, la peine et la colère n'étaient pas une richesse, mais une pauvreté de l'âme, une maladie de l'esprit. La joie sans fin, toujours solaire, qui dissipait pour toujours les ombres de souffrance

dans la substance de l'âme, dans la trame chaleureuse du cœur, était une richesse indicible à laquelle aucune fortune matérielle ne pouvait se comparer. Ma mère était riche d'une lumière de vie, et c'était cette richesse que je désirais. La richesse plus précieuse que de l'or qu'apportait le trésor inestimable. La découverte extraordinaire que j'avais faite me paraissait à présent de peu de valeur devant l'horizon illimité qui transparissait derrière le mystère du trésor inestimable. Tout le plaisir que m'avait apporté cette découverte s'estompait rapidement, et dans quelques temps je n'y penserais plus qu'avec cette neutralité blasée que procurait le recul du temps. J'en rirais encore de temps en temps, puis de moins en moins souvent.

Ma décision était d'aller à la recherche de monsieur D, et tant pis si je devais commencer par accepter l'idée qu'il s'agissait peut-être de Dieu lui-même. En fait, j'avais ma petite idée là dessus. Monsieur D n'était évidemment pas Dieu, car Dieu n'existait pas. Monsieur D devait sûrement se faire passer pour Dieu, et j'étais un peu triste à l'idée que ma mère ait cru à ce mensonge. Mais ce mensonge n'avait pas d'importance à côté de ce que cet homme était capable d'apporter. Et si monsieur D était un genre de fou, qui se trouvait par hasard connaître le moyen de découvrir où se cachait le trésor inestimable, et qui ne pouvait aider un chercheur de trésor que si celui-ci lui faisait le plaisir d'accepter sa folie de se croire Dieu ? Il s'agissait certainement d'un personnage dans ce genre. Je ne l'imaginais pas dangereux. Je l'imaginais simplement un peu fantasque : peut-être qu'en dehors de sa folie de se croire Dieu, il était normal dans le reste de sa vie, dans le reste de sa personnalité.

Mes recherches pour trouver monsieur D ne devaient pas être bien compliquées. Ma mère m'avait donné trois indices qui pouvaient me permettre de démarrer mes recherches. D'abord il s'agissait d'un monsieur, pas d'une dame. Ensuite ce monsieur prétendait être Dieu. Et enfin ce monsieur habitait dans la ville. En somme, tout ce que j'avais à faire, c'était chercher un demi-fou qui croyait être

Dieu. Un ciel d'espoir s'ouvrait au-dessus de ma tête, et un lit de facilité se présentait sous mes yeux. Mais la ville était très grande, et je ne pouvais pas interroger les cinq cent mille personnes qui y habitaient. Heureusement, me dis-je, il ne sera pas nécessaire d'interroger tout le monde.

La première personne que j'interrogeai fut mon père.

- Papa, connais-tu quelqu'un qui se prend pour Dieu dans cette ville ?

Ma question lui parut tellement incongrue qu'il éclata de rire. Il était dans son bureau et travaillait sur un tas de papiers, sans doute des contrats ou des factures, car son entreprise devait toujours acheter du ciment et d'autres matériaux importants pour la construction des maisons. Le bureau de mon père se trouvait dans une pièce au fond de la maison, bien éloignée de la salle de séjour, et à une porte de la sortie arrière. Il suffisait d'y entrer et de fermer la porte derrière soi pour se couper des bruits du reste de la maison. Un coussin de cuir habillait la porte du bureau, et des grands meubles adossés contre les murs se gonflaient au fil des ans de toutes les archives que mon père classait dedans. Le meuble-bureau de mon père était large, et des dossiers s'y entassaient souvent. Une tasse de café fumant accompagnait très souvent le travail de mon père, et la nuit inquiétante se profilait comme une ombre évanescence à travers les carreaux transparents de la fenêtre, juste dans le dos de mon père. A sa place, je ne me sentirais pas très rassuré de porter la nuit dans mes épaules. Mon père aimait beaucoup que je vienne faire mes devoirs le soir, assis à un petit meuble de travail qu'il avait installé pour moi à côté de son poste, et pour me mettre plus à l'aise des rideaux épais recouvraient ces vitres qui étaient comme les yeux de l'obscurité. C'était dans cet endroit respirant le délicat parfum du café que mon père poursuivait chaque soir l'œuvre de ses mains et de son esprit, et consolidait sa fortune déjà immense.

Je travaillais à mes devoirs depuis une heure sans redresser la tête. La présence proche de mon père m'était un soutien silencieux qui me donnait plus d'entrain à

l'étude. De temps en temps, l'un de mes grands frères venait pour renouveler le café de mon père, car cette substance apportait dans son encre noire le pouvoir de défier la nuit et d'être libre de diriger tout son esprit dans le travail. Mais malgré tout ce café, mon père ne se couchait que rarement après vingt-trois heures. Pour lui ce n'était pas un excitant, mais seulement une boisson dont il aimait le goût tendre et fort en même temps, et qu'il ne pouvait boire que le soir avec la fraîcheur de la nuit, car dans la journée la virulence du soleil imposait d'autres règles. Mes grands frères et moi n'avions que des rapports bien distants. Ils étaient deux, issus chacun de deux femmes que mon père avait connues avant de rencontrer ma mère. Ils étaient aimés de ma mère, mais leur âge plus avancé que le mien les portait vers des occupations quotidiennes autres que les miennes. Mes occupations et mes préoccupations n'étaient pourtant pas de mon âge, et des garçons de dix ans s'intéressaient rarement aux demi-fous qui croyaient être Dieu. Mon père rit pendant plusieurs minutes, puis il se rendit compte que ma question n'avait rien d'une blague.

- Tu es sérieux, fiston ?

- Oui papa.

- Voyons... je n'ai jamais entendu que quelqu'un dans cette ville disait être Dieu. Mais il y a quelques années il y a eu un vieux monsieur qui a fait parler de lui, car il prétendait avoir rencontré Dieu. Tu n'avais même pas encore l'âge de dire ton premier mot à l'époque, et depuis je ne sais pas ce qu'est devenu ce mythomane.

- Comment s'appelait cet homme ?

- J'ai oublié son nom, mais je me rappelle qu'on l'appelait par dérision le prophète. Il a sûrement mal fini.

- Est-ce qu'il était fou ?

- Peut-être... mais il paraissait tout à fait normal, mise à part son histoire absurde d'avoir rencontré Dieu.

- Papa, est-ce que tu peux me dire où il habitait ?

Le prophète avait habité dans un quartier au nord de la ville. Je ne connaissais rien de cette partie de la ville, mais pour moi c'était un espoir de trouver monsieur D. La discussion s'éteignit aussi soudainement qu'elle avait commencé : je retournai à mes devoirs, mon père retourna à ses dossiers, et la vapeur agréable du café me fit frémir les narines. J'avais le droit de me saisir de la tasse et de boire quelques gorgées, mais après je ne devais pas en vouloir à mon père de ne pas être capable de trouver le sommeil avant trois heures du matin. J'avais usé de mon droit une ou deux fois, et à chaque fois la torpeur avait déserté mon esprit et les brumes du sommeil avaient tardé à se lever derrière mes paupières. Ce soir-là, je bus la moitié de la tasse, car j'avais la ferme intention de fuir le sommeil pour avoir plus de temps pour préparer mon excursion prochaine dans le nord de la ville. Ma mère m'avait dit qu'il y avait un trésor inestimable pour chacun, il suffisait seulement de le trouver. Je n'avais aucune indication précise sur la nature du trésor inestimable : s'agissait-il de la même chose pour tout le monde, ou le trésor de l'un était-il d'une nature différente du trésor de l'autre ? Que le trésor inestimable ne soit pas de l'argent, cela m'était évident depuis les explications de mon père. Il ne pouvait pas s'agir non plus de quelque chose que l'argent pouvait acquérir, car dans ce cas mon père n'aurait sûrement pas hésité à l'acheter : je savais bien que derrière sa résignation et son acceptation de la peine et de la colère comme éléments naturels de l'existence, gisait presque mort, comme chez tout le monde, le désir d'un bonheur meilleur. Chez moi, ma mère avait vivifié ce désir et l'avait transformé en une volonté aussi profonde que solide.

Chapitre 4.

Je me réveillai tard le lendemain, le soleil était à quelques millimètres du zénith. Parce que ma tête était lourde et mon esprit un peu brumeux, je me frottai longuement les yeux, et lorsque je les ouvris enfin, une petite brise me caressa le front, et un petit éclat de rire m'emplit d'une joie qui était pour moi bien matinale. Les grands yeux doux de ma mère me contemplaient avec affection, et le jeu des scintillements entre les feuilles du grand arbuste me montrait des étoiles en plein jour. J'étais sur les genoux de ma mère, et mes petites sœurs jouaient sous le manguier.

- Tu as beaucoup dormi aujourd'hui, et j'ai pensé que ça te ferait plaisir de te réveiller sur mes genoux, avec les pépiements de tes sœurs. Ton père m'a dit que tu lui avais posé d'étranges questions hier soir. Quand tu auras pris une douche et quand tu auras mangé, tu trouveras un peu d'argent sur la table, ainsi qu'une petite carte blanche où j'ai inscrit le numéro de téléphone du bureau de ton père, à son travail. Fais en bon usage mon chéri.

Nous n'avions pas le téléphone à la maison, c'était pour cela qu'elle m'avait inscrit le numéro de téléphone du travail de mon père : de cette manière je pouvais le joindre si jamais je me perdais, ou si je rencontrais un problème qui aurait nécessité son intervention. Moi, je savais qu'il suffisait que je dise le nom de mon père pour que les choses s'aplanissent et pour que les gens se mettent en quatre pour m'aider, car mon père n'était pas seulement une célébrité dans notre quartier, il était connu et respecté dans toute la ville. Ma mère avait deviné mes projets, elle avait même anticipé les choses, car j'avais l'intention de lui demander un peu d'argent, parce que la ville était bien grande et qu'il me fallait prendre un taxi pour rejoindre le quartier au nord. J'embrassai ma mère, puis je bondis vers l'objectif de ma journée.

Il me fallut quelques minutes à peine pour me préparer, et le premier taxi que

j'arrêtais me pris. Ici, les taxis fonctionnaient d'une manière bien particulière. Aucun taxi n'avait le téléphone intégré, il fallait se mettre au bord d'une rue et tendre le pouce pour signaler à un taxi qui roulait à vive allure qu'on avait besoin de ses services. Le taxi s'arrêtait alors, on devait courir quelques mètres, parfois quelques dizaines de mètres lorsque le chauffeur avait hésité, et hurler à la portière la destination que l'on désirait atteindre. Il s'agissait toujours du nom d'un quartier, ou du nom d'un immeuble célèbre ou d'une église connue, autant de points de repères qui apparaissaient au taximan comme des adresses parfaitement précises... Le chauffeur disait oui, ou non, en fonction de l'itinéraire qu'il avait en tête, ou en fonction des destinations des autres passagers. On se sentait toujours un peu malchanceux lorsqu'un taxi vide vous disait non. Le taxi qui me prit n'était pas vide. Une jeune fille de mon âge s'y trouvait déjà. Elle était assise derrière, et c'était justement pour éviter de me retrouver directement à côté d'elle que je montai devant. De cette façon, je pouvais la scruter dans les miroirs de bord et essayer de confirmer ou d'infirmer ma première impression : elle était magnifiquement belle.

Je ne m'intéressais jamais aux filles, pas plus qu'aux garçons. Mais en voyant ces yeux grands et clairs, et ce visage au sourire discret mais empreint d'une certaine force et d'une indéniable grâce, mon regard se sentit subjugué et mon esprit vacilla sur le perchoir de son indifférence habituelle à l'univers de la beauté et de la séduction. Je pouvais le dire en toute vérité : je n'avais jamais rien vu d'aussi beau... d'aussi belle ! La pensée de lui adresser la parole afin d'amorcer un début de contact me traversa l'esprit, et cette ondulation fugace dans le tissu de ma conscience me glaça le sang et déclencha des tremblements de terreur incontrôlables. Je me découvrais plus timide qu'un dindon déplumé. J'avais du mal à respirer, et mes fonctions respiratoires se déréglaient au fur et à mesure que l'idée de lui parler grandissait dans ma tête. De grosses gouttes de sueur émergèrent de ma peau sombre et dévalèrent sur mon visage comme des boules de

neige folles. Le taxi englutissait les distances, et chaque maison qui défilait sous mes yeux signifiait une chance en moins de nouer le moindre contact avec cet ange assis à l'arrière.

- Tu devrais lui dire, petit.

C'était la voix du chauffeur. Il avait presque murmuré à mon oreille, et je mis quelques secondes pour comprendre le sens de ses paroles. Ma panique devait lui sauter aux yeux, et la cause de cette tempête émotionnelle ne lui était pas cachée. Cette cause était assise derrière, la tête penchée contre la vitre, le regard presque rêveur. Cette cause avait les cheveux noués en un chignon presque strict, et une robe à fleurs qui donnait à son jeune organisme la fragilité d'une rose, sans noyer cette force silencieuse qui se lisait dans une tonique que l'on pouvait sentir dans ses mouvements éconômisés au geste près. En apparence elle avait mon âge, mais quelque chose en elle flottait, serein et pur, au-delà du temps et de l'espace. Ce que j'avais devant les yeux apparaissait comme la projection dense d'un être à la dimension autre...

- Je ne peux pas, c'est une reine.

Le chauffeur écarquilla d'abord les yeux, puis il acquiesça.

- Tu as raison petit, rien qu'en la regardant on sait que c'est une reine. Mais tu es un roi, ça se voit aussi. Ecoute, depuis un moment je roule sans m'arrêter, c'est-à-dire sans prendre de nouveaux passagers, et tout ça rien que pour te donner la chance de nouer le contact. Je vous trouve mignons tous les deux, et on ne sait jamais, il suffit d'une parole pour commencer une grande histoire.

Un coup d'œil dans le rétroviseur m'informa qu'elle avait tout entendu. Elle souriait. Et mon Dieu quel sourire ! Il me semblait qu'elle était heureuse de savoir que je lui portais de l'intérêt. Est-ce que je rêvais, ou alors elle m'avait vraiment adressé un clin d'œil ? En l'espace de quelques secondes, une étrange communication s'était nouée entre nous. Peut-être était-ce la naissance apeurée et muette de quelque chose de grand, une rencontre dans l'éternité, dans le

confinement étroit d'un taxi. Mais le monde s'écroula soudainement lorsque ses lèvres s'entrouvrirent et qu'un mot effroyable s'en échappa.

- Ici !

C'était l'usage pour signaler au taxi qu'on était arrivé à destination, et qu'on voulait qu'il s'arrête pour nous permettre de descendre. Le taximan s'arrêta donc et me jeta un regard navré. Il était désolé pour moi. La main de la jeune fille se glissa entre le siège du conducteur et le mien, et le taximan attrapa presque au vol la pièce de monnaie qu'elle venait de laisser tomber en desserrant les doigts. Puis la portière claqua, et il n'y eut plus personne. Le taxi redémarra, et la petite secousse de la brusque accélération me fit prendre conscience de la tragique vérité : elle venait de m'échapper, la jeune fille aux yeux clairs comme la pleine lune. Quelque part en moi, une tension insoutenable s'estompait au fur et à mesure que le véhicule s'éloignait de l'endroit où l'ange était descendu. Mais ce soulagement m'était encore plus insupportable que l'idée de me retrouver face à face avec celle qui venait de me broyer le cœur d'un simple sourire. Je ne comprenais rien à ce qui était en train de m'arriver. Le désir de la tenir dans mes bras et de rire dans ses yeux s'était emparé de moi aussi soudainement qu'une tempête équatoriale s'abattant sans préavis dans des champs qu'on avait à peine commencé à défricher.

- Arrêtez-vous, s'il vous plaît.

Combien de centaines de mètres le taxi avait-il avalées depuis qu'elle était descendue ? Ma voix tremblait, et mes yeux voyaient un peu flou à cause des larmes qui essayaient de me noyer dans un océan de détresse. Je m'en voulais de me découvrir aussi timide, mais avant cet instant je n'avais aucun moyen de me rendre compte de ce trait de mon caractère. J'avais si souvent montré et démontré une totale absence de timidité et une profonde capacité de courage, que j'aurais ri aux éclats si quelqu'un m'avait dit que je serais cloué de terreur un jour à l'idée de parler à une fille, à une simple fille. L'ange du taxi avait touché quelque chose en

moi, et j'étais terrorisé sans savoir exactement pourquoi. Ce n'était pas ses yeux ou son sourire doux comme une musique, et ce n'était pas cette espèce de force immatérielle qui se lisait dans son maintien et dans ses gestes. J'avais vu un être magnifique, d'une essence autre, belle et majestueuse, dont l'apparence physique n'était qu'une sorte de témoignage extérieur.

- Je vais faire mieux que de m'arrêter, me dit le taximan conscient de ma détresse.

Il fit demi-tour, remonta le cours du temps ou presque, et me déposa à l'endroit où elle était descendue.

- Bonne chance.

Debout sur le trottoir, je découvrais un quartier qui m'était totalement inconnu. Les gens allaient et venaient sans même remarquer la présence d'un jeune garçon de dix ans aux yeux chargés de larmes et au cœur perdu dans le désespoir. Soudain, mon cœur s'arrêta de battre, et ma tête explosa. Elle était là, de l'autre côté de la rue, et elle me regardait. Son signe de la main me fit comprendre qu'elle m'avait attendu, qu'elle avait espéré que je viendrais, qu'elle avait souhaité que je fasse demi-tour... J'étais heureux. Plus rien d'autre n'existait que ses yeux, et le monde tout autour de moi venait de s'effacer dans une lumière qui m'inondait les yeux et débordait de mon cœur. Sentant à peine le sol sous mes pieds, je m'élançai pour la rejoindre de l'autre côté de la rue. Mais le monde n'avait jamais disparu, c'était seulement ma perception qui avait perdu le contact avec tout le reste pour s'imbiber exclusivement de la présence irradiante de la jeune fille. Il me sembla vaguement qu'une masse métallique me projeta dans les airs, et qu'une surface rocheuse m'embrassa le corps dans une étreinte soudaine et froide. Puis ce fut le néant. La clameur d'effroi de la foule et les crissements de pneus s'évanouirent à l'instant même de leur naissance dans le creux de mes oreilles...

Chapitre 5.

J'avais dormi, mais je ne me souvenais pas de m'être couché. Non, je n'avais pas dormi. J'avais eu un accident. Mon père et ma mère étaient assis à quelques centimètres de mes doigts un peu crispés et me regardaient. Mon père avait le visage inquiet, et ma mère était toujours le même soleil de joie sereine, et sa présence illuminait la petite chambre d'hôpital que je découvrais en même temps que le souvenir des derniers événements me revenait en mémoire. Il y avait deux autres personnes dans la chambre : un homme qui devait être médecin, et quelqu'un d'autre qui affichait un air désolé qui se voulait rassuré, mais pas nécessairement rassurant. Le médecin s'approcha et m'adressa quelques mots, puis il se tourna vers mes parents pour leur dire que mes jours n'étaient pas en danger.

- Mais il a plusieurs fractures, il ne pourra se déplacer qu'en fauteuil roulant pendant quelques mois.

J'entendis que mon père s'énervait. Il m'en voulait : j'avais été imprudent. Et il en voulait à ma mère : elle n'aurait jamais dû me laisser partir tout seul à la recherche d'une absurdité dont elle était responsable. Je l'entendis remercier l'inconnu, et je compris qu'il s'agissait du père de la jeune fille. C'était lui qui m'avait transporté à l'hôpital et qui avait appelé mon père, car il avait trouvé le petit carton blanc avec le numéro de téléphone dans l'une de mes poches. Dans la voix de mon père je percevais de la colère, mais aussi de la peur. La peur était la véritable racine de sa colère : la peur de me perdre. Ma mère ne disait rien, mais elle prit les mains de mon père et les étreignit avec une douceur et un calme qui eurent pour effet de dissiper la peur de son mari. Le père de la jeune fille se tenait un peu en retrait, il devait se sentir obligé de rester encore un peu, ne serait-ce que le temps de recueillir dans mes yeux un signe de reconnaissance, un remerciement.

Mon père et ma mère s'approchèrent, et chacun me prit la main.

- Ça va aller, me dit mon père.

Je voulus bouger, et je découvris que je portais plusieurs attelles : une sur chaque jambe, et une au bras gauche. Mon père m'informa que c'était par précaution, je devais encore subir quelques radios et après on me mettrait des plâtres. Il commençait à se demander comment on allait s'organiser à la maison avec un fauteuil roulant, car la demeure familiale n'avait jamais été construite en tenant compte d'une telle éventualité. Il y avait des marches un peu partout, et des estrades pour souligner le moindre commencement d'une salle, d'une pièce, d'une chambre... L'évocation de toutes ces difficultés en perspective raviva sa colère, et son regard noir se posa à nouveau sur ma mère avec une charge de reproche. Ma mère se rendit immédiatement compte de cette humeur, et elle se contenta de dire quelques mots de bon sens, de sa voix habituelle à la tranquillité océanique.

- Tu peux m'en vouloir si tu veux, mais demande-toi si c'est la meilleure chose à faire, et si c'est un sentiment qui te rend heureux.

Ces mots s'adressaient à mon père, mais elle ne l'avait pas regardé. Elle plongea son regard dans le mien, et il se passa quelque chose qui me fit comprendre que je ne me trouvais pas en face d'une personne ordinaire. Certes, le fait qu'elle soit si inébranlablement installée dans la joie et la paix intérieures faisait déjà d'elle quelqu'un d'extraordinaire. Mais ce que je vis dans ses yeux appartenait réellement à un autre ordre des choses. Je ne pouvais pas dire exactement de quoi il s'agissait, mais je sentais bien que derrière ces yeux de sereine douceur au rayon aussi pénétrant que caressant, se tenait une force qui parlait le langage d'un autre rapport à la réalité. Je ne sais pas comment je le compris, mais la clarté de cette prise de conscience s'imposa dans mon esprit avec la puissance d'un tonnerre. Le trésor inestimable ne donnait pas seulement la joie inconditionnelle, il donnait aussi autre chose...

- Tout ira bien, me dit ma mère.

Et je savais que ce n'était pas des paroles en l'air. Autant les paroles rassurantes de mon père sonnaient avec cette faiblesse toute humaine qui était le propre d'un

aveu d'impuissance qui voulait défier le monde mais qui ne faisait qu'implorer un espoir vague de voir le fil incontrôlable des événements prendre un cours favorable, autant les mots paisibles de ma mère étaient une vraie promesse reposant sur la capacité d'influer sur la réalité avec suffisamment d'impact pour plier les événements à ce que l'on désirait. Je n'entendis pas le médecin sortir, et l'inconnu se tenait toujours en retrait. Mon père n'était plus qu'une ombre pâle à côté de ma mère, et pourtant il était physiquement un colosse, tandis que ma mère n'avait à disposition qu'un corps presque frêle en comparaison.

- Clarys est là, me dit ma mère, est-ce que tu veux la voir ?

C'était donc son nom, à la jeune fille ! Un petit éclat de rire résonna au-dessus de ma tête. Je me tortillai. Elle avait toujours été là, au chevet de mon lit, à quelques dizaines de centimètres derrière mon oreiller. Depuis le début, mon attention s'était dirigée au-delà de mes pieds et sur les côtés de mon lit, et je n'avais pas levé la tête une seconde pour voir ce qui se trouvait au-dessus de mon crâne. Quand je vis son visage, cette lumière qui annihilait le monde m'envahit à nouveau l'esprit, et un enchantement inconnu me transporta dans un autre état d'être. Le simple fait de la savoir là me remplissait de bonheur. Je la connaissais à peine, et je la connaissais depuis toujours. J'avais rencontré en elle ce qui regardait mais qui n'était pas l'œil, et ce qui touchait mais qui n'était pas la main. Elle vint s'asseoir plus près, et nous nous regardâmes longtemps sans rien nous dire. Les adultes sortirent, sous la calme injonction de ma mère.

- C'est pour la retrouver qu'il a traversé la rue sans regarder. Nous ferions mieux de les laisser un moment.

J'étais paniqué et heureux en même temps. Le bonheur ne m'était pas incompréhensible, j'en comprenais parfaitement la source. J'avais devant les yeux une personne que je désirais ardemment, parce que mon regard et tous mes sens, et surtout quelque chose au fond de moi, me disaient que cette personne était la quintessence de la beauté et de la grâce, et cette beauté et cette grâce illuminaient

ma vie jusque dans les recoins les plus secrets de mon esprit. La panique me paraissait plus étrange et difficile à comprendre. Devant Clarys, tout mon être s'ouvrait en un désir inné de communion, mais c'était justement parce que tout mon être s'ouvrait que je paniquais, car j'étais sans défense. Pour échapper à la panique, il aurait fallu qu'une partie de moi se garde de réagir et se tienne en retrait afin de donner à mon esprit le sentiment d'une réserve de forces protectrices susceptibles d'intervenir à tout moment, au besoin. Quand on se retrouvait sans défense, on se savait vulnérable à la moindre variation du monde.

Clarys semblait aussi impressionnée que moi. Dans ce silence fait de joie et d'angoisse, deux regards se cherchaient les yeux dans les yeux, et un cœur était sur le point de se rompre à jamais. Elle baissa les yeux, et cela me permit de baisser les miens et de respirer un peu. Je voulus me redresser lentement dans mon lit, mais mes attelles m'interdisaient ce geste simple. En entendant mon râle fluet, Clarys leva de nouveau les yeux sur moi, et un sourire s'esquissa sur ses lèvres transparentes. Mon Dieu qu'elle était belle, une princesse qu'habitait une majesté intemporelle. Je savais qu'elle était unique au monde, et ce n'était pas seulement le dessin délicat des traits de son visage qui me racontait cela, c'était cette présence immatérielle qui regardait mais qui ne pouvait pas se réduire à deux prunelles et à deux pupilles. Je pouvais la voir. La voir elle, réellement, et pas seulement son apparence physique ou son schéma gestuel. Je la savais intelligente, je la savais gracieuse, je la savais capable d'une grande détermination, je la savais douce et enthousiaste par nature... Elle concentrait dans son âme ces qualités lumineuses qui me soulevaient d'admiration, qui me vibraient d'amour. J'éprouvais pour elle un sentiment tellement fort que j'en étais accablé.

- Moi aussi, dit-elle.

Je n'avais rien dit, mais j'étais certain qu'elle savait très bien ce qui se passait dans mon cœur. Ses paroles m'embrasèrent de plaisir, car elle venait de me dire qu'elle éprouvait la même chose que moi. Elle se pencha un peu et me prit la main.

Un léger tremblement faisait frétiller ses doigts fins, et un nuage de larme flottait dans ses yeux. Elle ferma les yeux un instant, les ouvrit ensuite pour dissiper l'écran émotionnel qui lui brouillait la vue, puis déposa un baiser sur ma main. Le geste avait été tendre et fort, et le contact de ses lèvres sur ma peau brisa la cohésion magnétique qui liait mes cellules les unes aux autres. Comment tant de douceur pouvait-il générer une telle tempête intérieure ?

- Merci, dis-je.

- Si je t'embrassais sur la joue, tu risquerais de t'évanouir, et je risquerais de m'effondrer moi aussi, répondit-elle.

Elle avait totalement raison. Et lorsqu'elle se mit à rire, un peu pour dissiper la nervosité tremblante qui s'était emparée de sa voix, je compris pour quelle raison mon père m'avait dit que ma mère était son trésor inestimable. Clarys était devenue, en quelques instants, ou en quelques heures, la richesse la plus précieuse de ma vie. Pour moi elle était mon trésor, et c'était inestimable. A part cette prise de conscience, je ne savais pas ce que nous étions l'un pour l'autre. Était-elle une amie ? Mon amie ? Ma petite-amie ? On venait à peine de rentrer l'un dans la vie de l'autre, et les maigres mots que nous nous étions échangés jusqu'à présent ne disaient rien de toute la profondeur qui nous unissait.

- Clarys... est-ce que tu veux bien être ma copine ?

- Oui.

Que l'univers était beau ! Que le monde était magnifique. Un simple mot, et toute ma vie prenait une dimension absolue. Avant de la rencontrer, je ne m'étais jamais rendu compte qu'elle m'avait manqué. J'ignorais que j'avais été seul au monde jusqu'à cet instant. A présent, elle était dans ma vie, et je faisais partie de son existence, et cela justifiait pleinement ma présence au monde. Elle me parla un peu d'elle, et elle me dévoila surtout la manière dont elle avait vécu notre rencontre dans le taxi. En me voyant rentrer dans le taxi, elle s'était demandée si j'étais un roi, quelque chose comme un prince perdu dans un monde qui n'était

qu'un pâle reflet de sa demeure originelle. Quelque chose en moi, et qui n'était pas mon visage ou ma stature svelte, avait remué son cœur et transformé sa journée en un été de soleil ivre. Elle s'était toujours imaginé que ce genre de sentiment ne pouvait naître que d'une longue et riche relation au cours de laquelle toute la clarté de l'autre se dévoilerait plus à l'entendement qu'aux yeux. Sa surprise avait été grande lorsqu'elle m'avait vu autrement que par le filtre de ses seuls yeux.

- En te voyant, j'ai su que je voulais faire partie de ta vie, faire partie de toi.

Les mots étaient sortis de sa bouche, mais c'était les miens. Une entente secrète, une intelligence discrète... un mystérieux éclat entre nous liait fermement nos deux sourires et rivait nos yeux sur une réalité qui n'était peut-être pas de notre âge. Quand son père vint la chercher, elle m'assura qu'elle ne tarderait pas à me rendre une seconde visite, et surtout elle avait hâte que nous puissions passer du temps ensemble, à jouer à toutes sortes de jeux, et à discuter de toutes sortes de sujets. Avant de partir, elle défit le collier de perles qui pendait à son cou, et me le noua au poignet. J'aimais cette façon qu'elle avait de me faire comprendre que nous étions liés dès à présent. Je lui offris un baiser dans le vent pour la remercier de son geste, puis sa présence physique s'éloigna, mais sa vie ne se détacha pas de la mienne lorsqu'elle franchit la porte sous le bras de son père. Ma mère entra presque aussitôt, et de la voir me réconforta de l'absence de Clarys. Elle m'informa que mon père était parti, car il avait beaucoup de travail aujourd'hui.

Quand elle prit place à côté de moi, et quand son regard s'enfonça à nouveau dans mes yeux, je revis cette luminosité spéciale qui racontait l'histoire d'une femme solaire qui se cachait soigneusement derrière l'apparence d'un être humain ordinaire. Quelle erreur avais-je faite en pensant que Clarys était mon trésor inestimable. Le trésor inestimable était une chose mystérieuse qui avait donné à ma mère la joie sans ombre qui se lisait dans son regard, et cette étrange force qui me fixait maintenant à travers ses yeux. Même si Clarys m'emportait de passion insoutenable, il me suffisait de regarder ma mère et de sentir l'immensité paisible

de sa présence au monde pour comprendre qu'aucune passion amoureuse n'était en mesure de faire de moi cet être solaire qu'était cette femme assise devant moi.

- Maman...

- Je sais. Tu as eu le coup de foudre pour Clarys, et elle ressent la même chose pour toi. L'amour désir est fort entre vous.

- L'amour désir ?

- Oui. C'est le genre d'amour qui se trouve à la base de la relation dite amoureuse entre deux personnes. Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

Oui, je l'aimais, et je ne pouvais pas expliquer comment ce sentiment si fort avait fait pour se déployer de manière aussi rapide. Je n'avais pas besoin de répondre à ma mère, elle savait très bien ce que je ressentais. Elle avait nommé cela par l'expression « l'amour désir ». Mais j'aimais aussi ma mère, et je me rendais compte que ce que je ressentais pour Clarys était d'une nature différente.

- Maman... je t'aime aussi, mais c'est pas la même chose qu'avec Clarys.

- Je sais.

- Comment on appelle l'amour que j'ai pour toi ?

- Il s'agit de l'amour affection, c'est en effet très différent de l'amour désir.

Je fermai les yeux, pour mieux saisir la différence. La présence de ma mère m'emplissait de paix, et une joie sereine coulait dans mes veines en jaillissant d'une source inconnue. La seule évocation de la pensée de Clarys me faisait bondir le cœur et me chavirait vers des mondes étranges. Mais le contact de la main de ma mère me rappela à d'autres réalités. C'était ma première excursion à la recherche de monsieur D, avec les indices donnés par mon père... et j'avais trouvé Clarys. Elle n'était pas monsieur D, et il aurait été étonnant qu'elle sache m'indiquer comment trouver le trésor inestimable. Elle n'était pas le trésor inestimable, et je n'avais aucune idée de ce que pouvait bien être cette chose qui rendait son possesseur heureux comme un soleil immortel. De quoi pouvait-il bien s'agir ? Ce n'était pas de l'argent, et comme ce n'était pas de l'argent, cela ne pouvait pas être

de l'or, des diamants, des bijoux ou d'autres choses dont la valeur était estimée en fonction de l'argent. Ce n'était pas le fait pour un homme de trouver la femme pour laquelle il éprouverait un amour désir qui le rendrait presque fou...

- Maman, s'il te plaît, j'ai failli mourir en allant à la recherche de monsieur D.

- Qu'est-ce que tu désires, mon chéri ?

- Je voudrais que tu m'en dises un peu plus sur le trésor inestimable. J'ai bien compris que tu n'avais pas le droit de me dire où je pouvais trouver monsieur D, et j'ai bien compris que tu n'avais également pas le droit de me montrer ton trésor inestimable. Mais j'aimerais quand même avoir une petite idée, un peu moins vague, de ce qu'est le trésor inestimable.

Elle parut se recueillir un instant, comme pour réfléchir. Mais son geste discret avait une telle intensité de concentration que je me crus dans une église sacrée vieille de plusieurs milliers d'années. Je ressentis un profond respect, et des images fugaces me traversèrent l'esprit. Ma mère n'avait pas de bureau personnel à la maison comme mon père, mais elle avait néanmoins une pièce réservée à son usage exclusif, et personne n'était autorisé à rentrer dans cette pièce sans sa permission spéciale. Curieusement, alors que je me montrais très désobéissant dans beaucoup d'interdictions, je n'avais jamais songé à braver cette interdiction particulière, et je devais avouer que j'éprouvais même une certaine appréhension à la seule idée de découvrir ce qui se cachait dans cette pièce étrange. Ma mère s'enfermait dans ce local chaque soir pendant au moins une heure, parfois plusieurs heures. Les flashes qui venaient de zébrer mon cerveau me rappelaient fortement cette pièce secrète, même si je n'en avais jamais entrebâillé la porte.

- Qu'est-ce que tu voudrais savoir ?

Mon accident m'ouvrait des portes et me donnait le droit d'en savoir plus. Je devais en profiter, et éviter de poser des questions inutiles. Je me calai dans mon lit du mieux que je pouvais, puis mon cerveau se mit à carburer afin de trouver les bonnes questions. Je m'étais attendu à ce qu'elle me dise quelque chose du genre :

« le trésor inestimable c'est ceci, ou cela ». Mais sa réplique voulait certainement dire que je ne devais pas espérer une réponse sans équivoque, au contraire je devais aller chercher la réponse après un barrage peut-être infranchissable de questions. Et je n'avais certainement pas le loisir de poser un nombre illimité de questions. Si je n'avais pas de chance aujourd'hui, la discussion pourrait bien se clore au bout de deux ou trois questions sans m'apporter d'informations nouvelles sur le trésor inestimable.

- Je voudrais savoir... Est-ce que le trésor inestimable est un objet ?

- Disons que c'est quelque chose de concret, mais ça ne ressemble à aucun objet de ta connaissance. Si tu veux quelques images pour t'aider à comprendre, je te dirais que c'est en quelque sorte comme un diamant enfoncé dans une gangue de pierre. Dieu... c'est-à-dire monsieur D, aurait donc créé plusieurs diamants, un pour chaque habitant passé, présent et futur de cette planète. Pour trouver son diamant personnel, chacun doit s'adresser à monsieur D, et monsieur D lui indiquera comment faire pour trouver le diamant et pour le dégager de sa gangue de pierre. Chacun ne pourrait entrer en possession que de son diamant personnel, et jamais du diamant d'un autre. Mais une fois qu'on a trouvé son diamant personnel, on ne peut plus jamais le perdre, et il procure à son possesseur la joie inconditionnelle, mais aussi la force spirituelle.

- Donc le trésor inestimable est un diamant ?

- Non, j'ai pris une image, pour que tu comprennes bien qu'il s'agit de quelque chose de concret. Mais s'il fallait essayer de décrire le trésor inestimable, la meilleure image serait de dire qu'il s'agirait d'une sorte d'œuf pondu par le soleil. Mais cela brille d'une lumière qui n'est pas de ce monde. Je ne t'en dirais pas plus, mais je t'offre un cadeau. N'en parle à personne.

Chapitre 6.

Elle avait posé les mains sur moi, et quelque chose d'incompréhensible s'était produit. Une étrange torpeur m'avait comprimé les yeux, et un sommeil lourd n'avait pas mis longtemps à m'engloutir. En quelques secondes seulement, le fil de veille qui me liait à mon environnement s'était rompu... pour se reconstituer plusieurs heures plus tard. Ma mère n'était plus là, et dans le vide de ma chambre sourdait un début d'obscurité. La nuit s'appropriait le monde, comme chaque jour à cette heure-là. Un peu de nourriture m'attendait sur la petite table de chevet, et mon premier mouvement m'informa que mon corps n'était plus aussi brisé qu'à ma première prise de conscience après l'accident. Ma mère m'avait fait quelque chose, et je n'avais pas besoin de savoir ce que c'était pour me rendre compte que j'allais beaucoup mieux.

La nuit se déroula paisiblement, et le lendemain le médecin se montra presque désespéré. Il découvrit, en m'examinant, que quelque chose d'inattendu s'était produit, à moins qu'il ne se soit trompé lors de son premier diagnostic. Les radios confirmèrent ses nouvelles impressions, et mon père me parut très excité, à sa manière, lorsqu'il se pointa au chevet de mon lit, car le médecin l'avait prévenu dès qu'il avait eu sous les yeux les résultats des radios. Mon père et le médecin discutèrent pendant quelques minutes, et je pouvais tout entendre puisque la conversation se déroulait sous mes yeux. Selon le médecin, je serai complètement sur pied dans deux ou trois jours, aussi frais que s'il ne m'était jamais rien arrivé. C'était une bonne nouvelle, mais l'homme de santé se montrait bouleversé car ma guérison n'était pas à espérer avant plusieurs mois. S'était-il trompé dans sa première évaluation ? Il aurait pourtant juré que j'avais les os brisés... Mon père semblait encore plus retourné que le médecin, et c'est une voix craintive qui s'enquit de mon état de santé.

- Fiston, sais-tu pourquoi tu guéris aussi vite ?

- Pour pouvoir me remettre aussi tôt que possible à la recherche de l'homme qui se prend pour Dieu.

Je ne pouvais pas trouver meilleure occasion pour remettre cette histoire sur le tapis. La sombre expression du regard de mon père m'apprit qu'il voyait d'un très mauvais œil mon intérêt pour cette histoire. Pour lui, mon accident ne se serait jamais produit si je ne m'étais pas mis en tête de rechercher un mythomane qui croyait être Dieu, et bien entendu c'était à cause de ma mère si tout cela s'était produit. Mais ma guérison rapide donnait à toute cette affaire une tournure quelque peu mystérieuse, comme si la réalité avait un peu adouci ses propres règles pour me permettre de trouver mon chemin jusqu'à la personne que je recherchais. Le médecin s'immobilisa et prêta une oreille attentive lorsqu'il entendit ma réplique. Mon père cherchait ses mots, et il sembla finalement trouver quelque chose à me répondre. Son embarras empourprait son visage déjà rouge à son ordinaire, et ses yeux presque oranges s'efforçaient de m'intimider. Son autorité naturelle ne m'avait jamais paru plus objective que maintenant.

- Tu devrais oublier cette histoire, seul un fou peut se prendre pour Dieu, et un fou ne peut rien t'apprendre de bon.

Un sourire un peu moqueur et un peu incrédule se dessina sur les lèvres du médecin. Chaque impulsion sonore scandée par la voix ferme de mon père lui apprenait ce qui se passait. Et un jeune garçon qui cherchait à rencontrer un fou se prenant pour Dieu, cela devait être pour lui un événement insolite de nature à égayer sa journée, et peut-être même sa semaine. Sa tête remua, et je reconnus ce mouvement de la nuque qui soulignait un mélange d'hilarité et d'intérêt.

- Ces enfants ! dit mon père d'un faux air las en se confiant au médecin qui devenait subitement un ami de longue date.

- Papa, il y a dans cette ville un homme qui dit être Dieu, et je dois trouver cet homme. S'il te plaît, papa.

- Je t'ai déjà dit que je ne connais personne dans cette ville qui se prend pour

Dieu. Et vous ?

Mon père s'était tourné vers le médecin pour recueillir la confirmation inévitable. Mais l'homme en blouse blanche fronça un sourcil et se gratta le début de calvitie qu'il me fit découvrir en penchant un peu trop la tête en avant, comme si une marre de souvenirs s'était ouverte à ses pieds. L'introspection du médecin énerva un peu mon père, mais il se garda de le faire sentir. Lorsque l'homme au stéthoscope revint à son environnement immédiat, un mur de gravité s'était posé sur son visage, et sa voix granulait comme une cascade sourde.

- C'est que... Je ne suis pas tout à fait sûr que ces histoires soient dignes d'intérêt, mais...

Mon père lui coupa la parole avec une brusquerie qui se voulait persuasive.

- Vous êtes bien d'accord qu'il n'y a personne dans cette ville qui dit être Dieu, n'est-ce pas ?

- Dans cette ville, probablement...

- Et même si ailleurs des gens se disent être Dieu, ajouta mon père qui ne voulait pas que le médecin dévoile la suite de son propos, ces gens ne sauraient être autre chose que des fous. Dieu n'existe pas, c'est un fait, et se prendre pour Dieu relève d'un problème de dérèglement psychologique. N'est-ce pas ?

La force d'esprit de mon père, cette structure mentale d'une extraordinaire solidité qui déployait une détermination absolue, transparissait aisément dans son regard, dans sa voix et dans la mesure de ses gestes. Le roc qu'il était au-dedans de sa tête était une énergie implacable et impeccable qui s'incarnait jusque dans sa manière de s'habiller, et quelque chose dans le feu de ses yeux et le timbre de sa voix extériorisait une autorité que l'on respectait d'emblée, que l'on pouvait craindre à l'occasion. Peut-être ne le faisait-il pas consciemment, mais mon père pouvait parfois solidifier son autorité jusqu'à la rendre inévitable pour son interlocuteur. Le médecin s'était transformé en quelques fractions de secondes en une victime incrédule de l'autorité de mon père, et le tremblement que je captai

dans son regard me fit penser à un agneau qu'un lion avait surpris dans la pénombre de la jungle urbaine. Il baissa la tête, et je reconnus ce geste de soumission que j'avais déjà aperçu chez nombre d'amis de mon père chaque fois qu'une ombre de conflit avait plané dans leurs rapports.

- Vous avez sûrement raison, concéda le médecin.

Mon père avait un esprit fort, mais il n'était pas agressif dans le sens primaire et généralement veule de ce terme. Ce qui imposait le respect dans sa personne, c'était cette impression évidente qu'on avait, en le voyant, qu'il s'agissait d'une personne extrêmement solide dont la détermination froide était certainement capable de renverser le monde sans tremper un seul instant dans l'étang ordinaire des faiblesses émotionnelles du commun des mortels. Le médecin ne s'était sûrement pas senti écrasé, mais il avait éprouvé, comme beaucoup avant lui, l'irrésistible désir de se ranger du côté de mon père, car la proximité subjective avec un homme de cette force présentait un attrait plus grand que le désir spontané d'affirmer son propre ego. J'avais beaucoup réfléchi à la force d'esprit de mon père, et je m'étais souvent demandé si cela signifiait un degré d'activation du cerveau plus élevé que chez la moyenne, un surplus général de neurones dans son cerveau, une densité globale plus élevée en synapses, ou un plus fort développement de certaines structures cérébrales particulières. Cette force d'esprit lui était-elle naturelle, ou l'avait-il développée au fil d'années d'efforts et de sueurs ? Il ne s'agissait pas seulement de sa capacité à déployer l'effort psychologique avec une grande intensité et sur une longue durée, il s'agissait aussi d'une étonnante capacité intellectuelle à solutionner les problèmes dès lors que ceux-ci se dressaient sur le chemin menant à un but qu'il s'était fixé et qu'il estimait important. Capable d'un irrésistible effort psychologique, capable d'un invincible effort intellectuel, et doté d'une solidité mentale qui apparaissait comme une montagne démesurée aux yeux de la vision par l'esprit, telle était la force d'esprit de cet homme qui me regardait froidement en me signifiant clairement

qu'il voulait que j'arrête mon absurde recherche. Le médecin s'était retiré sur la pointe des pieds, il n'avait pas très envie d'assister à un affrontement psychologique entre un père investi d'une autorité naturelle et un fils à l'esprit naturellement insubmersible.

- Papa, tu sais bien que tu n'es pas forcément au courant de tout. Si dans cette ville un homme dit être Dieu, tu peux ne pas le savoir. Maman m'a dit qu'il y avait un tel homme dans cette ville, et je sais qu'elle ne m'a pas menti. Et puis, c'est toi-même qui m'as dit que tu avais entendu parlé d'un homme qui disait avoir rencontré Dieu.

- C'est une chose de croire qu'on est Dieu, et c'est autre chose de croire qu'on a rencontré Dieu.

- Mais au moins ça me fait un indice.

- Ecoute ! Non seulement je pense qu'il est dangereux pour un enfant de dix ans de rencontrer un fou qui prétend être Dieu, mais en plus tu es imprudent et ton accident est une raison suffisante pour t'interdire de faire des excursions insensées loin de la maison. Je ne peux pas te permettre de poursuivre ta recherche. Et d'ailleurs, pour quelle raison tu recherches un fou se prenant pour Dieu ?

- Je... ne peux pas t'expliquer. C'est un secret.

- Si en plus tu me caches des choses, je ne risque pas de te donner la permission.

J'avais mal joué le coup. Mon refus de dire mes raisons avait brusquement amoindri mes chances d'obtenir sa permission. Un rayon de soleil entra dans la chambre et le sourire de ma mère se présenta dans l'encadrement de la porte. Derrière ma mère, un petit rire se fit entendre, filtré par un bouquet de fleurs. C'était Clarys. Les deux femmes que j'aimais le plus au monde, chacune d'une manière différente, faisaient leur entrée juste au moment où la décision de mon père se cristallisait en une interdiction nappée de contrariété. L'émergence de Clarys dans mon champ de vision estompa aussitôt la gravité qui s'était emparée

de mon esprit en réaction à cette brève discussion avec mon père. L'humeur de mon père se durcit à la vue de ma mère, mais cela ne dura pas longtemps, car la paisible joie de ma mère était une force plus grande que les peurs et les colères de mon père. Avant de m'adresser le moindre regard, ma mère posa une main affectueuse sur l'épaule de son mari.

- Chéri, j'ai entendu une partie de votre conversation.

- C'est toi qui lui as dit qu'il y avait dans cette ville un homme qui dit être Dieu ?

- Peu importe, chéri, le fait est que c'est très important pour lui de le trouver. Penses-tu qu'il faille vraiment le lui interdire ?

- Et s'il était victime d'un second accident ?

- Un accident est justement une chose imprévisible, et il peut en avoir un, même en restant tranquillement à la maison. Ce n'était pas la première fois qu'il sortait seul en ville, et toutes les autres fois rien ne lui était arrivé, cela signifie qu'il n'est pas d'une nature imprudente et maladroite. Il sait être prudent. Alors tu ne peux pas lui interdire de sortir juste parce qu'il a eu un petit accident. Et d'ailleurs, le médecin m'a dit qu'il n'avait finalement presque rien, contrairement à ce que disait son premier diagnostic...

Je me déconnectai de leur discussion lorsque la main de Clarys se posa sur la mienne. Le parfum du bouquet satura mes narines en même temps qu'un baiser de ma copine m'électrisait la joue. Je retins seulement que mon père avait changé d'avis, et après le monde disparut une nouvelle fois, comme lorsque j'avais traversé la rue pour rejoindre l'amour. Je n'avais jamais eu de copine avant, et je n'avais aucune idée du genre d'occupations qui pouvaient habiter l'espace relationnel entre Clarys et moi. Peut-être que les mots et les gestes qui pouvaient tisser notre distance de contact n'avaient aucune importance. Peut-être que la seule chose qui avait de l'importance c'était la possibilité de marier nos regards et d'épouser nos doigts lorsqu'un élan de tendresse s'emparait de notre esprit et

soumettait notre être entier à sa silencieuse exigence. J'étais heureux de sa présence, et tout ce que nous pouvions faire ensemble n'était qu'une manière d'incarner ce bonheur, et non une tentative de le créer.

Je ne me rendis pas compte du départ de mes parents. M'avaient-ils dit au revoir ? Je n'avais rien entendu. Clarys et moi discutâmes de tout et de rien, et un jeu de cartes nous permit d'explorer un peu plus cet étrange sentiment que le plaisir d'être ensemble provenait de la perception mutuelle de ce qui chez l'autre se situait derrière les yeux et au-delà des gestes. Par amusement, nous essayâmes de nous arracher une carte, sans prétexte quelconque, juste pour le plaisir de voir nos doigts jouer les uns aussi près des autres. J'avais envie qu'elle soit là, et elle était là. J'avais envie de lui prendre la main et de caresser ses lèvres de mes propres lèvres, et dans son attitude transparaissait le même genre de désir. Plus qu'un désir d'embrasser, un désir d'enlacer, d'étreindre, de créer un continuum entre nous, un flux de vie qui ferait circuler la chaleur et l'électricité sans entrave, peut-être au-delà des lois de l'espace et du temps. L'amour désir m'apparut à cet instant-là comme un désir total et brûlant de créer et de maintenir une connexion de corps et d'esprit avec l'autre, afin que l'autre devienne notre complétude.

Mes doigts coururent par-dessus la carte, et je découvris avec un choc paralysant que ses doigts en avaient fait autant. Le contact fit éteindre le jour et alluma une nuit ardente dans mon cerveau et dans mon corps. Nos yeux se cherchèrent puis s'accrochèrent, et le temps cessa de s'écouler pour une petite éternité. La tempête qui se leva dans mon corps menaçait de me réduire en cendres, tant elle convoyait une chaleur volcanique qui jaillissait de mon cœur et infiltrait chacune des cellules de mon organisme avec un roulement terrifiant. Ce n'était pas possible ! Dieu devait avoir créé cette fille dans l'unique but de me rendre fou ! Une force impétueuse se déchaînait dans mon corps, une explosion électrique et hormonale tellement intense que cela en était insoutenable. Clarys devait vivre la même chose, car un tremblement discret s'empara de ses lèvres et

une minuscule fontaine salée roula dans ses yeux. Elle se pencha, comme mue par une force invisible, puis nos lèvres se posèrent les unes dans les autres, et deux êtres pénétrèrent dans un autre univers peuplé d'étoiles blanches et brillantes comme des soleils immenses qui tenaient dans le creux de nos cœurs.

Je ne m'étais pas évanoui, mais mon esprit s'était expansé vers un autre monde. J'étais comme ivre, mais cette ivresse me remplissait de douceur, et je lévitaï sans décoller du lit. Clarys resta suspendue à mes yeux sans rien dire, et d'ailleurs il n'y avait rien à dire, nous devions seulement rester là, et nous laisser marteler par notre amour désir dont les flammes implacables labouraient nos corps et nos esprits. Je ne sais pas combien de temps s'écoula, mais nous reprîmes notre jeu de cartes après une éternité délicieuse et chaleureuse. Plus que jamais, le tissu des activités que nous pouvions mener ensemble était un simple prétexte pour exprimer autrement que par l'embrassement du baiser et de l'enlacement notre intense joie d'être en présence l'un de l'autre. Je ne paniquais plus, la partie en moi qui paniquait s'était simplement pétrifiée pour toujours, et je vivais cette nouvelle vérité avec une peur morte qui me jetait un regard sans intensité du fond de sa tombe. J'étais heureux. Clarys était devenue dans ma vie un soleil d'esprit et de corps tellement immense que sa lumière faisait pâlir tout le reste et vidait le monde extérieur, c'est-à-dire cet univers de gens et de choses qui n'étaient pas Clarys, de son pouvoir de me réagir. Ou alors, pour le dire autrement, mon amour désir pour Clarys était devenu la force la plus importante dans mon esprit et dans mon corps, et mes autres réactions s'effaçaient comme des chats devant l'océan chaque fois que Clarys se mouvait dans ma tête ou devant mes yeux. Clarys était mon trésor amoureux, mon bien le plus précieux, et je me mettais à douter que le trésor inestimable dont me parlait ma mère puisse représenter un intérêt plus grand que mon trésor amoureux. L'ivresse absolue de corps et d'esprit que m'apportait mon trésor amoureux devait certainement éclipser de très loin la joie inconditionnelle qu'apportait le trésor inestimable. J'étais allé à la recherche de monsieur D, et la

bonne fortune avait voulu que je trouve quelqu'un de plus précieux : Clarys.

Chapitre 7.

Ma grande découverte m'apparaissait aujourd'hui comme un simple enfantillage sans intérêt. La découverte du goût des lèvres de Clarys était une révélation infiniment plus excitante, et la possibilité ou plutôt la permission immanente, puisqu'elle était ma copine, de pouvoir prendre ses mains dans les miennes et de pouvoir serrer son corps contre le mien chaque fois que j'en avais envie, me semblait une acquisition nettement plus importante et intéressante. L'amour désir que j'éprouvais pour elle me remplissait de félicité, et tout cela était si intense qu'il me semblait que jamais ce feu de passion ne s'éteindrait, ni même ne pourrait être amoindri. L'amour affection que j'avais pour ma mère me paraissait être une réalité subtile qui soufflait dans mon esprit avec douceur, mais qui ne m'enflammait pas d'une passion possessive. Ce n'était pas ma mère que j'ardais de prendre dans mes bras et de couvrir de baisers, c'était Clarys. J'avais déjà eu envie d'embrasser d'autres filles, mais mon désir de Clarys était d'une intensité toute autre.

Une nuit avait roulé sur l'hôpital depuis la dernière visite de Clarys, et je savais que je sortirais aujourd'hui. Le médecin vint me rendre visite bien avant l'arrivée de mes parents, et un prêtre l'accompagnait. Le médecin me présenta au prêtre, qui était pour lui un ami de longue date. Il lui avait parlé de moi, et de ma drôle de quête. Le prêtre affichait un sourire généreux qui était destiné à me mettre à l'aise d'entrée de jeu. A le voir tourner autour de moi, tout souriant et en tiquant comme un chien qui en avait après un os, je devinai qu'il voulait me parler de cette histoire d'homme affirmant être Dieu. Pourquoi serait-il venu sinon ? Le médecin lui avait évidemment rapporté mes propos. Mon père avait obligé son ami le médecin à reculer, et bien malgré lui l'homme de santé avait admis que Dieu n'existait pas. Mais il était évident que ses convictions n'étaient pas celles de mon père, et ma recherche devait probablement l'intéresser. Le prêtre ouvrit plusieurs fois la

bouche, mais à chaque fois se ravisa. Je ne voulais pas tendre la perche, et pour tout dire cette histoire de trésor inestimable me paraissait à présent tellement secondaire que je n'avais même plus très envie de déployer quelque effort pour trouver monsieur D, c'est-à-dire l'homme qui croyait être Dieu, et qui avait réussi à faire croire à ma mère qu'il était effectivement Dieu. A quoi bon rechercher le trésor inestimable alors que j'avais trouvé mon trésor amoureux ?

- Pourquoi un jeune garçon de dix ans cherche-t-il un homme qui dit être Dieu ?

Il avait finalement réussi à aborder le sujet. Les mots étaient sortis d'un trait, et à présent il me regardait, en essayant de déterminer s'il avait bien fait ou pas de s'immiscer ainsi dans une histoire qui ne le regardait certainement pas. Pour me signifier que ma réponse l'intéressait vraiment, il vint s'asseoir au bord de mon lit en prenant un air presque paternel, et le médecin marqua lui aussi son intérêt en déposant son calepin sur ses genoux après s'être installé sur l'une des chaises pour les visiteurs : il ne serait que simple spectateur de l'entretien qui allait peut-être suivre. C'était un peu drôle de voir le docteur assis comme ça, surtout que je ne l'avais jamais vu que debout. Je fixai le prêtre dans les yeux pendant de longues secondes, avec l'intention de le faire battre en retraite. Je m'entraînais très souvent pour essayer d'avoir le regard persuasif de mon père, et j'espérais que mon entraînement avait porté suffisamment de fruits pour me permettre de me jouer des questions de l'homme d'église. Mais il ne voulait pas laisser passer l'occasion de discuter de cette histoire avec moi, tout cela devait lui paraître suffisamment insolite pour mobiliser son intérêt. Si je ne voulais pas paraître dépourvu de politesse, je n'avais pas d'autre choix.

- Est-ce que vous croyez en Dieu ? finis-je par dire.

- Oui.

- Et pourquoi croyez-vous en Dieu ? Avez-vous des preuves de son existence ?

- Je n'ai pas de preuves... mais j'ai la foi.

C'était la première fois que j'entendais ce mot. En fait, je l'avais déjà lu

plusieurs fois, ici et là... mais personne ne l'avait encore jamais prononcé devant mes oreilles. Le médecin m'avait ôté les attelles, et je pouvais m'asseoir sur le lit, et j'avais même marché à travers la chambre d'hôpital pour renouer le contact avec ma mobilité habituelle. J'étais donc tranquillement adossé à l'oreiller, pendant que le prêtre essayait visiblement de ramener la discussion à sa première question, mais il ne voulait pas paraître ennuyeux, il devait me laisser conduire notre échange s'il voulait que je réponde à sa question. Personnellement, j'étais toujours intrigué d'apprendre qu'une personne croyait en Dieu. Mon père m'avait enseigné que Dieu n'existait pas, et il m'avait convaincu qu'y croire c'était adhérer à une idée fausse, pour ne pas dire à une imbécillité. Il fallait une grande dose de stupidité pour croire en Dieu. Ma mère n'était pourtant pas stupide, mais je ne savais rien de ce prêtre...

- Qu'est-ce que vous appelez la foi ?

- C'est un sentiment profond qui nous dit que Dieu existe... Quand on médite sur l'univers et sur la vie, on peut parfois ressentir que derrière tout ça, à l'origine de tout ça, il y a quelque chose d'extraordinaire, une intelligence insondable devant laquelle notre intelligence humaine n'est rien. Cette intelligence insondable c'est Dieu...

- Et qu'est-ce que vous appelez « méditer sur l'univers et la vie » ?

L'homme d'église plissa les yeux, et je sentis toute sa lucidité, toute son intelligence se concentrer, se ramasser comme pour se préparer à un choc insoutenable de l'entendement. Je posais mes questions avec une certaine légèreté, mais le prêtre me répondait avec une gravité extrêmement massive. Non seulement cela ne devait pas être facile d'expliquer toutes ces choses à un garçon de dix ans, mais en plus même un penseur aguerri pouvait éprouver quelques difficultés à explorer, au cours d'une simple conversation, des notions qui appartenaient à un monde de significations abyssales.

- Méditer, c'est penser avec tout notre être : c'est-à-dire avec la raison et le

ressenti. Méditer sur l'univers et la vie c'est faire l'effort d'embrasser la totalité du réel avec l'intégralité de notre intelligence, une intelligence qui pense et qui ressent, car il ne faut pas croire que l'intellect soit la totalité de l'intelligence, ce n'en est même pas la moitié. Un tel effort intérieur écartèle l'entendement et expande l'esprit jusqu'à nous permettre de rencontrer l'inévitable présence de Dieu, mais il s'agit là d'une rencontre par la compréhension, c'est-à-dire une expérience abstraite mais à la profondeur radicale.

- Donc la foi c'est avoir le sentiment profond de l'existence de Dieu ?

- Oui, c'est cela la foi. C'est même un peu plus que ça.

- Expliquez-moi.

- Avoir le sentiment que Dieu existe est seulement la base de la foi. Quand on va plus loin, on comprend que Dieu n'est pas indifférent au sort des hommes. On se dit qu'il peut intervenir dans nos vies, de sa propre initiative ou en répondant à nos prières. La foi, c'est avoir la certitude que Dieu peut intervenir, notamment quand nous le lui demandons. Et demander à Dieu d'intervenir, c'est l'objet de la prière. Quand on a la certitude que Dieu n'est pas indifférent à notre sort, et quand on sait que Dieu répondra toujours à nos prières de la manière la plus appropriée pour notre bien véritable, même si la réponse de Dieu dépasse notre compréhension immédiate et se distingue de nos petites idées parfois fausses sur le bien, on s'installe alors dans une confiance inébranlable qu'aucun effondrement du monde ou du corps ne peut faire vaciller. De quoi peut-on s'inquiéter quand on sait que Dieu veille sur nous ?

- Et comment Dieu intervient-il ?

Le prêtre parut se retirer dans une profonde réflexion. A l'évidence ma question n'était pas facile. Sur sa chaise, le médecin prenait des notes : n'avait-il donc jamais entendu parler de ces choses ? Quand le prêtre émergea de son introspection, ses yeux exprimaient une profonde confiance, mais aussi un fond d'insatisfaction presque évanescent qui apparaissait et disparaissait subrepticement

derrière un intense désir de croire. Même s'il avait la foi, il ne devait pas être totalement satisfait de sa propre relation avec Dieu. Et pour cause, il ignorait qu'on ne pouvait pas avoir des relations autres qu'imaginaires avec une chose qui n'existait pas. Sa voix se voulait néanmoins chargée de conviction et de certitude lorsqu'il me fit sa réponse.

- Dieu intervient par une espèce d'influence spirituelle, indécélable si on essaie de la mettre en évidence avec des moyens matériels : cette influence agit d'une manière subtile sur la matière et inspire aux gens des pensées, des paroles et des actions déterminées, de sorte à produire des événements précis. Par exemple, l'un de mes paroissiens cherchait un emploi, et nous avons prié ensemble pour demander à Dieu de lui permettre de trouver du travail. Quelques jours plus tard, presque par hasard, en marchant dans la rue, il a ramassé machinalement un papier journal qui roulait par terre et qui avait été arraché par un coup de vent des mains d'un homme lisant sur un banc public, et dedans il y avait une offre d'emploi qui correspondait bien à son profil. Grâce à ce geste apparemment dû au hasard, il a trouvé du travail. C'est de cette manière que Dieu intervient, et quand on ne sait pas que c'est lui, on parle de hasard, de coïncidence ou de chance.

- C'est de la superstition votre histoire. Le hasard c'est le hasard, ce n'est pas une action déguisée de Dieu.

Le prêtre et le médecin sursautèrent, car c'était la voix de mon père. Tous les trois, nous nous tournâmes vers la porte, et mon père nous regardait avec des yeux brûlant d'une froide colère. Il ne bougea pas pendant de longues secondes, et son immobilité irradiait un mécontentement palpable. Le prêtre et le médecin se levèrent, et le médecin recula de quelques pas, car il craignait la réaction de mon père. Le prêtre s'avança et tendit la main à mon père. Les deux hommes se serrèrent la main, et le prêtre tenta de se présenter.

- Peu importe quel prêtre vous êtes, je n'ai pas besoin de le savoir. Pourquoi un prêtre vient-il discuter avec mon fils ?

- Mon ami ici présent –le prêtre désigna le médecin– m’a parlé de l’étrange quête de ce jeune garçon.

Le médecin se fit aussi petit que possible, et le prêtre fut obligé de reculer un peu, car il se dégageait quelque chose de glacial des yeux de mon père. En une fraction de seconde, je pris conscience que la force d’esprit de mon père n’était pas seulement de nature psychologique. Il était capable d’exercer une sorte d’influence mentale sur les gens, j’étais certain qu’il pouvait hypnotiser les gens rien qu’en se servant de ses yeux. Je ne sais pas comment je le compris en observant ce qui se déroulait sous mes yeux, mais il me sembla que mon père agissait d’une manière invisible sur le cerveau du prêtre pour abaisser le degré de libre arbitre de l’homme d’église. Le prêtre baissa les yeux, et cela signifiait qu’il était conscient de l’influence qui était en train de s’exercer sur son esprit. Mais apparemment l’étrange pouvoir de mon père n’avait pas besoin, pour agir, que son interlocuteur le regarde. Je comprenais mieux pour quelle raison il me semblait parfois que l’autorité de mon père devenait un rayonnement palpable autour de ses yeux et autour de tout son être, et pour quelle raison il pouvait plier à peu près n’importe qui à ses désirs, ou plutôt à sa volonté... à l’exception de ma mère, qui semblait avoir la capacité de neutraliser cette influence mentale sans effort.

- Mon fils cherche un homme qui croit être Dieu, dit finalement mon père en souriant. Est-ce que vous pouvez l’aider ?

Avec ce sourire, mon père avait relâché son étreinte mentale sur le prêtre. Son changement d’humeur était surprenant, mais personne n’allait s’en plaindre, surtout pas le prêtre qui accusait une respiration un peu hachée, car la pression qui lui avait compressé le cerveau venait de s’arrêter d’un coup. Le prêtre s’empressa d’accepter de m’accorder son aide, puis il nota sur un bout de papier l’adresse de son église et me le tendit. Il avait été heureux de faire ma connaissance, et il m’invitait à venir le voir dès que possible. Il avait été terrorisé par la rencontre avec mon père, et il souhaitait ne plus jamais le revoir. Il me fit part de son

bonheur de m'avoir rencontré, mais il se garda bien de dire quoi que ce soit à propos de la terreur que mon père lui avait inspirée. Quand il s'en alla, je me demandai si son intention n'était pas de me convertir, plutôt que de m'aider à trouver l'homme que je cherchais. Mais c'est moi qui l'avais questionné sur la foi et l'intervention de Dieu dans la vie des gens, lui-même devait être venu pour s'enquérir des raisons de ma quête étrange...

- Je crois que le prophète, me dit mon père, c'est-à-dire l'homme qui disait avoir rencontré Dieu, c'est une fausse piste. Comme je le disais, se croire Dieu, et croire avoir rencontré Dieu, ce sont deux choses bien différentes. Ce que tu recherches c'est un homme qui dit être Dieu, et pas un homme qui dit avoir rencontré Dieu, n'est-ce pas ?

- Oui papa. Est-ce que ça veut dire que tu ne t'opposes plus à ce que je fasse cette recherche ?

- En effet. Ta mère m'a convaincu que c'était quelque chose d'important pour toi.

- Merci papa.

- De rien. De toutes les façons tu te serais lancé là-dedans avec ou sans ma permission.

J'étais heureux de sa permission. Il était venu pour me reconduire à la maison, et dans la voiture nous discutâmes de choses et d'autres. La circulation me parut bien dense, et lorsque je fis remarquer qu'il y avait beaucoup de voitures, mon père me répondit que la ville dans laquelle nous vivions était la capitale du pays, et elle comptait plus d'un demi-million d'habitants... Je le savais déjà, mais mon père m'apporta un éclairage supplémentaire : le demi-million, c'était le chiffre d'autochtones, et il fallait compter presque autant d'étrangers venus de tous les autres pays du continent. Je fus étonné d'apprendre cela, car il m'avait toujours semblé que les habitants de la ville ne se distinguaient pas vraiment les uns des autres, mis à part des nuances dans l'accent, et quelques visages scarifiés qui

témoignaient d'une culture portant encore les stigmates de l'esclavage. La ville était cosmopolite, et elle condensait d'une manière presque harmonieuse toute la diversité humaine du continent.

Un léger silence se glissa dans la voiture, et cela me permit de repenser sérieusement à l'étrange interaction que mon père avait eue avec le prêtre. Je le dévisageai pendant qu'il conduisait. D'un certain point de vue, c'était un homme ordinaire. Certes il émanait de lui une certaine élégance discrète et une impression de maîtrise de soi qui s'effaçait derrière une sorte d'attitude relaxe, mais on pouvait affirmer avec certitude qu'il était un homme ordinaire. D'un autre point de vue, il était évident qu'il avait une force d'esprit hors du commun. Si on était suffisamment attentif, on pouvait entrevoir cette force d'esprit derrière ses yeux oranges, mais de toutes les façons cette force se faisait éclatante dans certaines situations, comme lors de la rencontre avec le prêtre : mon père avait exercé une action inexplicable sur l'esprit de l'homme d'église. Mon père était-il capable d'une sorte d'influence mentale susceptible d'agir sur d'autres esprits par une espèce de voie directe, sans passer par le visage, le regard, le geste, la voix, la prestance générale ?

- Cela s'appelle force mentale. Je ne t'en dirais pas plus aujourd'hui, et n'en parle à personne.

Je comprenais tout à fait, et je découvrais en même temps que mon père avait lui aussi un secret. Son expression « force mentale » me rappela aussitôt l'expression « force spirituelle » que ma mère avait utilisée. Que fallait-il comprendre ? Ma mère était en possession du trésor inestimable, un objet fabuleux sur lequel je n'avais pour l'instant presque aucune information claire, et c'est ce trésor qui lui donnait la joie inconditionnelle et la force spirituelle. Si j'avais bien compris ce qui s'était passé, ma mère avait accéléré ma guérison par sa force spirituelle. Je n'avais jamais soupçonné qu'elle puisse disposer d'un tel pouvoir, et la manière dont elle s'en était servie pour ma guérison avait été si discrète que le

médecin avait plutôt opté finalement pour une erreur lors de son premier diagnostic, plutôt que pour une guérison exceptionnelle... Et mon père ? De quoi tenait-il son pouvoir ? Sûrement pas du trésor inestimable, car j'étais certain qu'il n'avait aucune idée de ce que c'était. Et d'ailleurs, il n'était pas habité par la joie inconditionnelle : ses colères et ses tristesses, même s'il les maîtrisait d'une certaine manière, témoignaient en ce sens. Il m'avait lui-même dit que la joie inconditionnelle n'existait pas, et j'avais compris ce qu'il fallait en déduire : il n'avait pas encore trouvé le trésor inestimable, et il n'en connaissait même pas l'existence.

Chapitre 8.

Je ne sais pas ce qui m'intriguait le plus : la guérison que ma mère avait opérée sur moi, ou l'ascendant mental que mon père avait exercé sur le prêtre ? Un souvenir intéressant me revint en mémoire. Alors que mon père n'était pas là, quelques-uns de ses amis s'étaient rassemblés à côté de notre maison pour l'attendre afin de faire un petit tournoi de jeu de dames. Mon père était sorti pour s'occuper de quelques affaires urgentes, et ses amis ne semblaient pas pressés de le voir revenir. Au contraire ils discutaient vivement entre eux d'une histoire concernant mon père, et ils étaient tout heureux de pouvoir ergoter entre eux en l'absence du maître des lieux. Je jouais à côté avec quelques autres enfants de mon âge, mais un ou deux mots attirèrent mon attention et je me rapprochai pour mieux entendre ce qui se disait. Ils parlaient d'un homme important qui envisageait de se construire une immense villa en bordure de mer, et d'après ce que je compris, cet homme n'appréciait pas du tout mon père et affirmait à qui voulait l'entendre qu'il ne confierait jamais la construction de sa villa à l'entreprise de mon père, c'est-à-dire à l'entreprise la plus importante de la capitale et qui s'occupait de la plupart des contrats de taille. Dans l'univers des affaires, ce genre d'attitude était tout de suite remarquée, et les tensions entre hommes importants faisaient la joie des discussions de bistrot, et une discussion de bistrot était une discussion de bistrot, même en l'absence du cadre matériel d'un bistrot. Il me sembla que la cause de cette animosité reposait sur une histoire ancienne : mon père avait fait cet homme cocu, mais cela s'était passé bien avant ma naissance. Les amis de mon père s'étonnaient que celui-ci ait pu décrocher le contrat, et ils cherchaient à comprendre comment mon père s'y était pris. Chacun y allait de son hypothèse, mais une chose était certaine : mon père devait avoir un secret, car ce n'était pas la première fois qu'il décrochait un contrat qui semblait d'avance devoir lui échapper. L'un des plus anciens amis de mon père fit remarquer qu'il y avait

quelque chose d'étrange dans la manière que cet homme avait de convaincre un client potentiel et de séduire une femme : on dirait parfois qu'il peut commander directement à l'esprit des gens, avait dit cet ami.

Mon intérêt s'était déplacé du trésor inestimable vers le secret de la force mentale de mon père. Quand mon père s'absenta pendant quelques jours pour un voyage d'affaires –et il en faisait parfois– j'entrepris de fouiller dans certains tiroirs de son bureau à la maison. J'étais un hôte régulier de son bureau, voire le seul à part mon père lui-même, et j'avais pu découvrir à quel endroit il cachait les clefs de certains compartiments. Pourquoi fermait-il ceux-là, alors que tous les autres étaient d'accès libre ? Et pourquoi les compartiments à clefs portaient-ils un symbole étrange qui ne se trouvait nulle part ailleurs dans le bureau ? Ce symbole était dessiné avec une grande délicatesse, et je ne l'avais remarqué qu'après des centaines de séjours dans cette pièce, car il était petit et pouvait ressembler vaguement à une petite tâche plus ou moins géométrique, sauf que cette tâche était exactement la même sur plusieurs tiroirs, et elle ne se révélait comme un dessin précis qu'avec un examen à la loupe. Mon père avait un pouvoir extrêmement intéressant : la force mentale, c'est-à-dire le pouvoir d'atteindre ses objectifs et de réaliser ses rêves avec une plus grande efficacité. Si son entreprise était aussi florissante, c'était parce qu'il pouvait influencer l'esprit des gens et les incliner facilement à recourir à ses services. L'évidence était claire : peu importe l'activité qu'il aurait choisie, mon père était assuré de réussir, grâce à cette capacité qu'il avait de plier le cerveau des gens à sa volonté. Le vrai bonheur, c'était certainement de pouvoir atteindre ses objectifs et réaliser ses rêves à coup sûr, car je ne connaissais pas de plus grande joie que l'exultation qui s'emparait de soi lorsqu'on obtenait une chose ardemment désirée.

Les tiroirs étaient au nombre de quatre, et chacun d'eux contenait un livre volumineux. C'était les quatre tomes du « Traité sur le développement de la force mentale ». Ces exemplaires semblaient extrêmement vieux, mais ils étaient

visiblement bien conservés. Je ne vis pas de nom d'auteur, ni de nom de maison d'éditions sur les livres. Il émanait de ces ouvrages une certaine aura de mystère, presque de sacré. Il me fallut plusieurs minutes pour oser sortir le premier tome et le feuilleter entre mes doigts. Une forte et agréable odeur d'encens se dégageait des pages un peu jaunies, et le grain des feuilles vibrait sous ma paume par un effet impossible à expliquer. Les premières phrases que je lus étaient limpides et puissantes, mais je ne me souviens pas suffisamment du détail pour les citer. Je me souviens seulement qu'elles parlaient de la force énergétique du cerveau, et de la possibilité de développer cette force par un travail mental approprié. L'écriture était simple et progressive, et si on commençait par le début, en faisant bien attention d'assimiler correctement les concepts au fur et à mesure, on pouvait comprendre l'ensemble du traité sans trop de difficultés. Mon père avait dû étudier ce traité pendant des années, et il en avait pratiqué les exercices avec une discipline certainement parfaite. La lecture était envoûtante, quoique ardue, et je ne vis pas passer les heures. Le premier chapitre expliquait la nature de la force mentale, et prenait bien soin de souligner qu'il ne s'agissait de rien de mystique, mais seulement d'un type d'énergie pour lequel la force électromagnétique était une bonne approximation en termes d'illustration.

- C'est de l'anthropodynamique, une science qui enseigne comment développer le potentiel humain.

Je sursautai car je ne l'avais pas entendue rentrer, et je n'avais aucune envie que quelqu'un sache que j'avais farfouillé dans les affaires de mon père. Ma mère souriait paisiblement, et elle me prit le livre des mains et rangea tout promptement, y compris les clefs. En quelques fractions de seconde, le bureau racontait une autre histoire : je n'avais jamais rien touché ! Je me sentais un peu fautif, et je n'osai pas lever les yeux lorsque ma mère me poussa gentiment à ma place habituelle, en prenant elle-même le fauteuil de son mari. Elle n'était pas en colère, elle ne se mettait jamais en colère. Ce sentiment, et bien d'autres sentiments qui noircissaient

l'humeur de beaucoup et troublaient la sérénité d'un grand nombre, sévissaient bien en-deçà de l'altitude intérieure de la conscience de ma mère. Même sans la regarder, sa seule présence me ramenait de pleins pieds dans le mystère du bonheur sans ombre, face à l'incompréhensible réalité de la joie inconditionnelle. Je levai enfin les yeux lorsque je sentis son sourire venir au-dessus de ma tête et m'envelopper d'un amour indéfinissable.

- Maman...

- Je ne dirai rien à ton père, rassure-toi. Mais de toutes les façons, je pense qu'il ne tardera pas à te dire lui-même ce qu'il est en réalité. Tu sais, parmi tous ses enfants, et parmi tous les gens de son entourage, tu es le seul qu'il trouve digne de recevoir cette information, ou plutôt cette révélation. Le traité que tu as découvert aujourd'hui est ce que ton père a de plus précieux au monde, mais tu n'es pas encore autorisé à l'étudier.

- De quoi parle ce traité exactement ? Je n'en ai lu que quelques pages...

- Ce traité parle de quelque chose de très important, mais que beaucoup de gens sont encore incapables d'admettre comme une possibilité concrète. Même des philosophes extrêmement brillants dans le maniement du raisonnement rationnel et dans la pénétration des questions humaines s'en sont approchés sans jamais réussir à poser le problème sous sa véritable forme pragmatique. Le cerveau humain est inactif en très grande partie, du point de vue de sa force énergétique. Ce traité enseigne comment activer ce potentiel en sommeil. La conséquence de ce processus d'activation est la transformation de l'homme en surhomme, car le surhomme se distingue de l'homme par une étendue énergétique radicalement plus grande de la conscience cérébrale : pas seulement un peu plus grande, mais bien radicalement plus grande.

- Donc papa est un surhomme ?

- Oui. Cela ne veut pas dire qu'il est parfait ou qu'il est tout-puissant. Comme les hommes, il connaît encore des plaisirs et des peines, mais il est plus fort dans

ses bonheurs et moins faible dans ses douleurs, et il vit la souffrance avec une force de volonté qui en atténue beaucoup l'amertume, jusqu'à en faire souvent une simple pellicule superficielle à la surface de la conscience. Sa force mentale et sa force intellectuelle –et d'ailleurs la force intellectuelle est un simple aspect de la force mentale– sont autant supérieures à celles de l'homme, que la force physique de l'adulte est supérieure à celle du nouveau-né. Mais à la différence du nouveau-né qui deviendra adulte par le jeu naturel des forces biologiques, l'homme ne saurait devenir surhomme que par le feu d'un travail mental mené sur plusieurs années. Très peu d'hommes sont capables de tendre leurs efforts sans faiblir et d'assumer le travail mental nécessaire avec suffisamment de discipline et d'intelligence pour transformer leur propre nature et devenir des surhommes. Ton père pense que tu es l'un de ces hommes capables de suivre avec succès le chemin de la transformation.

- Et toi, maman, qu'est-ce que tu en penses ?

- Ce que j'en pense est sans importance. Je dois cependant t'informer d'une chose, que ton père lui-même ne sait pas : le fait de devenir un surhomme est sans valeur par rapport au fait d'entrer en possession du trésor inestimable, et ce qu'apporte le trésor inestimable est une richesse spirituelle qui contient, sublime et transcende toute autre chose que l'homme peut recevoir, acquérir ou devenir. Même la merveilleuse ivresse qu'apporte le paroxysme de l'amour désir est incapable de soutenir la plus infime fraction de la joie inconditionnelle.

Elle me fixa du regard pendant quelques secondes, mais ces secondes furent largement suffisantes pour qu'un feu derrière ses yeux me transporte dans l'absolu et m'immerge dans un océan illimité de chaude béatitude. Quand ses paupières s'abaissèrent, l'explosion intérieure qui m'avait saisi s'estompa aussitôt, mais mon esprit avait été marqué de manière indélébile. Je n'avais pas besoin d'autres explications : ce qu'elle venait de me faire vivre par la seule magie de ses yeux criait l'existence d'un univers irradiant dont la puissance de joie écliprait

radicalement n'importe laquelle de mes plus intenses expériences... C'était la première fois qu'elle me transportait dans un autre monde, et elle venait de faire cela avec ses seuls yeux. Quelle puissance dans ces yeux pourtant d'une douceur sans brûlure ! Je restai dans l'expectative longtemps après qu'elle soit sortie : elle avait raison, mille fois raison, le trésor inestimable était comme l'éclat zénithal du soleil dans un ciel pur par rapport à la pâle lueur de simples bougies cachées derrière un voile épais de laine noire. Le bonheur sans ombre existait, et ce n'était pas l'effluve qui s'écoulait à grand flot de la fontaine scintillante de mon amour désir pour Clarys : c'était cette lumière sans borne qui transparaissait derrière les yeux doux de ma mère et qui pouvait aussi m'habiter si je trouvais le trésor inestimable. En une brève rencontre dans l'intimité du bureau de mon père, ma mère avait ravivé en moi un irrésistible intérêt pour le trésor inestimable, et le secret de mon père ne me parut pas autre chose qu'une simple curiosité sans grand enjeu pour moi.

Quelques jours plus tard mon père revint de son voyage. A la fin d'une soirée de travail dans son bureau, comme nous en avons l'habitude, il aborda lui-même le sujet de ce qu'il était en réalité. J'appris qu'il était membre d'une société secrète qui prenait racine à l'époque lointaine des premiers pharaons et des premières pyramides égyptiennes : la fraternité des surhommes. Cette société secrète avait évidemment changé plusieurs fois de noms au fil de l'histoire, et son nom actuel n'était connu que d'un cercle réduit de personnes, et pas seulement son nom : son existence. Comment avait-il fait pour devenir membre de cette société secrète ? Il avait été choisi par la fraternité elle-même, et à l'époque de ce choix il n'avait jamais entendu parler de cette société. La question des critères relevait donc de la seule autorité de la société secrète, et il n'existait aucune espèce de candidature ou de postulation de la part d'un futur membre. La mince vapeur du café tourbillonnait sous nos narines comme une vivante fumée d'encens, et l'atmosphère de confort qui caractérisait l'espace global du bureau donnait un ton

solennel à notre discussion. Il m'expliqua qu'on était d'abord membre-apprenti de la fraternité, ce qui signifiait qu'on suivait l'entraînement proposé par la fraternité, puis on devenait finalement membre-seigneur lorsqu'on était effectivement devenu un surhomme.

- La fraternité des surhommes poursuit une mission de grande importance depuis sa création il y a dix mille ans.

- Et c'est quoi cette mission, papa ?

- Transformer l'humanité entière en surhumanité.

- Comment ?

- Un surhomme c'est en fait un homme dont le champ cérébral a dépassé un certain seuil d'intensité, et devenir un surhomme peut être le résultat de deux choses : soit le résultat d'un travail mental approprié, soit le résultat d'un saut génétique évolutif. Le travail mental est toujours effectué par soi-même, mais le saut génétique peut être provoqué par des forces extérieures et se produire sans la participation de l'intention volontaire de l'individu. Le travail de la fraternité des surhommes est d'exercer une pression profonde sur le code génétique humain, afin d'aider le saut évolutif à se produire. Il faudra encore plusieurs siècles, et peut-être quelques millénaires de pression évolutive, afin que le saut évolutif souhaité se produise, mais si la fraternité disparaissait avant, cette perspective d'avènement de la surhumanité ne serait plus rien d'autre qu'une chimère sans espoir de réalisation. A chaque génération, pour assurer sa continuation car aucun de ses membres n'est immortel, la fraternité des surhommes cherche au sein de l'humanité les rares individus capables d'entreprendre avec succès leur propre transformation en surhommes par le travail mental. Tout le monde n'est pas capable de réaliser cet exploit. Les surhommes de la fraternité sont tenus de nourrir la pression évolutive, mais en dehors de cela ils sont libres de vivre leur vie comme ils l'entendent, et ils sont libres d'utiliser leur force mentale pour n'importe quelle fin, à partir du moment où cela n'entrave pas les nécessités de la

pression évolutive.

Je n'étais pas certain de tout comprendre, mais l'essentiel m'était accessible. Au-delà de son statut social de chef d'entreprise et de chef de famille, mon père était en réalité un surhomme qui participait à l'œuvre de transformation de l'humanité en surhumanité. Cela devait certainement être une aventure absolument exaltante et excitante, et dans tous les cas d'une extraordinaire importance. Mais le trésor inestimable recelait un mystère encore plus étourdissant et éblouissant, et je n'avais aucune peine à imaginer que ma mère devait œuvrer à quelque chose d'encore plus grand que la mise au monde de la surhumanité. Les explications de mon père n'eurent pour effet que de renforcer mon intérêt pour le trésor inestimable : plus que jamais j'avais envie d'entrer en possession de cette chose obscure. Mais le premier pas en direction du trésor inestimable c'était monsieur D, un mystérieux personnage que ma mère avait défini comme étant Dieu lui-même, et pas seulement une personne qui avait rencontré Dieu. La piste du prophète, l'homme qui avait soi-disant rencontré Dieu, avait été définitivement détruite lorsque mon père m'informa qu'il était mort depuis quelques années. Il me fallait aller trouver le prêtre qui était venu me voir à l'hôpital et qui avait assuré qu'il pouvait m'aider.

Chapitre 9.

L'indolence des jours passés à ne rien faire me saupoudrait l'esprit d'un somnifère d'incrédulité. Ma mère m'avait-elle vraiment guéri ? Le médecin pouvait très bien s'être trompé sur son premier diagnostic : l'accident n'avait peut-être causé que des dégâts superficiels, et les égratignures ajoutées à l'impact psychologique du choc avaient probablement donné l'impression d'une gravité qui n'existait pas. Le geste d'imposition des mains de ma mère n'avait pas d'autre valeur que le réconfort d'une mère adressé à son fils, rien ne me disait qu'il pouvait en être autrement. Ma mère était imprégnée d'une joie sereine, et alors ? Quant à mon père, ses aptitudes à l'influence mentale étaient sans doute très avancées, mais après ? Tant mieux s'il était un surhomme, mais cela n'en faisait pas une sorte de dieu, cela en faisait seulement un membre au sein d'une organisation qui avait apparemment des ambitions démesurées : aider l'humanité à faire un saut évolutif, comme si des êtres humains avaient le pouvoir d'engendrer une mutation génétique comparable aux mutations qui avaient conduit des hommes préhistoriques à devenir des homo deux fois sapiens.

S'agissait-il d'un mouvement salutaire de respiration de mon esprit, ou étais-je vraiment en proie à une crise profonde de doute ? Je ne voyais pas d'autres solutions : je devais me replier sur ma grande découverte, car elle au moins était quelque chose de réel, quelque chose qui appartenait à l'ordre de mon expérience quotidienne. Je l'avais presque oubliée, cette découverte phénoménale. En réalité, cette histoire de trésor inestimable mais insaisissable, et la lumière qui pulsait, souvent invisible, derrière les pupilles de ma mère, m'avaient presque fait oublier ma découverte, qui était pourtant la plus grande découverte de mon univers. Je tournai résolument le dos à toutes ces chimères inestimablement illuminées, et en pratique j'étais en train de tourner le dos au grand arbuste qui abritait les moments de détente de ma mère, et mes yeux pointaient résolument dans la direction du

mystère du sourire ravi. J'étais décidé à tirer profit aujourd'hui de ma grande découverte, car c'était quelque chose dont je pouvais tirer profit presque tous les jours sans l'épuiser.

- Bonjour toi !

Mon cœur se mit à bondir sur place, et toutes mes cellules se mirent à danser la sarabande du bonheur : c'était la voix de Clarys. Elle avait hanté mes pensées sans interruption depuis notre première rencontre, et j'avais attendu sa visite avec une impatience presque bien dissimulée depuis ma sortie d'hôpital. En fait, j'avais bombardé ma mère de questions, et elle m'avait promis que ma copine –car Clarys était officiellement ma copine, la fierté de mes dix ans de virilité– viendrait me voir dans quelques jours, après que je me sois suffisamment requinqué pour pouvoir reprendre des activités ludiques propres à la jeunesse. Cette façon un peu « agence matrimoniale » que ma mère avait de gérer ma relation avec Clarys ne me déplaisait pas, au contraire cela me soulageait d'une bonne partie du travail à faire, notamment l'organisation des rencontres entre ma belle et moi. Mais quand on avait dix ans, les rencontres amoureuses devaient probablement se limiter à un faible champ de possibilités : pas de dîner aux chandelles, pas de cadeaux somptueux, pas de promenades romantiques au bord de la mer, et aucune chance de pouvoir dormir dans le même lit pour expérimenter le mystère de cet appendice souvent mou et parfois dur qui frétilait occasionnellement de manière inexplicable depuis quelques temps, surtout lorsque le parfum des cheveux de Clarys traversait mon esprit et venait s'infiltrer dans mes narines, comme si je l'avais réellement tenue dans mes bras et contre mon visage...

Comme elle était là, je n'avais plus besoin de mettre à exécution ma décision de profiter un peu de ma découverte : elle était une source de bonheur on ne peut plus intéressante que les plaisirs finalement menus que je pouvais tirer aujourd'hui et dans l'avenir de mon secret. Et par ailleurs je n'étais pas tout à fait certain que ce serait une bonne idée de la mettre au courant de ma découverte. Un peu d'égoïsme

primaire et un certain désir de conserver l'exclusivité de la jouissance de ma découverte... m'inclinaient à la tenir à l'écart de cet aspect de ma vie, et je me justifiais en disant qu'il n'était question que d'une infime fraction de mon existence, dont la longévité ne devait sûrement pas être bien grande, car ma découverte pouvait disparaître ou cesser d'être valide n'importe quand dans un avenir que j'espérais indéterminé. Je me dépêchai d'enfourer mon projet du jour entre les interstices étroits qui se profilaient avec peine entre deux battements de mon cœur, puis je me retournai pour embrasser à pleines mains celle que j'avais attendue depuis plusieurs jours, et peut-être depuis toujours.

Pour célébrer nos retrouvailles, un vent espiègle agita les feuilles de l'arbuste de ma mère avec une force rythmée presque intelligente. Je ne sais pas si ce fut l'effet d'une illusion d'optique, mais il me sembla vraiment que le soleil lui-même s'était un peu rapproché de nous et étendait des rayons protecteurs sur notre étreinte. Dans les bras de cette fille, je me sentais à ma place dans l'univers, et rien d'autre n'existait, si ce n'était ses grands yeux clairs et son sourire océanique. Le bonheur était un mystère évident : c'était ce tourbillon d'ivresse amoureuse qui nous inondait de plénitude lorsqu'on tenait dans nos bras la personne que l'univers avait engendrée comme l'exacte moitié qui rendait notre être complet. Le bonheur, c'était cet instant, et la trame intemporelle de cet instant au milieu duquel on tenait entre nos doigts la main du grand amour de notre vie. J'avais dix ans, mais mon amour était cette chose qu'on appelait le grand amour, et mes dix ans ne m'épargnaient rien de l'explosion de plaisir et de joie que cette expérience immortelle procurait. Si j'avais eu vingt ans, ou soixante-dix ans, cela n'aurait rien changé : le foudroiement ne s'arrêtait pas à la porte du cœur pour demander quel âge on avait, au contraire il entraînait de toute sa force, avec l'intention d'illuminer, d'aveugler même, la quintessence de notre être sensible.

Nous restâmes un long moment à nous embrasser, non sans avoir inspecté les environs et nous être assurés que des regards indiscrets ne nous espionnaient pas.

Quand nous songeâmes enfin à faire tout ce que des jeunes de notre âge étaient supposés faire ensemble, c'est-à-dire jouer, peu importe à quoi mais jouer, le soleil déclinait déjà à l'horizon, et des impératifs familiaux attiraient irrésistiblement Clarys chez elle. Je soupçonnais le temps de s'être embrouillé dans son écoulement et d'avoir passé notre rencontre en accéléré. C'est seulement quand elle me dit qu'il était temps pour elle de rentrer, que le monde se rematérialisa à nouveau autour de moi. Un douloureux pincement me cisaila le cœur à la seule idée de la voir repartir, et la douleur était si grande que je me crus victime d'une crise cardiaque –j'imaginai qu'une telle crise devait être douloureuse. Je serrai sa main plus fort et je tirai son bras vers moi, et la petite secousse que je provoquai par ce mouvement presque dominateur, exprimait mon désir de la voir rester. Elle portait un petit chemisier blanc et une jupe pas très longue aux reflets dorés. Ses cheveux n'étaient pas en chignon aujourd'hui, et ils encadraient son visage en lui communiquant un effet de volume qui accroissait la profondeur et la terrible puissance de séduction de ses yeux. Elle répondit à mon geste par un sourire de princesse consciente du pouvoir de son charme charismatique, et un léger mouvement dans son regard me pressa de lâcher prise. Tant de grandeur se dégageait d'elle que je me sentis obligé d'incliner la tête et de desserrer mon étreinte.

Notre maison se trouvait au fond d'une immense cour, et il fallait couvrir quelques deux cents mètres pour rejoindre la rue. De part et d'autre s'alignaient les maisons des locataires, qui étaient la propriété de mon père –les maisons, pas les locataires, bien entendu–, ainsi que les maisons de quelques-uns de mes oncles paternels, qui devaient à mon père une bonne partie de leur aisance. Tout l'ensemble formait une petite cité dans le quartier, et celui qui entra dans cette étrange structure savait qu'il pénétrait dans le domaine d'une famille importante dont mon père était en quelque sorte le chef... Sans doute que l'aîné de mes grands frères devait se sentir l'héritier de ce royaume certes petit mais un peu intimidant

tout de même. Quant à moi, je me sentais le roi de moi-même et le souverain de mon univers personnel, en plus d'être l'enfant qui partageait avec son père le secret de sa véritable identité. Aujourd'hui et pour l'éternité j'étais celui qui tenait la main de Clarys. Et celle qui était une reine de lumière cachée sous les traits d'une jeune fille, me faisait comprendre qu'elle devait rentrer, et qu'elle désirait que je la raccompagne au moins jusqu'à la rue. En jetant un regard sur les deux cents mètres qui nous séparaient de la rue, et sur le pourtour oblong de la cour, je constatai que des dizaines de paires d'yeux nous regardaient avec une curiosité empreinte de respect.

- Tu veux bien me raccompagner ? Le taxi de mon père doit venir me chercher.

- Ton père est taximan ?

- Non, il possède seulement un taxi et il emploie un taximan. D'ailleurs, c'est le taxi dans lequel nous nous sommes rencontrés.

Tous les sujets du royaume de mon père, et donc tous mes sujets, nous escortaient du regard, mais ils étaient suffisamment loin pour que notre discussion demeurât sans témoin. Nous n'avions pas beaucoup parlé jusque-là, car nos lèvres ne semblaient penser qu'à se coller les unes aux autres. Chacun des pas qui nous conduisaient vers la rue m'obscurcissait l'esprit et faisait peser une peine désagréable sur mon cœur. Je voulais qu'elle reste, et elle partait. Je me dis que je la reverrai dans bientôt, mais cela ne fut pas suffisant pour soulager ma cruelle solitude. J'étais un chevalier blessé par l'éclipse du soleil de sa vie, mais un chevalier un peu stupide qui ignorait qu'une éclipse n'était jamais qu'un instant de ténèbres qui s'abîmait rapidement dans le retour immédiat de la lumière. En plein milieu de la procession, je m'arrêtai, et elle comprit tout de suite ce qui se passait.

- Moi aussi, dit-elle, je souffre de ne pas pouvoir être avec toi tous les jours.

Sa voix ne se brisa pas, mais ses yeux s'emplirent de larmes. Son torrent lacrymal déclencha le mien, et d'un revers de la main je voulus nier cet aveu de douleur qui s'écoulait sur mes joues. Pleurer tous les deux n'était pas décent, et

l'un de nous devait se reprendre et essayer de voir les choses sous un meilleur angle. Deux personnes qui s'aimaient n'avaient pas le droit de se laisser aller à la douleur en même temps, car l'une devait toujours veiller au réconfort de l'autre, et à défaut d'une communion de bonheur inébranlable, un balancier d'entraide et de soutien était nécessaire pour maintenir l'équilibre de la joie du couple. Il fallait être fort, pour l'autre, et pour ce qui en soi ne pouvait sourire que lorsque l'autre ouvrait des yeux de ravissement.

- Nous pourrons nous voir presque aussi souvent que nous voudrions, dis-je, et c'est ça qu'il faut retenir.

- Tu as raison. Après tout, l'important est que nous nous soyons rencontrés. Et puis nous n'habitons pas si loin l'un de l'autre.

- La prochaine fois c'est moi qui passerai te voir, d'accord ?

Cette nouvelle la remplit de joie, et me redressa la tête de fierté. Quand le taxi vint la chercher, je reconnus le chauffeur qui m'avait aidé à ne pas rater ma rencontre avec Clarys. Sans cet homme, je serais aujourd'hui un vieil homme de dix ans marmonnant chaque soir dans sa tête l'histoire de la plus grande occasion manquée de sa vie, l'occasion d'embrasser le grand amour et que je n'aurais pas été capable de saisir, à cause d'une timidité imprévisible et paralysante. J'émis le souhait de tomber demain sur ce taxi, car je comptais aller retrouver Clarys le lendemain, avec la secrète intention de passer la nuit chez elle, avec ou contre l'avis de ses parents, et sans tenir aucun compte de la réaction des miens.

Chapitre 10.

Mon père était rentré assez tard, et ma mère aussi. Mes petites sœurs et moi regardions la télévision, et les grands s’amusaient à je ne savais quoi dans une autre pièce. Ma mère s’était enfermée dans sa mystérieuse pièce après avoir embrassé chacun de ses enfants, y compris mes grands frères qui étaient plutôt mes demi-frères, sans être la moitié de jeunes adolescents, voire de jeunes adultes ; et mon père lisait paisiblement non loin de la salle abritant le poste de télévision. Notre maison était plutôt grande, et sa configuration était difficile à décrire, tant s’emmêlait un enchevêtrement de pièces, de salles et de chambres organisées comme un labyrinthe mélangeant des droites et des courbes. L’homme n’avait pas quitté son costume bleu foncé, et de fines lunettes de correction filtraient la lumière qui lui permettait de distinguer les lettres et les mots de son livre. Dans son grand fauteuil de cuir noir, et sous la lampe à l’éclat blanc-orange qui brillait par-dessus son épaule, il ressemblait à un chef d’état qui s’efforçait de se détendre au terme d’une rude journée durant laquelle sa main de fer avait une fois de plus apposé son sceau aux destinées de la nation. Il m’avait fait appeler, et je me tenais, impressionné, dans l’embrasure de la porte.

- Viens t’asseoir fiston.

Je pris le fauteuil d’en face, et je me courbai pour essayer de déchiffrer le titre du livre qu’il était en train de lire. C’était « Ainsi parlait Zarathoustra », œuvre d’un philosophe fougueux du nom de Nietzsche qui avait tendu toute sa volonté dans le désir de se surpasser et d’atteindre l’état de surhomme, mais que la folie avait emporté car son effort avait brisé le fragile équilibre de ses neurones. Je ne connaissais ce livre que depuis quelques jours, et pourtant l’immense bibliothèque de mon père était ouverte à tous les curieux qui vivaient ou qui passaient à la maison. Bien entendu, je n’avais rien compris aux quelques pages qui vrillèrent mes yeux, contrairement au « Traité sur le développement de la force mentale »,

dont la rigueur pédagogique rendait accessible et compréhensible des choses pourtant difficiles. Dans son livre, le philosophe parlait de quelque chose comme la mort de Dieu.

- Nietzsche a approché le problème du surhomme, sans vraiment réussir à le comprendre.

Il referma le livre et le déposa sur la petite table à côté de son fauteuil.

- C'est un roman philosophique, dit-il, un genre difficile à maîtriser qui parle à l'esprit dans sa force de compréhension intellectuelle et émotionnelle, et où le cheminement simultané de la raison et du ressenti est plus important que le déroulement de l'intrigue ou de la drôlerie. Il faut payer de concentration et d'amour, je parle de l'amour exigeant de la connaissance ferme, pour saisir le propos d'un tel roman, car celui qui écrit avec le sang de son esprit ne se préoccupe que peu de divertir, au contraire il est souvent porté par le désir de briser les inerties et de détruire le flot indolent des pensées superficielles et des plaisirs sans profondeur, afin de susciter un nouveau feu de vie dans l'esprit de celui qui se confronte à son discours.

Ses paroles étaient étranges, presque incompréhensibles. Mais quelque chose en moi saisissait le sens de ses propos, et il me fallait un effort de concentration pour me tenir au fil de la signification. Apparemment mon père m'avait fait venir pour me parler du surhomme. Le sujet m'intéressait beaucoup, mais je ne pouvais pas cacher qu'il m'attirait un peu moins que le mystère du trésor inestimable. Mais la totalité des deux interrogations ne valait pas un baiser de Clarys, ni toute l'émulation qui se saisissait de moi lorsque je pensais à la visite que j'allais faire le lendemain. Seule la douleur de ne pas avoir Clarys sous la pression de mes doigts introduisait un nuage sombre et lourd dans le ciel de mon bonheur. Que m'arrivait-il donc ? J'étais heureux et malheureux en même temps. L'ivresse insoutenable de la présence de mon amour coexistait avec la déchirure de son absence, et ces deux pulsations tournaient l'une autour de l'autre pour créer un

enroulement intriqué qui alternait comme le jour et la nuit. C'était ce dont devait parler mon père lorsqu'il m'expliquait qu'il n'y avait pas d'endroit sans envers.

- Papa...

- Oui fiston ?

- Avec ta force mentale... tu peux obtenir tout ce que tu veux de la vie, n'est-ce pas ?

- Presque tout, répondit-il. Le plaisir qu'on éprouve devant la possibilité concrète de réaliser nos désirs petits et grands, la sécurité qu'on ressent lorsqu'on sait pouvoir surmonter les problèmes légers et lourds qui peuvent nous assaillir, et la joie qu'on vit lorsque nos désirs sont réalisés et lorsque nos problèmes sont résolus... sont un bonheur certes habité encore d'une ombre, mais un bonheur plus profond et plus grand que tout l'enthousiasme que pourra jamais éprouver quelqu'un qui sait que la concrétisation de certains désirs reste au-dessus de ses capacités, et que l'aplanissement de certains problèmes demeure pour lui une chimère utopique... L'homme au pouvoir limité ne peut se saisir que d'un bonheur dont l'ombre s'étend bien large, car cette ombre est nourrie de sa propre impuissance. La plus grande impuissance est l'atrophie de la volonté de puissance, et le retranchement derrière une certaine adhésion au principe de l'impossible.

- Un surhomme peut donc tout ?

- Pas tout, mais beaucoup de choses qui sont impossibles à l'homme, sont parfaitement possibles pour le surhomme. Et c'est d'ailleurs là que se situe la différence principale, dans le fait que le champ du possible du surhomme est radicalement plus étendu que celui de l'homme. Sans cela, le surhomme ne serait rien d'autre qu'un homme adhérent au principe de la puissance, sans avoir acquis réellement cette puissance. La différence dont je parle n'a rien à voir avec le fait de disposer ou pas de moyens financiers, matériels ou technologiques accrus. Non, le surhomme n'est pas supérieur à l'homme selon le type de supériorité du civilisé sur le sauvage, c'est-à-dire selon l'étendue et la sophistication de la prothèse. Le

civilisé est identique au sauvage, et leur différence se réduit à ceci que l'un porte une toile d'herbe, et l'autre une peau de chèvre. Le surhomme est supérieur à l'homme selon le type de supériorité qui distingue l'homme lui-même du singe. Mais le surhomme est plus encore au-dessus de l'homme, que ce dernier l'est du singe. C'est une différence dans la force de l'esprit : le surhomme a transformé son esprit, d'un esprit de terre, il en a fait un esprit de feu.

Si j'avais un esprit de feu comme celui de mon père, je pourrais mobiliser mon pouvoir mental, mettre une bribe de maîtrise au cou du cheval de la vie, et conduire la réalité de manière à faire en sorte que Clarys et moi vivions ensemble. La douleur de l'absence de Clarys m'était difficile à supporter, et je savais que l'exultation de son revoir serait assombrie à chaque fois par la conscience de notre séparation. Si j'étais un surhomme, je n'aurais pas à subir l'humiliation de cette impuissance devant les événements que d'autres et la société décidaient pour moi. A l'homme, la société faussement impersonnelle imposait ses lois. J'avais mes parents, Clarys avait les siens, et les lois et les contingences du monde dictaient que chacun d'entre nous devait vivre avec ses parents.

- Papa... si j'étais un surhomme... je ferais en sorte de vivre avec Clarys dès à présent.

- Tu n'es pas encore un surhomme, mais la fraternité t'a choisi comme membre-apprenti. Demain soir, un membre de la fraternité viendra pour m'aider à opérer ton intronisation en notre sein en tant qu'apprenti. Tu ne me croiras pas quand je te dirai de qui il s'agit, car c'est un personnage socialement prestigieux au rayonnement planétaire.

Voulait-il parler de monsieur D ? Se pouvait-il que le secret de mon père rejoigne celui de ma mère ? J'entendis des pas aimés dans le couloir, et le frou-frou de la robe en wax de ma mère se dirigea vers le ring de discussion entre mon père et moi. Avec elle, une brise de sérénité s'introduisait dans cet espace feutré, et un sourire radieux venait éclairer la tension écrasante des mots que mon père

réfléchissait sur mon entendement. La voix maternelle annonça un plateau de délicieux café au lait pour mon père, et d'un chocolat chaud pour le jeune garçon qui découvrait l'univers de pensée et de puissance de l'homme qui avait initialisé le processus de son incarnation. Elle ne resta pas plus de quelques secondes avec nous, car elle devait aller s'occuper de mes petites sœurs qui étaient en train de dérégler le poste de télévision à force de tourner les boutons à la recherche d'un dessin animé qui ne repasserait que le lendemain...

- Fiston... demain soir c'est le pape lui-même qui viendra ici... pour te voir.

- Le pape ?

- Oui, le pape Jean-Paul II.

J'avais entendu dire que le pape était en train de faire un périple à travers divers pays. Nous étions en février de l'année 1982, si mes souvenirs ne me trahissent pas. Mes oreilles sifflèrent d'étonnement, et mes yeux s'asséchèrent à force d'écarquillement. La tasse de chocolat chaud m'aida à ne pas m'évanouir de surprise, et grâce à la petite secousse de la chaleur sur mes lèvres, je pus me ressaisir un peu et prendre suffisamment de distance pour brandir la défense la plus élémentaire d'un esprit ordinaire : l'incrédulité. A mon mouvement négatif de la tête, mon père comprit immédiatement la lutte interne qui brûlait sous mon crâne.

- Le pape est un membre de la fraternité des surhommes, dit mon père.

- Mais papa... le pape croit en Dieu !

- Oui, il croit en Dieu. Mais en réalité, tu découvriras un jour que c'est la foi en Jésus qui importe vraiment dans le christianisme.

- Je ne comprends pas. Papa, toi tu ne crois pas en Dieu, n'est-ce pas ?

Il but une longue gorgée de café, puis il me regarda un long moment en souriant. A ses yeux, je pouvais deviner que la vérité n'était ni dans le oui, ni dans le non. Je voulais tout simplifier, et je compris que jusqu'à présent mon père avait toujours ménagé mon désir de simplification. Mais il était temps de passer aux vraies vérités.

- Dieu existe bel et bien, mais il est d'une neutralité absolue, à tel point que son existence vaut rigoureusement sa non-existence, de sorte que dans les faits tout se réduit à une absence de Dieu ; et s'il lui fallait revêtir une caractéristique, ce serait ceci : Dieu croit au surhomme, c'est-à-dire au devenir nécessaire de l'homme, mais il y croit en silence, comme un spectateur qui fermerait les yeux. Nietzsche avait tort de croire que Dieu était mort, mais il avait constaté que Dieu était en réalité drapé dans une indifférence absolue qui renvoyait l'homme à la responsabilité totale de sa propre transformation. Nous, les surhommes, membres de la fraternité des surhommes, savons que Dieu ne se préoccupe pas des affaires humaines. Si croire en Dieu c'est supporter le principe d'un Dieu secourable, alors non, je ne crois pas en Dieu, et le pape non plus. Je suis comme Dieu : je crois au surhomme, et c'est l'œuvre de la fraternité que de conduire l'humanité vers la surhumanité. Ce n'est ni l'œuvre de Dieu, ni l'œuvre de la nature, c'est l'œuvre de ceux qui, parmi les hommes, ont déjà réussi leur propre transformation.

- Et la foi en Jésus ?

- Jésus est le symbole du surhomme, et une représentation universelle de l'action de la fraternité qui œuvre au salut de tous.

Le reste de la soirée marcha autour de nous d'un pas léger, et l'atmosphère s'égayait par moment de nos éclats de rire, car mon père avait changé de sujet et entreprenait de me faire penser à autre chose afin de m'enlever un peu du poids de l'impatientte attente. La visite du pape était secrète, naturellement, et pour m'aider à réduire un peu la pression psychologique qui commençait à peser sur cette partie de moi qui était encore impressionnable par les apparences sociales, mon père me raconta quelques blagues, dont une qui me fit prendre un fou rire mais qui était un peu irrespectueuse envers le pape. Mon père m'assura que l'histoire était vraie, mais qu'elle ne s'appliquait pas au pape actuel.

- Un jour, le pape fut pris d'incontinence. Mais manque de bol, ce jour-là il devait assurer une longue réception. Pour éviter de mettre le pape dans l'embarras,

car il ne pouvait pas se lever avant un bon moment pour aller se soulager, une bonne sœur se dévoua à une mission bien spéciale. Elle devait s'asseoir près du pape, et glisser discrètement la main sous la table pour presser la verge du pape afin d'éviter que le pipi ne sorte avant la fin de la cérémonie. Tout se passa très bien, mais d'autres bonnes sœurs, qui n'avaient pas été mises au courant mais qui avaient remarqué la présence inhabituelle de leur consœur auprès du souverain pontife, s'empressèrent d'assaillir la bonne sœur de questions une fois la cérémonie terminée. « Alors dis-nous, qu'est-ce que tu faisais à côté du pape ? ». Sais-tu ce qu'elle répondit ?

- Non.

- Elle répondit : « Je faisais la soupape ».

Chapitre 11.

Je passai une bonne partie de la matinée dans la bibliothèque, car la notion de surhomme m'intéressait, et j'avais le désir d'en savoir un peu plus. Mon père et ma mère n'étaient pas là, et mes grands frères, qui passèrent me chahuter un peu car telle était leur nature, s'éclipsèrent très vite vers d'autres occupations qui les attiraient souvent loin de la maison... et près des filles bien trop coquines pour leur âge. Sans la nounou invisible dont la discrétion confinait à l'obsession, le drame de la solitude aurait été la danse émotionnelle la plus courante entre mes petites sœurs et moi. Heureusement, la nounou paraissait investie d'une partie de la chaleur de ma mère, et par quelque alchimie inexplicable il me semblait que parfois c'était ma mère elle-même qui s'exprimait et agissait à travers la nounou. Ce ne devait pas être qu'une impression, car quelque chose de ma mère se riait de l'espace et du temps, et pouvait fort bien se tenir à nos côtés alors même que sa présence physique était ailleurs. Était-ce son amour chargé de chaleureuse et enveloppante affection, ou simplement l'imprégnation de son regard dans le matériau de ma seule mémoire en quête de sécurité rassurante ? Je ne savais...

La bibliothèque consistait en une immense armoire en bois massif, d'au moins trois mètres de haut, et d'une largeur étourdissante puisque le meuble s'imposait presque dans tout l'espace mural de la pièce. Derrière les vitres coulissantes renvoyant des reflets irisés, des centaines, peut-être quelques milliers de livres, s'alignaient sagement les uns à la suite, en-dessous et au-dessus des autres. Le fauteuil préféré de mon père occupait l'un des angles de la bibliothèque, et son cuir sombre se distinguait de la fourrure brune et sobre des autres fauteuils qui avaient été disposés en fonction du maître-fauteuil. Une décoration de plantes, de tables basses et de lampes cossues transformait la pièce en un organisme vivant respirant le confort et incitant à la lecture. La tonalité chromatique dominante était la fraîcheur-bois des poutres plafonnées, du carrelage mat granulé, de la moquette

foncée au motif d'écorces, et de l'imposante armoire à livres... En y réfléchissant, la salle était intimidante et imposait quelque chose de la distance presque glaciale de mon père. Oui, mon père était froid, mais pas d'un froid timide, plutôt d'un froid ardent et surhumain qui terrassait la faiblesse et gelait comme il le consumait le vacillement de l'ordinaire humain. La façade extérieure qui disait sur le visage de mon père un monde d'émotions humaines ombragées, n'était que cela : une façade. Quand on le connaissait bien, on savait quelle banquise volcanique, blanche et immense il était, quelque chose qui relevait d'un territoire extrême et héroïque que seul un homme auto-surpassé pouvait avoir conquis.

Après avoir contemplé les livres pendant une bonne heure, je remarquai un ouvrage enfoncé dans un coin et portant sur sa lame le symbole que j'identifiais à présent comme celui de la société secrète à laquelle appartenait mon père : la fraternité des surhommes. Personne n'aurait jamais deviné que cette drôle de tâche, tellement petite et trompeuse qu'elle paraissait être une simple minuscule tâche, était l'insigne d'un mythe organisé dont la force irradiait l'humanité sans crier gare. Je pris l'ouvrage et m'installai dans le fauteuil de mon père, car je m'imaginai qu'ainsi j'aurais plus de facilité à saisir le contenu de ce que j'allais lire. Le livre portait un titre puissant : « Le devenir de l'homme est surhomme ». Ce titre me fascina tellement que je le relus plusieurs fois, tel un mantra sémantique aux vertus méditatives et inspirantes. L'ouvrage n'était pas bien gros, et je devais pouvoir le lire en quelques heures si je me concentrais suffisamment. En fait, il s'agissait d'un petit livre d'environ une centaine de pages, même pas, et c'est sa faible épaisseur qui avait attiré mon attention en premier.

« Le devenir de l'homme est surhomme » commençait par la présentation d'un schéma simplifié de l'évolution de l'espèce homo. Je pus voir, d'un simple coup d'œil, les différents stades de l'évolution de l'homme : l'australopithecus, l'homo habilis, l'homo erectus, l'homo neanderthalis, l'homo sapiens sapiens –ou l'homo modernicus... Le livre expliquait que la différence significative d'un stade à

l'autre se situait dans le développement cérébral : pas seulement en termes de volume, mais surtout en termes de quantité de modules, de complexification et de densification du substrat cérébral. Chaque stade était doté, pour ainsi dire et sans entrer dans des détails trop techniques, d'une couche cérébrale supplémentaire qui n'existait pas chez le stade précédent ; cette couche était le résultat d'un saut génétique réussi, mais chaque saut génétique était la résultante de l'exercice d'un ensemble de mécanismes biogénétiques paraissant en surface tout à fait hasardeux, mais en profondeur ces mécanismes traduisaient l'action de forces évolutives, naturelles et impersonnelles mais très délicates qui portaient dans leur trame le programme d'une évolution au sein de laquelle l'espèce homo était une forme parmi plusieurs autres.

Le schéma évolutif que présentait le livre comportait des stades à venir au-delà de l'homo sapiens sapiens, notamment l'homo superioris primaris et l'homo superioris secundis. Le primaris, à ce que je compris, représentait les surhommes comme mon père, c'est-à-dire des surhommes qui avaient généré et développé leur couche cérébrale supplémentaire par l'effet d'un travail mental personnel, sans modification de leur code génétique ; et le secundis représentait la surhumanité qui résulterait du saut génétique que la fraternité des surhommes s'efforçait de susciter au sein de l'humanité. Le livre expliquait, toujours avec cette simplification qui rendait la lecture agréable, les principales facultés psychodynamiques qui caractérisaient chacun des stades. La maîtrise satisfaisante du triangle existentiel constitué par le bien-être psychologique, le bien-être physique et le bien-être matériel, disait le livre, était une acquisition qui se situait au-delà des facultés de l'homo modernicus. L'homme doublement sapiens était voué, par nature –c'est-à-dire par la portée pratique intrinsèque de ses facultés psychodynamiques–, à vivre dans le gris existentiel plus ou moins sombre. Ce gris existentiel se déclinait dans les variations infinies des problèmes en tous genres qui assaillaient les individus et assommaient les populations. L'homo modernicus avait seulement le pouvoir

d'atténuer un peu la densité de gris, mais la transformation du gris existentiel en maîtrise du triangle existentiel se situait au-delà de ses capacités.

Dans sa tentative de réaliser l'impossible, l'homo modernicus avait créé inconsciemment les germes d'une destruction certaine qui n'avait que l'embarras du choix dans les modalités de l'extinction de la vie planétaire au pire, de la vie humaine au mieux. Si l'homme voulait vaincre le gris existentiel, et surtout s'il voulait éviter l'extinction de son espèce, il se devait d'avancer vers un stade supérieur de son évolution, et passer de l'homme au surhomme. Bien entendu, il était toujours possible et nécessaire de bricoler des outils divers, comme des technologies et des politiques, afin d'atténuer davantage le gris, ou de varier les nuances d'obscurité dans le gris –puisque le fait même de la variation apportait un instant de répit–, mais il n'y avait de réelle solution que dans la transformation de l'homme en surhomme : cela était vrai des individus, chacun pris dans le tourbillon ou face à l'écran de sa vie ; et cela était vrai de l'humanité dans son ensemble. Si l'extinction de l'homme n'était plus qu'une simple évidence qui échappait étrangement à l'individu ivre des influences psychotropes qui émanaient des formatages et des crispations paradigmatiques de l'establishment scientifique, il fallait reconnaître que la seule idée de la transformation volontaire ou assistée de l'homme en surhomme était une insupportabilité blasphématrice qui réveillait chez beaucoup la peur hystérique et la hargne du faible vaniteux qui avait l'assurance du droit du grand nombre.

« Le devenir de l'homme est surhomme » était à la fois un exposé clair et simple de ce qu'est un surhomme en particulier et de ce qu'est l'humain en général, et un appel à ouvrir les yeux afin de comprendre que la victoire sur le gris existentiel n'était pas du ressort de l'homme, alors qu'elle l'était du surhomme. C'était une invitation, un appel puissant qui ébranlait et secouait la quiétude ignorante qui reposait sur l'illusion de la possibilité de maîtriser le bien-être en tant qu'homme deux fois sapiens. Il n'existait pas de bonheur sans ombre, mais la

maîtrise d'un certain bonheur plus clair que gris était possible. Et voici : cette maîtrise exigeait une transformation de notre nature. Lorsque je refermai le livre, une profonde volonté de transformation, un solide désir de saut évolutif, avait inscrit sa présence au fond de mes yeux et au creux de mon cœur. Cette aspiration au surhomme était une force en soi qui se calait derrière chacun de mes neurones et impulsait dans mon esprit une vibration nouvelle, comme une énergie féline de combat semblable à la lenteur puissante d'un lutteur aux forces décuplées. Je ressentis le désir de me lever et de regarder par la fenêtre. C'était le spectacle banal des gens qui allaient et venaient, mais mes yeux étaient différents, mon esprit était différent. Au lieu du tableau ordinaire de la vie insipide de mortels tragiquement conscients de leur impuissance, à tel point qu'ils préféraient s'abrutir par mille futilités parfois grisantes en plaisir ou en déplaisir, je voyais une humanité investie jusqu'à en perdre l'âme dans l'aventure extraordinaire de la quête de puissance et de liberté, riant et pleurant, mais souffrant mille efforts en sachant que le rêve d'un bonheur maîtrisé à jamais était réalisable dans un présent qui attendait dans les replis incertains du futur. Depuis ce jour-là, regarder les gens par la fenêtre est devenu pour moi une manière d'aimer le difficile et douloureux processus d'accouchement du surhomme.

Mais le processus était très inconscient, et la surface lucide des esprits qui m'entouraient préférait la négation de la possibilité d'une élévation magistrale, à l'attitude positive qui consistait à relever le défi du saut vers le magnifique avec confiance et détermination. En voyant le va-et-vient à la fois frénétique et indolent des gens qui s'affairaient ou s'afféraient dans la cour, un souvenir douloureux me revint en mémoire. Ce souvenir n'était pas douloureux pour moi en tant qu'individu déterminé, mais il était tragique pour moi en tant que je pouvais représenter quiconque dans la vérité de sa nature d'humain. C'était un jour de jeux insoucians qui m'entraîna, avec d'autres enfants de mon âge, dans une discussion décalée avec un adulte qui nous observait et semblait surveiller nos cabrioles à

côté d'une voiture qui était celle de son frère. L'échange porta d'abord sur la voiture, puis sur le prix de la voiture, et finalement l'adulte finit par nous expliquer, avec un certain mépris dans la voix et dans le regard, que de toutes les façons une voiture aussi luxueuse pourrait très bien rester éternellement un objet inaccessible pour certains d'entre nous, puisqu'il estimait que l'horizon de réussite sociale de quelques-uns parmi nous était nécessairement très bas. L'un de mes camarades de jeux s'énerva promptement à ces paroles et déclara que lui, il deviendra un jour président de la république, ou au moins ministre. L'adulte partit d'un grand éclat de rire et asséna avec cette confiance achevée et la certitude totale d'énoncer une vérité indiscutable :

- Reviens sur Terre petit ! tu ne seras jamais président, même pas ministre.
- Et pourquoi pas ?

L'adulte ne prit jamais le temps de répondre à la question, il tourna les talons et s'en alla en riant, montrant du doigt aux passants, l'enfant lunatique et prétentieux qui croyait pouvoir devenir président. Et les passants s'associaient au rire de l'adulte, car pour eux il était bien entendu que mon camarade ne devait pas avoir les pieds bien sur Terre... Il n'y avait personne pour se dire que le projet de cet enfant n'était pas irréalisable, et que sa difficulté ne justifiait pas de le croire impossible. Le souvenir me hanta un long moment, il déroula même sur l'écran de mon esprit avec la vivacité d'un film en couleurs. La transparence des vitres semblait déteindre sur les gens et m'ouvrir leur esprit. L'adulte de mon souvenir n'avait fait qu'exprimer un programme psychologique que je pouvais observer aujourd'hui à l'œil nu chez les gens, et qui se maintenait fermement sur son socle malgré le démenti que des hommes déterminés lui apportaient d'époque en époque. Que disait donc ce programme psychologique ? C'était un programme qui affirmait toujours que la grandeur magistrale se situait au-delà des possibilités de l'homme, aussi bien de l'homme factuel (c'est-à-dire l'individu donné dans son fait immédiat) que de l'homme essentiel (c'est-à-dire l'être humain en tant qu'il a

en permanence la possibilité d'évoluer), et que le fait d'aspirer à une réalisation digne des lauriers olympiques n'était jamais que le signe d'un trouble dans le sens de la lucidité. A en croire ce programme, et donc à en croire toutes les personnes dominées par ce programme, un individu sain ne devait avoir aucun projet se démarquant radicalement par le haut de la sphère du « raisonnable », c'est-à-dire de la sphère des choses accessibles pour une personne modestement douée. La tendance au sentiment d'impuissance devant la perspective du magistral était le fond naturel de l'esprit humain. Heureusement pour l'humanité qu'il apparaissait parfois des gens capables de vaincre cette tendance et de relever des défis que beaucoup du commun plaçaient au-dessus de la barre du réalisable, comme si l'horizon évolutif de l'homme essentiel pouvait trouver une quelconque limite. L'homme factuel était incapable de beaucoup de choses, à tel point que son monde n'était qu'un aveu continuel de petitesse et d'impossibilité, mais c'était une erreur de croire qu'il en allait de même de l'homme essentiel.

Le soleil du début d'après-midi me frappa en plein visage alors que j'étais sur le point de m'affaler sur un fauteuil pour piquer une petite sieste. Ma tête me faisait un peu mal, car j'avais trop réfléchi. Mon esprit était comme dilaté, et ma respiration s'alignait sur la cadence d'une nouvelle aspiration : devenir un surhomme, afin de pouvoir maîtriser le bonheur plus clair que gris, et afin de pouvoir contrôler aussi totalement que possible le cours de mon existence. Il était temps pour moi d'aller rejoindre Clarys, et mon cœur bondissait de joie à cette seule idée. « Le devenir de l'homme est surhomme » était encore entre mes mains, et avant de le remettre à sa place, je lus une dernière fois la phrase qui s'affichait, seule, une page avant le premier chapitre et qui faisait office d'introduction. Je me rendis compte que cette phrase traduisait exactement mon état d'entendement après la lecture du livre, alors qu'au début je ne l'avais absolument pas comprise. Je l'avais même trouvée inutilement alambiquée, pour un ouvrage qui s'avérait simple à la lecture au-delà d'un style intimidant et parfois très dense. « Tout

homme finira par comprendre un jour que rien ne lui est impossible, mais que tout dépend du niveau de développement de ses capacités intérieures et extérieures ; et tout homme peut développer ses capacités à l'infini ». Je comprenais maintenant cette phrase, et tout un monde de merveilles murmurait derrière chacun de ses mots : ce qui était impossible à l'homme, était possible au surhomme ; et ce qui était impossible au surhomme, était possible à l'être qui avait dépassé le surhomme ; et l'échelle de l'évolution par travail intérieur ou par saut génétique n'avait probablement pas de limites.

La question très prosaïque de savoir comment j'allais faire pour payer le taxi afin de me rendre chez Clarys, me traversa l'esprit. Ma mère avait-elle pensé à moi aujourd'hui ? Oui, puisque de l'argent et un mot m'attendaient sur la table à manger. Je m'étonnais à peine de cette capacité qu'avait ma mère d'anticiper mes besoins et mes demandes. Sûrement un effet du mystérieux trésor inestimable... Ah, le trésor inestimable ! Je l'avais complètement oublié depuis la veille à cause de l'éclat extraordinaire des propos de mon père.

Chapitre 12.

J'avais toutes les indications nécessaires, et je n'eus pas de mal à trouver la maison de Clarys. Le quartier était encore plus pauvre que le mien, ou alors j'étais tombé sur la partie la plus misérable de ce coin de la ville. La maison de Clarys n'était pas un taudis, mais elle n'était pas non plus la demeure d'une famille aisée. Dans un assemblage sans recherche, et peut-être volontairement laid, des maisons et des cabanes de tôles et de pailles s'entrechoquaient en un labyrinthe écumé de filets d'eaux usées et de bouquets d'herbes folles et grandes comme des hommes. Des monceaux d'ordures traînaient ici et là sans que personne ne semblât se préoccuper de la multiplication des mouches, des odeurs et des asticots. C'était un quartier où des rats gros comme des chats cohabitaient en pleine harmonie avec des souris qui passaient le plus clair de leur temps à grignoter le bas des planches qui servaient de murs aux maisons-torchis les plus délabrées. On entendait pourtant des gens vivre à grands éclats de rire et parfois à grands pleurs et à grands cris dans ces habitations qui étaient indignes d'abriter même un porc se nourrissant de détritrus.

Je m'arrêtai à quelques dizaines de mètres de la maison de Clarys, et caché derrière un amas de pierres recouvertes de mousses visqueuses et nauséabondes, je contemplai un peu le spectacle de cette vie de cauchemar dans laquelle ces hommes, ces femmes et ces enfants nageaient avec résignation, et avec ce rire qui faisait peur car il montrait des accents de soumission totale à la tragédie qui se jouait dans leur propre chair et leur propre esprit. Les pauvres de mon quartier, je les regardais de loin, et à travers le champ de lumière de ma mère, un champ qui transformait ces pauvres en gens simplement humbles mais toujours dignes. Ici, c'était la vérité nue, complètement vierge de la moindre trace de la main secourable de ma mère. Et cette vérité me frappait aux yeux et me saignait le cœur. Je souffrais car la souffrance de ces gens me brûlait les yeux : on m'en avait parlé,

on en parlait entre copains, j'en avais aperçu des images à la télé, mais je n'avais encore jamais vu. J'étais fasciné et terrassé en même temps. Comment tant de misère était-il possible ?

La fatigue harassante que la rudesse des conditions de vie ne laissait jamais le temps de récupérer, la faim et la soif qui pouvaient enfoncer leurs aiguilles dans les ventres pendant plusieurs jours sans interruption aucune, et les meurtrissures de la maladie qui pouvaient ravager les chairs durant des années sans le moindre soin digne de ce nom... sans parler du continuel stress physiologique de l'inconfort ou de la permanente torture psychologique de l'indigence matérielle, toute cette souffrance que ces gens vivaient au jour le jour s'abattit subitement sur mon cœur en l'espace d'une seconde, et je fondis en larmes, car c'était la seule chose dont j'étais capable sur le moment. Je ressentis le profond désir de venir en aide à ces gens, et en même temps j'étais complètement démuni face à cette incarnation de la pauvreté, de la misère, sous sa forme la plus radicale. J'avais envie de crier de toutes mes forces, et j'aurais voulu être aussi puissant que mon père afin de pouvoir offrir à ces gens une existence décente et humaine.

Mon père ! Avec toute sa puissance mentale, il pouvait certainement faire quelque chose pour ces gens ! Mais je me rappelai aussitôt la discussion entre mon père et ma mère sur les pauvres de notre quartier : le surhomme pensait que ces gens étaient eux-mêmes les principaux artisans de leur stagnation dans la misère, car ils n'avaient tout simplement pas suffisamment de volonté de réussir pour se sortir de leur pitoyable condition. Je me dis que si ces gens étaient eux-mêmes des surhommes, ou même simplement des hommes dotés d'une farouche et ardente volonté de réussir matériellement, jamais la misère ne pourrait les assaillir et prendre possession de leur existence. Tout en me disant cela, je compris toute la terrible et magnifique profondeur du travail de la fraternité des surhommes : mon père et les autres travaillaient pour sortir l'homme de la condition humaine, qui supposait nécessairement souffrance et misère ; et pour le hisser à la condition

surhumaine, qui signifiait maîtrise de son bien-être et de sa vie. Non, mon père n'était pas cet homme qui semblait ne rien faire pour son prochain, il était simplement engagé dans un effort d'aide qui dépassait l'idée ordinaire du possible.

Mais les individus qui étaient en train de souffrir là, devant moi, seraient certainement morts depuis bien longtemps avant que la pression évolutive que la fraternité exerçait, ait transformé l'humanité en surhumanité... Toutes ces pensées me retournaient les neurones et me mettaient dans l'expectative : je ne savais plus exactement comment réagir. Fallait-il me ranger du côté de l'espoir, en me disant qu'un jour l'homme sera un surhomme et donc se sortira de l'esclavage de la souffrance ? Devais-je plutôt me laisser aller à la tristesse en me disant que ces gens devant moi mourraient probablement sans avoir connu une vraie cessation de la lutte contre les asticots et les inondations ? De toutes les façons, la mort mettrait fin un jour ou l'autre à leur misère, comme elle mettrait fin au moment voulu à la vie de confort des gens aisés... Il résidait en soi une certaine futilité à se laisser entraîner dans de grandes angoisses métaphysiques ou dans de petites commisérations existentielles, surtout lorsqu'on prenait conscience de la décision unique et finale du grand arbitre qu'était la mort : annihilation de toute vie, heureuse ou malheureuse. Je ne pleurais plus, et je me réjouissais même à la pensée qu'un jour, par la grâce de la mort, ces gens seraient extraits de leur existence de souffrance. Mais ce faisant ils seraient extraits de l'existence tout court, et cette pensée m'abîma dans une nouvelle crise de tristesse, encore plus profonde que la première, car il ne s'agissait plus seulement de l'existence de ces gens en particulier, mais du sort funeste de tout homme : la mort !

J'étais perdu et mon cœur était lourd d'une peine brumeuse. Peu importait la manière dont mon esprit pouvait le tourner : la souffrance était la souffrance, et l'éphémère de l'existence, rendu si tragique par la certitude de la mort, devait être vécu dans la joie plutôt que dans la douleur. Ma souffrance empathique pour ces gens était vive, mais elle était tempérée par deux courants contraires : l'absurde

sentiment de soulagement qui me saisissait lorsque je regardais en face la promesse libératrice de la mort, et l'insupportable sentiment de tragédie immanente qui m'engorgeait lorsque mon esprit lisait la mort dans sa sentence inévitable d'annihilation de l'individu. Je m'effondrai finalement, des gravillons pointus en profitèrent pour s'incruster dans mes genoux et dans mes fesses. Je sentis des gens passer à côté de moi, sans prêter attention à un jeune garçon en sanglots dont la tête était enfoncée contre ses cuisses. Je ne sus pas combien de temps je restai ainsi, mais lorsque je relevai la tête, mes yeux étaient secs, et le soleil de ma vie était dressé dans la cours, avec une robe princière sortie des mains d'une fée.

Clarys me regardait, et l'onde de son sourire me soulevait de bonheur. Au centre de cette misère, elle était une reine de lumière qu'aucune misère du monde ne pouvait amoindrir. Elle avait la force illimitée de la beauté qui embrassait son corps depuis les profondeurs de son âme. Glissant dans une ombre cachante, le monde de misère que j'avais vu l'instant d'avant, se retira de mon champ de vision pour laisser la place au ballet de lumières et d'ondes que dansait la silhouette gracieuse de Clarys. Je mis du temps à comprendre que ces tremblements dans l'air et ces tourbillons de lucioles qui valsaient devant mes yeux, c'était elle qui s'approchait de moi en souriant de toute sa joie. Je me remis debout, mais pour sentir mes jambes m'abandonner aussitôt et mon cœur se tordre de douleur, car j'aperçus un garçon à ses côtés, et il lui tenait la main ! Cette main cavalière était un cri insupportable que mon esprit ne pouvait soutenir, car elle signifiait que Clarys n'était pas exclusivement mienne. Oh mon Dieu, pourquoi ne lui avais-je pas demandé d'être ma petite-amie !? Pourquoi avais-je utilisé le mot copine !? Je n'étais qu'un copain, et elle avait un petit-ami !

Comme je ne savais pas comment réagir, et que j'étais accablé de douleur car le bien le plus précieux de ma vie se trouvait en réalité entre les mains d'un autre, je pivotai et je m'engageai sur le chemin du retour. J'aurais pu me mettre en position

de combat, me revêtir de colère et faire comprendre à ce garçon, avec mes poings, que Clarys était ce à quoi je tenais le plus au monde. Mais la douleur de la trahison et l'amertume de la déception étaient trop vives. Je me voulais digne, aussi c'est d'un pas lent et solennel que je m'éloignai de cette scène qui me déchirait les entrailles et anéantissait mon rêve de bonheur qui semblait pourtant commencer à se réaliser déjà. Aussi fort avait été mon bonheur, aussi terrible était à présent ma douleur. Ce geste de tenir la main de quelqu'un d'autre, c'était une façon très claire de me dire qu'elle ne m'aimait pas, du moins pas de cet amour désir qui rendait si naturel le désir de nouer sa vie avec celle de l'autre en une tresse qui entrelaçait les corps et les âmes dans une étreinte fusionnelle qui s'espérait sans fin. Le monde de misère avait reparu, et il s'était subitement implanté jusque dans l'enclos de mon intimité de sentiment. J'étais à présent à l'image de ce monde : seul et misérable, abandonné du soleil, même si l'astre se pavait encore dans le ciel. Une plainte lugubre et sourde, sortie de la partie obscure de mon être, s'éleva dans mes oreilles et se répandit à la vitesse de l'éclair dans mon sang et dans ma chair.

- Oh pardon ! Reviens, ce n'est que mon grand frère !

Ô paroles libératrices ! Ô univers magique qui pouvait transformer instantanément un abîme de tristesse en paroxysme d'allégresse ! Ce n'était que son grand frère, je n'avais donc aucune raison d'être jaloux et de me sentir trahi. Le jeune inconnu passa instantanément du statut violent de rival à celui invisible de beau-frère. Je me retournai... et je vis qu'elle avait lâché la main de son grand frère et qu'elle se jetait sur moi à grande accolade. Notre étreinte fut intense, et elle fut agrémentée d'un long baiser qui n'était peut-être pas de notre âge, mais qui devait sans doute être tout à fait fidèle aux images des séries télévisées. Le grand frère s'éclipsa sans que je m'en sois rendu compte, et il n'y eut plus que Clarys et moi, face à face dans la lumière crue de nos cœurs, et dans l'énergie extraordinaire de notre amour désir qui était plus intense que jamais. Nos corps étaient peut-être

un peu trop jeunes pour supporter l'ébullition ignée de nos sentiments, et je sentais la fièvre amoureuse circuler dans ma chair avec une intensité survoltée, avec une vie qui s'ajoutait et magnifiait celle de mon sang d'homme.

Les quelques heures que nous passâmes ensemble furent un chef-d'œuvre de communion. Nous jouâmes à différents jeux, et nous discutâmes de plusieurs choses, mais il était évident que seul le fait de pouvoir se regarder dans les yeux et de pouvoir se caresser du doigt avait de l'importance : tout le reste, c'était pour incarner ce bien-être-ensemble, le faire passer du stade d'une immobilité contemplative à celui d'une relation dynamique. Les jeux étaient une manière de codifier le champ autorisé de nos gestes, le chant autorisé de nos mouvements tournoyant l'un autour de l'autre comme dans une danse pré-nuptiale. Les discussions n'étaient qu'un prétexte pour faire chanter nos voix et nous imprégner du timbre de l'autre jusqu'à l'ivresse. Mais au fil de l'enchaînement des mots et des phrases, il se découvrait de part et d'autre des manières semblables et complémentaires de voir et de comprendre le monde. Clarys était habitée d'un optimisme à toute épreuve, fondé sur une simple évidence : l'homme portait en lui le potentiel nécessaire pour surmonter tous les obstacles et réaliser tous les rêves. Elle entendait cela sur un plan essentiellement psychologique et intellectuel, et elle m'expliqua comment cela pouvait se traduire sur un plan matériel et social pour tous ces gens qui vivaient autour d'elle dans une misère effrayante. Son ambition dans la vie était de devenir suffisamment riche pour pouvoir aider tous les pauvres. Sa vie ne se concevait que dans le souci du bonheur de tous, et ce sentiment faisait qu'elle se sentait responsable de chaque homme pauvre sur Terre. Non pas de cette responsabilité grave et lourde qui rendait la conscience gauche et douloureuse, mais de quelque chose comme un devoir joyeux et enthousiaste d'aider, une promesse implicite mais forte de réalisation du paradis sur Terre.

- Je rêve d'un monde où tous les hommes seraient heureux, et c'est à la création de ce monde que je veux œuvrer.

Cette déclaration me la rendit instantanément plus belle encore. La discrète et imposante royauté qui se lisait dans ses yeux n'en était que plus altière. Le temps avait gelé dans l'espace étroit qui s'étendait de sa présence à la mienne, et je me mis à vouloir que l'espace lui-même disparût pour nous permettre de fondre, de fusionner l'un dans l'autre, afin de ramener à l'unité ce qui apparaissait dual par l'illusion des corps. Entre elle et moi pulsait une connexion invisible qui reliait l'ardeur de mon amour à la chaleur solaire de son amour, et l'intensité tremblante de nos regards ne pouvait traduire qu'une infime portion de cette activité volcanique souterraine. Je serais bien resté indéfiniment avec elle et j'aurais bien voulu saisir sa main pour l'éternité, mais la réalité extérieure, avec son soleil couchant au brasier orangé et rouge, me signalait l'heure de rentrer. Je considérais comme un miracle inexplicable ce pouvoir qu'avait la réalité de me ramener à elle et de m'extraire de la dimension intemporelle dans laquelle je pénétrais chaque fois que la présence de Clarys embrassait ma perception, chaque fois que la réalité de Clarys illuminait mon esprit. Mon amour pour Clarys se manifestait comme une énergie discrète, un peu somnolente en l'absence de son objet, et qui s'intensifiait et m'enveloppait chaque fois qu'il était question de Clarys devant mes yeux ou devant mon cœur. C'était alors comme un champ d'énergie qui m'extrayait de la réalité extérieure pour me plonger dans la réalité absolue. Mais finalement la réalité extérieure restait la plus forte, et je devais apprendre à ne ramener qu'un petit bout d'absolu de ce monde dans lequel les yeux de Clarys me faisaient voyager.

Lorsque le taxi du père de Clarys se pointa pour me ramener, il commençait à faire nuit. Le chauffeur se montra heureux de constater qu'entre Clarys et moi les choses se nouaient bien. Il n'était pas très bavard, mais une sympathie évidente le liait à tout ce sur quoi il posait son regard. Je lui devais mon bonheur, car sans son intervention je n'aurais jamais été capable de saisir ma chance au vol et de faire un pas dans la direction de mon destin, c'est-à-dire dans la direction d'un bonheur

plus grand au sein de ma vie. Mais la pâleur de tout le bonheur que m'apportait l'amour que j'éprouvais pour Clarys, m'apparut subitement au détour d'un événement inattendu. Le taxi s'était arrêté pour prendre un passager qui tendait long le doigt, et c'était le prêtre qui m'avait rendu visite à l'hôpital. Cette coïncidence me rappela brutalement que je n'avais encore rien fait, depuis mon accident, pour aller à la recherche de l'homme qui croyait être Dieu et qui pouvait m'expliquer comment trouver le trésor inestimable. Le prêtre me reconnut aussitôt, et me renouvela son invitation à passer le voir, afin que nous puissions discuter de mon étrange quête. Je lui fis comprendre que j'avais bien l'intention de lui rendre une petite visite, mais que je ne pouvais pas dire si cela se passerait demain ou après demain, ou plus tard encore. Je ne voulais pas discuter sur le moment, et lui non plus : moi, parce que j'étais tendu dans l'attente de la rencontre imminente avec le pape ; lui, parce qu'il se rendait au chevet d'un malade, afin de prier pour sa guérison... ou lui donner l'extrême onction, c'est-à-dire le dernier signe de l'église à l'attention d'un cas perdu. A lire l'inquiétude du prêtre sur les sillons de son visage et le plissement de ses yeux, on se disait que lui-même ne devait pas beaucoup croire à l'efficacité de la prière, du moins pas dans les cas dont la brutalité et l'urgence étaient la marque distinctive.

Chapitre 13.

A la maison, seuls ma mère et moi avions été mis au courant de la visite du pape. Mon père s'était enfermé dans son bureau, et la porte de cette pièce, qui m'était pourtant familière, me parut être une frontière intangible séparant deux mondes : le monde des hommes, et le monde des surhommes. Ma mère, qui n'appartenait ni à l'un ni à l'autre, et cela je commençais à le comprendre, attendait patiemment l'arrivée du pape, assise dans son fauteuil-relax habituel sous son grand arbuste préféré. Elle s'y installait même lorsque toute trace de soleil avait disparu, et assise dans le noir il se dégageait d'elle une impression de mystère intense, presque de danger incontrôlable, tant elle ressemblait à une intelligence surnaturelle issue d'un monde ignoré. Sa tenue ne me paraissait pas bien adéquate pour recevoir le chef planétaire de l'église catholique. Elle aurait dû mettre autre chose que ce pagne épais à petits pois noirs et cette veste bleu-foncé qui jurait sur le pagne et donnait l'impression que la quintessence de la civilisation avait rejoint l'expression la plus candide de la simplicité villageoise, pour produire quelque chose dont il était impossible de dire s'il s'agissait d'une innovation ultra-moderne ou d'un archaïsme futuriste. Au-delà de ses vêtements un peu déroutants, elle était majestueuse et céleste. Même dans l'obscurité, ses yeux existaient avec force et clarté.

Une discrète voiture noire, aux vitres fumées, fit son entrée dans notre grande cour. Deux hommes en costumes gris en sortirent, puis ouvrirent la portière et firent des salamalecs à un troisième homme vêtu de blanc, à la tête ronde comme une noix de coco et au sourire grave. Les deux hommes en gris, qui étaient manifestement des gardes du corps, se tinrent droits autour de la voiture, scrutant les environs avec une attention soutenue ; et ma mère accueillit celui qui devait probablement être le pape, et qui s'avancait avec l'air de reconnaître parfaitement les lieux. Un quatrième homme qui était le chauffeur, également vêtu d'un

costume gris, mais affublé d'épaisses lunettes noires alors qu'il faisait nuit, s'attacha au pape, contrairement aux deux premiers qui semblaient accorder plus d'importance à la voiture. Je m'avançai sous le bras de ma mère, et le pape se pencha pour déposer un baiser au sommet de mon crâne. Il fit un commentaire en latin que je ne compris pas, et ma mère rit discrètement avant d'inviter le souverain pontife et son garde du corps à rentrer dans la maison. Je ne trouvais pas étrange que mon père n'ait pas été là pour accueillir le pape. Non pas que j'y avais réfléchi tout seul, mais parce que ma mère m'avait expliqué que cela était nécessaire pour ne pas attirer trop d'attention sur notre illustre visiteur, car la visite du pape devait rester rigoureusement secrète. A ce niveau d'importance sociale, on n'avait plus de vie privée, seulement une vie secrète.

Nous pénétrâmes dans le bureau, mais mon père ne s'y trouvait pas. Ma mère m'embrassa affectueusement puis m'informa que son rôle s'arrêtait là. Nous ne fûmes plus que trois, le pape, son garde du corps et moi, dans le bureau de travail de mon père. Le pape indiqua à son garde du corps de s'asseoir, puis il me prit la main en souriant et manipula une manette que je n'avais jamais remarquée, et qui se trouvait entre deux meubles à tiroirs fichés contre le mur. En attendant que le mur s'écarte et laisse apparaître une trappe, je jetai un coup d'œil un peu plus attentif à l'homme qui me pressait les doigts et qui hochait la tête comme pour confirmer pas à pas tout ce qu'il avait à faire. Le vêtement blanc du chef des catholiques n'était pas à proprement parler un costume, même s'il en avait l'allure générale. Sa tête ronde avait une force très solennelle, surtout lorsqu'il l'inclinait en avant en fermant les yeux, juste l'espace de quelques fractions de seconde. Ce mouvement étrange s'enveloppait d'un mystère plus grand lorsque sa main droite se posait en même temps sur sa croix dorée, tandis que sa main gauche effleurait son front du bout de ses doigts joints. Alors que le mur finissait de s'ouvrir, le pape posa son regard sur moi et m'invita à le précéder. Et dans ses yeux, je reconnus la même puissance simultanément invisible et éclatante que celle de mon

père.

Une vaste salle souterraine existait sous notre maison, et je n'en avais jamais rien su. Mon père et le pape se saluèrent en effectuant un signe étrange qui transforma instantanément leur rencontre en une opération enveloppée de grandeur. Tout ce qui se passa au cours de cette rencontre était imprégné de simplicité et de profondeur, et l'impossibilité de le relater doit aussi servir à suggérer le sentiment de sacré qui s'empara de moi lorsque je fus mis en face de deux membres de la société secrète qui gouvernait le monde au-delà des forces politiques et économiques. Mon intronisation en tant que membre-apprenti de la fraternité se cristallisa lorsque le pape et mon père unirent leurs mains et les posèrent sur ma tête. Une décharge d'énergie subtile et foudroyante s'abattit dans ma tête et se déchaîna derrière mes paupières en une série d'explosions lumineuses et sonores qui écartelèrent ma conscience et me transportèrent, pour quelques secondes éternelles, dans un état de sérénité et de solidité intérieures indescriptible. Ils me faisaient toucher de l'esprit, l'état mental de feu qui devait être mon devenir à partir de cet instant, et dont la réalisation devait constituer la cible fondamentale de ma vie d'homme, au-delà de toutes les choses que je pouvais vouloir et désirer tout le long de mon existence. La cérémonie s'acheva lorsque mon père me remit les quatre exemplaires du « Traité sur le développement de la force mentale ». Mais c'était un geste symbolique, puisqu'il me les reprit quelques instants plus tard en m'informant que je recevrais une leçon particulière chaque trimestre... dans cette salle même, ou chez mon parrain, au Vatican.

Mon père m'expliqua à nouveau en quelques mots ce dans quoi j'étais désormais engagé.

- Devenir un surhomme est une question de transformation de l'esprit, me dit-il. Comme l'esprit est lié au corps par des liens subtils mais vifs, la mutation ignée de l'esprit peut s'obtenir par le travail de développement cérébral ou par l'évolution génétique. Mais un esprit transformé demeure, même lorsque la chair disparaît

dans l'œil implacable de la mort. Néanmoins, renaître en ce monde est une épreuve délicate, et l'ancien surhomme doit refaire le chemin, certes avec de grandes facilités naturelles, pour redevenir une fois de plus ce qu'il a su devenir une fois déjà.

Le pape ajouta quelques paroles qui intensifièrent en moi quelque chose de l'ordre de l'enthousiasme.

- Devenir un surhomme est un voyage sacré vers la destinée de puissance et de liberté que Dieu a offert à l'homme.

Mais ma présence n'était nécessaire et souhaitée que pour une partie de la soirée seulement. Je dus remonter, mais j'étais heureux d'appartenir désormais à quelque chose dont la grandeur dépassait de bien loin l'horizon le plus reculé que pouvait embrasser mon entendement. Tout ceci devait rester secret, et même sous la pression d'une torture mortelle je devais taire le visage factuel de la fraternité, et ne rien dévoiler de sa science de la transformation de l'esprit. Je ne comprenais pas les raisons de ce secret, mais je les devinais assez aisément. Je me sentais grand. Je me sentais important. Lorsque je sortis dans la cour, les gardes du corps à côté de la voiture noire me semblèrent être mes gardes du corps à moi aussi, et pas seulement ceux du pape. De l'autre côté du manguier, je vis ma mère qui s'entretenait en riant avec un petit attroupement d'une demi-dizaine de personnes, et son corps s'interposait instinctivement entre les curieux et la voiture, formant une barrière plus intimidante qu'infranchissable. C'était probablement des voisins éloignés qui essayaient de savoir ce qui se passait, si nous recevions un ministre ou même le président de la république en cachette –car la population du quartier prétait avec espoir des ambitions politiques à mon père.

J'étais vaguement au courant des espoirs des gens du quartier. Ma mère était très active, semblait-il, dans l'aide aux pauvres du coin, et le coin c'était les quelques trois ou quatre mille personnes qui vivaient dans un large périmètre autour de notre habitation. Elle donnait régulièrement de l'argent, de la nourriture

et des vêtements, et il se racontait qu'elle faisait jouer l'influence de mon père pour trouver du travail aux gens. Pour ces hommes et ces femmes au regard simple et au sourire reconnaissant, ma mère était en quelque sorte la porte-action de la générosité de mon père, et ce faisant elle était devenue à leurs yeux l'espace humain au sein duquel la parole de ces gens croyait pouvoir atteindre les oreilles de mon père. En m'approchant, je compris mieux ce qui motivait cet attroupement. Ces gens voulaient que mon père se lance dans la politique et devienne en quelque sorte leur ministre, car ils s'imaginaient qu'ainsi leur bienfaiteur silencieux, presque indifférent –indifférence qu'ils attribuaient à sa modestie–, pourrait résoudre instantanément tous leurs problèmes. Par l'un de ces raisonnements magiques dont ils avaient le secret, ils s'étaient convaincus que notre mystérieux visiteur était le président en personne : ils allaient attendre, et une fois que le président sortirait, ils lui diraient de nommer mon père comme ministre. Telle était leur intention : pure, simple, enfantine.

Tout ce beau monde ne voulait pas s'en aller, et ma mère ne semblait pas encline à les disperser. Bientôt des bruits de pas se firent entendre derrière nous : mon père et le pape descendaient tranquillement les marches de l'escalier d'accueil de notre maison. Curieusement, ma mère et moi fûmes les seuls à nous retourner. Les gens continuaient à parler, sans prêter aucune attention à ce qui se passait entre la voiture et la maison. Dans quelques secondes, ils se rendraient naturellement compte de ce qui se passait, et je me demandais s'ils allaient essayer de franchir la barrière psychologique que constituaient les bras en branches de dissuasion de ma mère. Oseraient-ils en croire leurs yeux et reconnaître le pape ? Ou se diraient-ils simplement que notre visiteur avait des airs de ressemblances avec le leader catholique qu'ils avaient certainement dû voir sur leurs téléviseurs aujourd'hui ? Mais ils devisaient entre eux, et interrogeaient ma mère de temps à autre, moins pour se renseigner que pour attirer son approbation sur une cristallisation ou une autre de leurs raisonnements dont ils se doutaient rarement qu'ils étaient erronés.

Quelque chose d'incompréhensible pour moi était en train de se produire : mon père et le pape passaient tranquillement à côté de l'attroupement, et personne ne semblait les voir. J'étais médusé, et je m'accrochais au pagne de ma mère, la pinçant pour m'assurer qu'elle était consciente de l'événement prodigieux qui était en train de se produire. La voiture démarra et rejoignit mon père et le pape alors que les deux hommes étaient déjà presque au bord de la route, et elle non plus ne sembla pas attirer l'attention de ces gens en pleine crise de cécité sélective.

- Maman ? dis-je.

- Tu as sous les yeux un exemple de ce qu'est la puissance des surhommes, me répondit-elle.

Elle ne me donna pas plus d'explications, et d'ailleurs je n'en avais peut-être pas besoin. L'évidence était là : l'écart qui séparait le surhomme de l'homme, était infiniment plus grand que l'écart qui séparait l'homme du singe. Un quart d'heure plus tard, les gens s'aperçurent finalement qu'il n'y avait plus de voiture, et que l'invité secret était certainement reparti. Leur étonnement ressemblait à de la panique refoulée, et ma mère les convainquit à moitié lorsqu'elle leur expliqua qu'ils avaient été trop occupés à discuter entre eux pour pouvoir se rendre compte de ce qui se passait autour d'eux. La peur s'ajouta aux traits un peu hébétés de leurs visages, et la fuite fut bientôt leur seule alternative pour échapper à l'hystérie qui était sur le point d'ébranler leur cervelle devant l'impossible qui venait de se réaliser. Certains d'entre eux n'avaient pas quitté la voiture des yeux, pas une seule seconde ils n'avaient détourné leur regard du but de leur attroupement. Et pourtant tout s'était volatilisé sans que l'événement de la disparition ait laissé une trace directe quelconque dans leur esprit.

Il se faisait tard lorsque les gens consentirent enfin à se disperser. L'ampoule qui éclairait la devanture de notre maison jetait avec docilité sa jaune luminosité sur le vert cru des feuilles du manguier, et sur les teintes blanches et grises des petites feuilles tremblantes de l'arbuste maternel. Le chant strident des grillons

pulsait son rythme entêtant à travers la nuit, et l'obscurité dormait au-dessus de nos têtes de ce sommeil plein d'étoiles lointaines et silencieuses. Je me rendis compte que j'aimais la nuit, car elle permettait le déploiement d'un sentiment océanique de solitude peuplée d'immanence et de mystère. Ma mère avait repris sa place sous l'arbuste méditatif, et mon père, à l'encontre de ses habitudes caractérisées, contemplait lui aussi le balancement des branchages frêles, allongé dans un second fauteuil de détente. De voir cette réunion insolite en terrain discret, entre deux personnes indéchiffrables habitant un monde qui n'était pas –encore– le mien, cela m'attira irrésistiblement et je m'engouffrai, comme je pouvais, dans la distance infinitésimale qui s'étendait de l'épaule de l'un à l'épaule de l'autre. Je n'avais pas souvent l'occasion de voir mes parents dans une telle proximité, et alors que j'étais blotti au creux de leur micro-espace inter-corporel, je ressentais comme un champ fluide, doux et chaud qui tissait entre eux des liens intemporels. Je reconnus dans ce champ pourtant imperceptible, quelque chose de la même nature que l'amour désir qui m'enfiévrerait de Clarys, mais la qualité du désir n'était pas la même : entre mon père et ma mère chantait un désir qui n'était pas du désir, qui l'avait peut-être été jadis, mais qui parlait comme l'évidence d'une volonté de l'autre dans la vérité sans chair, mais une vérité qui admettait aussi la chair, sans se priver de sa douceur.

La parole avait été suspendue, et nous écoutions le silence des grillons qui se mélangeait à la secrète mélodie des étoiles. Personne n'avait fait de rituel pour éveiller les énergies du sacré en cet instant, mais il n'y en avait pas besoin : la bulle de réalité dans laquelle nous étions en train de naviguer, était poussée par une force qui imposait sans effort un sentiment de sacré et de profondeur sans fond. Chaque chose était à sa place, et tout était à l'unisson d'une perfection de vie et d'existence qui saturait mon cœur. Ô plénitude : que les choses ne pouvaient-elles rester ainsi pour des éons sans terme ? La vie me parlait, et elle me disait que l'essence de la beauté se trouvait dans notre âme et se dévoilait, pour une brève

éternité, dans des moments comme celui-ci au sein desquels les âmes souriaient spontanément et oubliaient les rides de l'être-au-monde. La vie me racontait sa vérité, qui était la réalité d'une paix toujours présente mais perpétuellement brouillée par la mer folle des événements et des réactions. Comme en cet instant, s'ouvrait parfois une porte intérieure à travers laquelle un peu de lumière virginale et immaculée pouvait luire et exprimer un autre état d'être. Le silence seul, le vrai silence qui est chant de l'âme et acte de respect de l'esprit, pouvait créer l'espace-temps nécessaire à la manifestation d'un tel éclair de perfection. Il m'aurait suffi de tousoter pour briser l'harmonie infinie du tout et m'interdire la perception de la profondeur de ces secondes précieuses qui respiraient en ce lieu. L'énergie de paix était toujours là, en nous et autour de nous, et quand on cessait de se battre, on pouvait la percevoir. Je m'endormis avec bonheur contre la poitrine de ma mère, les pieds posés sur le ventre de mon père.

Chapitre 14.

Combien de temps me faudrait-il pour devenir un surhomme ? Je profitai d'une matinée tardive où mon père prenait le temps de finir son petit-déjeuner avant de rejoindre son travail, pour poser la question. Je n'avais pas faim, et même les barres de chocolat au lait et les mangues juteuses que ma mère disposait sur la table à l'attention de mes petites sœurs, de mes grands frères et moi, ne me disaient rien d'appétissant ce matin. Le reste de la maisonnée était déjà dispersé dans ses occupations naturelles, c'est-à-dire ludiques ou chenapanes, et j'avais projeté de franchir un nouveau cap avec Clarys, aujourd'hui même : je voulais partager avec elle mon secret, c'est-à-dire la plus grande découverte de l'univers... de mon univers. Mais comme mon père était encore disponible –il était physiquement présent, donc disponible cela allait de soi–, je décidai de commencer la journée en me renseignant sur ce qu'allait être la durée de mon travail de transformation. Ma mère m'avait affublé d'un complet bleu marine, avec des chaussures marron-foncé, et mes cheveux, si souvent en cascade, présentaient l'aspect lissé d'une prairie balayée par un vent fort et régulier. Le regard de mon père se promena sur mon accoutrement avec un petit sourire : ma mère avait beaucoup de goût, mais mon père en avait encore plus, et quelquefois il était un peu étrange de voir que ses enfants s'habillaient avec beaucoup moins d'élégance que lui-même. Il hocha la tête comme pour approuver ma tenue, puis il piqua une fourchette dans un morceau de mangue.

- Il faut un minimum de dix ans de travail mental quotidien, sinon le triple si l'inertie cérébrale est très grande.

Sa réponse me figea sur place. Je m'attendais à des durées moins grandes, de l'ordre de quelques mois, au pire de quelques petites années. Je m'étais déjà fait un petit plan bien huilé dans ma tête : en quelques mois je devenais un surhomme, par la grâce d'un travail plus qu'intense, et je faisais en sorte de vivre avec Clarys dès

l'année qui allait suivre, dans ma propre maison, car avoir sa propre maison devait être plus que facile pour un surhomme. Je ne pensais pas à n'importe quelle maison, je songeais à quelque chose comme une villa, et pourquoi pas un palais ou un château. Je serais son prince charmant, et elle serait ma princesse belle comme la lune, et nous vivrions dans une demeure au faste royal entourés de doux serviteurs. C'est ainsi que je l'aimais, je voulais lui offrir l'existence la plus aisée et la plus suave qui puisse se vivre sur Terre. Peut-être que je me serais personnellement contenté de peu, mais avec elle à mes côtés ma façon de considérer les choses était différente, et toute la richesse du monde était à peine quantité suffisante pour la dignité de son rang. Avais-je bien entendu, ou avait-il vraiment dit « dix ans » ?

- Oui, j'ai dit dix ans de travail mental quotidien, répondit-il alors que je n'avais rien formulé de mes lèvres.

Je devais donc revoir tous mes plans. Mon père me planta là, et je restai un bon moment pour essayer de réorganiser mes pensées. C'est notre gouvernante qui me sortit d'une introspection à la profondeur grave. Quelqu'un voulait me voir, ou plutôt un taximan, dans son taxi, avait un message important pour moi. Ce devait être le taxi du père de Clarys, et c'est avec un grand élan d'enthousiasme et de crainte que je sautai par-dessus les escaliers de notre devanture et que je courus vers la route. C'était bien ce que je pensais, et le chauffeur était sorti de son taxi et avait fait quelques pas à ma rencontre. Son regard compatissant, comme s'il était triste pour moi, ne me disait rien qui vaille. Il me serra la main de ses deux paumes, puis garda ses grands doigts courbes autour de mon poignet. Mon cœur se mit à battre la chamade, car son attitude était la messagère innocente d'une cruelle nouvelle.

- Mon cher petit, commença-t-il... le père de Clarys a été nommé à un poste très important dans son pays, et il a dû prendre un vol hier soir pour rejoindre sa patrie ... avec sa femme et ses enfants. Clarys comptait te téléphoner le plus tôt

possible, et surtout elle avait déjà hâte de venir te voir pendant les vacances, car sans toi sa vie n'avait pas d'énergie. Mais j'ai appris seulement il y a une heure que leur avion s'est écrasé, et qu'il n'y a aucun survivant...

Un petit tremblement de frayeur se saisit doucement des entrailles de mon cœur, et dans le même temps un écran d'incrédulité essaya d'envahir mon esprit et de me couper du sens des paroles du taximan. Mes jambes flageolaient comme les brindilles arquées d'une fluette danseuse ivre, et mon sang jouait d'accélération et de ralentissements, sautant d'une brusque secousse désintégrant à un brusque gel momifiant. Toute trace de chaleur et de vie disparut subitement de mon cœur, et mes yeux se gonflèrent d'un torrent de larmes qui refusaient de sortir, car la brûlure de ma douleur rendait sèche les eaux de l'océan informe de ma peine. Mes lèvres vibraient sous la force de l'accablement, et des explosions d'étoiles m'étourdisaient l'esprit. C'était mon cœur qui se brisait comme une feuille calcinée par la sécheresse, et ma vie qui perdait subitement toute raison d'exister. Mon regard se brouilla, mon souffle se coupa après plusieurs hoquets, puis une violente déchirure de l'âme me terrassa. La tristesse qui m'envahissait le cœur et le corps était insoutenable, et les milliers d'aiguilles invisibles qui me détruisaient l'esprit ne devaient pas tarder à me rendre fou... de souffrance émotionnelle. J'avais perdu le trésor de ma vie, l'être que j'aimais de toutes mes forces, de tout mon cœur. Je n'avais même pas besoin de me demander pourquoi vivre encore, je n'avais tout simplement plus la force de vivre. Je perdis connaissance, mais j'aurais voulu perdre la vie dans le même évanouissement.

Lorsque je repris connaissance plusieurs heures plus tard, j'étais allongé dans un grand canapé que je ne connaissais pas, dans une grande salle que je n'avais encore jamais vue. J'étais vide, et cette vacuité ne cachait que bien mal l'insondable souffrance qui gémissait au fond de mon cœur et qui m'emplissait d'un chant sinistre qui se noyait dans un espace sombre, épais et sans fond. Je n'avais jamais été aussi triste de ma vie, et je n'avais jamais eu aussi mal de mon

existence. Mes pauvres petits chagrins lorsqu'un adversaire plus habile que moi me raflait toutes mes billes, ou lorsque mon bidule le plus précieux se brisait sans espoir de réparation, n'étaient absolument rien en comparaison de ce que je vivais aujourd'hui. Il ne pouvait exister de souffrance plus grande que la disparition de la personne qui représentait en soi l'amour le plus profond, le plus sublime. Et j'étais certain d'une implacable vérité : cette souffrance n'acceptait aucune guérison, car tenter de la guérir devait signifier tenter de nier l'amour lui-même, et il était impossible de nier ce qui faisait tourner les mondes et battre les cœurs. Il aurait fallu suspendre la sentence de la mort et ramener Clarys dans le sein de la vie, pour espérer me guérir de ma douleur indicible. Deux mains fermes et délicates me redressèrent en position assise sur le divan, et un visage familier m'inonda de son sourire réconfortant. C'était mon père, et j'étais dans son bureau professionnel. Sa présence souleva en moi un vent d'espoir, mais l'abattement me comprima les épaules et me compressa le cœur avant que j'aie eu le temps d'inspirer un nouvel air.

- Papa... j'ai mal à mon cœur.

Il s'approcha de moi et m'enveloppa les épaules de ses mains affectueuses. Il me prit contre sa poitrine, et nous restâmes un moment dans cette position. Je ne fis rien de mes mains, elles pendaient mollement le long de mon corps, mais quelque part en moi je rendais à mon père son étreinte, et j'étais touché par ce geste rare. Mon cou se plissa un peu afin que ma tête puisse mieux reposer au creux de son épaule, et de fines larmes de détresse tombèrent de mes yeux et s'estompèrent dans le tissu de sa chemise blanche. Me ramenant face à son visage, mon père m'essuya les larmes d'un doigt caressant.

- Je sais. Clarys a péri dans l'accident d'avion, et sa disparition est un événement bien difficile à supporter pour toi.

- Est-ce que tu peux la ramener à la vie ?

- Non.

- Alors c'est moi qui vais la rejoindre de l'autre côté de la mort.

- Tu sais très bien que ce n'est pas ce qu'il faut faire. Même si son corps est mort, tu dois savoir que son esprit vit toujours, et qu'il existe toujours un lien de vie et d'amour entre vous. Lorsque tu sauras écouter ton âme, tu pourras la sentir au fond de ton cœur, car quand une personne que nous aimons meurt, elle se transforme en esprit et vient habiter dans notre cœur, afin que la douleur de son absence devienne le sourire d'une présence secrète.

Mon père resta avec moi pendant quelques heures. Il me parlait, et sa voix et sa présence apaisaient un peu ma douleur, bien plus que les mots qu'il prononçait. Souffrirait-il autant que moi s'il venait à perdre ma mère ? Certainement. Mais il saurait se relever sans l'aide de personne, et ses yeux brandiraient seulement le souvenir de l'amour de sa vie, sans se noyer dans la douleur de sa perte. Moi, j'avais besoin de lui pour ne pas sombrer dans un désespoir infini, et pour ne pas m'anéantir dans une tristesse incommensurable. Clarys était le soleil de ma vie, et j'étais désormais voué à l'obscurité impitoyable d'une vie dépourvue de la moindre lumière. Mon père était assis à mes côtés, et sa main entourait mes épaules comme pour me protéger d'une agressive réalité qui guettait le plus infime moment d'inattention pour s'emparer de moi et me dévorer avec ses crocs sanglants. La mort de Clarys était un poignard planté avec cruauté dans la chair de mon âme. Je ne voyais pas comment je pourrais m'en sortir vivant. Ma propre mort n'était plus qu'une question d'heures, de minutes même...

- Les seuls mots ne suffiront jamais à apaiser ta douleur, me dit mon père.

Il avait raison. Pour me guérir, il aurait fallu ramener Clarys à la vie... à moins que ce ne soit moi qui aille la rejoindre. La première chose était impossible à réaliser, c'était au-delà des pouvoirs de mon père. Quant à la seconde, j'y songeais sérieusement : c'était possible, et la peur de mourir n'était rien comparée avec la douleur de l'absence de Clarys. Je ne voyais pas d'autres solutions. Voulais-je d'ailleurs en voir d'autres ? Rester en vie m'apparaissait comme une négation

impossible de mon amour et de ma souffrance, et comme une honte abjecte. Oui, j'aurais honte de rester en vie, en plus de souffrir l'enfer à chaque inspir et à chaque expir. J'étais en enfer, et seule la mort pouvait me délivrer. Je me mis à trembler, car j'avais froid de solitude, et la présence de mon père ne comblait rien du tout, car Clarys avait laissé un vide illimité et un vertige infini.

- Je ne peux pas ramener Clarys à la vie, mais je peux aisément guérir les troubles émotionnels et psychologiques.

Les premiers mots de la phrase de mon père avaient résonné d'une manière tout à fait normale à mes oreilles, mais sur les derniers mots il se produisit comme un éloignement statique de ma propre conscience. Quelque chose s'immobilisa, et c'était peut-être ma mémoire et ma lucidité habituelles qui suspendirent brusquement leur manège ordinaire pour laisser la place à quelque chose de différent. Je ne sus pas combien de temps cela prit, ni ce qui se passa exactement. Il me sembla que mon père m'avait plongé dans un état modifié de conscience, une sorte de transe hypnotique suscitée par des moyens incompréhensibles, peut-être par la seule action de sa volonté, ou par une modulation particulière de sa voix... et dans cet état il m'avait parlé et il avait remodelé quelque chose dans mon esprit. Lorsque j'émergeai de cet état quelques dizaines de minutes plus tard, je me sentais mieux...

La douleur avait presque totalement disparu, mais mon amour pour Clarys était absolument inchangé. Sa mort était certainement un événement difficile, mais je me sentais lié à elle au-delà de la disparition, et ce lien était suffisamment fort pour soulever et renverser la douleur de la perte de corps. Clarys ne me manquait pas, tout simplement parce qu'elle n'était pas bien loin : elle était présente en esprit auprès de moi, et ce mode de relation me paraissait à présent suffisamment réel et solide pour compenser significativement le vide de la chair. Comment mon père s'y était-il pris pour me convaincre que tout ce que je perdais en termes de présence physique était de peu d'importance ? Je n'aurais plus jamais l'occasion

de la prendre dans mes bras, de l'envelopper d'une étreinte forte et douce, de contempler son regard solaire et de danser au son mélodieux de son rire. Je n'aurais plus jamais l'occasion de jouer de ses doigts fins et délicats, et de déposer un baiser ivre sur ses lèvres chaudes... Je n'aurais jamais l'occasion de lui offrir le château que je lui destinais, avec ses piscines, ses jardins de roses et de jasmins, ses marbres blancs et ses tapis persans... Mon père avait amené mon esprit à comprendre que rien de tout cela n'était grave et très important. C'était une collection sans fin de manques et de pertes relativement dommageables, mais rien de terrible là-dessous. Le plus important était que j'aimais Clarys, et que nous restions unis en esprit par-delà les apparences matérielles. Même si je ne voyais pas son image dans ma tête, et même si je n'entendais pas sa voix sous mon crâne, je sentais sa présence au fond de moi et autour de moi, et la force de ce lien d'âme s'imposait dans mon esprit en éclipsant les causes de ma tristesse. Les gens que nous aimons ne mouraient donc pas, ils se transformaient en esprit et venaient vivre dans notre cœur, transmutant ce qui était une perte tragique en un lien plus que proche.

Je remerciai mon père d'avoir apaisé ma douleur, et d'avoir transformé ma souffrance en sourire confiant. Ma solitude indicible avait disparu, et à la place s'épanouissait une vie secrète au sein de laquelle la présence invisible de Clarys portait intacte la flamme éternelle de mon amour, de notre amour. L'amour désir était la chose la plus belle au monde lorsqu'il trouvait son comble dans la proximité fusionnelle de l'être aimé, et j'avais appris qu'il pouvait se transformer en un cauchemar de douleur lorsqu'une réalité antagoniste s'interposait entre soi et l'être aimé. L'épée de feu qui s'était abattue sur mon cœur avait provoqué un hurlement sourd et insoutenable de souffrance atroce. Je ne voulais plus jamais connaître une telle souffrance, et d'ailleurs les petites peines et les petites souffrances que je rencontrais dans ma vie, étaient des choses que je désirais annihiler, sinon éviter. Mon père m'avait bien expliqué qu'une vie d'homme

rencontrait l'ombre et la lumière et alternait entre sourire et douleur, et que c'était là la condition naturelle de l'existence humaine, et qu'il était illusoire d'espérer dans une lumière sans ombre qui inonderait la vie sans limites. Le soulagement, la guérison qu'il venait de m'apporter ne me mettait pas à l'abri d'une souffrance future, et seule l'idée que rien ne pourrait plus me faire autant souffrir que ne l'avait fait la mort de Clarys, m'apportait un piètre réconfort...

Chapitre 15.

Ma grande découverte, qui m'avait semblé être la plus grande découverte du monde, n'était plus qu'une stupidité enfantine sans valeur. J'étais revenu à la maison, car ma mère était venue me chercher au bureau de mon père. Nous ne nous étions rien dit durant le trajet, et elle avait tenu ma main en silence. Il me sembla qu'elle chanta, et la mélodie de sa voix me gonfla le cœur de douceur et de sérénité. Sa présence m'accompagna jusque dans ma chambre, et elle resta un moment au chevet de mon lit, car j'avais besoin de m'allonger et de laisser mon corps reprendre des forces par le processus naturel du repos. Je pensais à ma grande découverte, et au fait que c'était aujourd'hui même que je voulais la partager avec Clarys. La mort de Clarys vidait ma découverte de la moindre once d'importance. Clarys était devenue la chose la plus précieuse de ma vie, elle était devenue mon trésor amoureux dont un seul rayon faisait pâlir à rien le plus important de tous mes autres biens. Mais l'acquisition de ce trésor amoureux ne m'avait pas apporté le bonheur sans ombre, la joie inconditionnelle dont me parlait ma mère. Au contraire, la disparition physique de ce trésor m'avait fait toucher du cœur le plus écrasant de la souffrance, me faisant comprendre dans le même temps qu'on ne pouvait pas atteindre la joie inconditionnelle par le paroxysme de l'amour désir, même si les effets de ce sentiment donnaient la plus réaliste illusion de bonheur achevé.

Clarys n'avait pris de l'importance dans mon cœur que parce qu'elle possédait le pouvoir de me rendre ivre de plaisir et de joie, parce qu'elle était elle-même ce pouvoir, et parce qu'elle ne me rendait pas seulement ivre, elle installait l'ivresse au fond de mon cœur et en faisait une vibration permanente, tantôt silencieuse, tantôt assourdissante... Je m'étais dit, à un moment donné, que cette ivresse sobre valait bien l'impossible joie inconditionnelle dont je n'avais d'échos que dans la seule voix de ma mère. Je savais que cette conclusion était fausse, mais j'avais

réajusté mon propos en me convainquant que mes futurs pouvoirs de surhomme seraient suffisants pour combler le fossé qui séparait le bonheur relatif du meilleur de la condition de l'homme, et le bonheur sans ombre qui paraissait être un idéal de réalisation accessible aux dires de ma mère. Mais tout ramener aux seuls dires de ma mère n'était pas honnête. Elle m'avait transporté une fois déjà, avec ses seuls yeux, dans une énergie de plénitude qui éclipsait la magie pourtant extraordinaire et incomparable de la fièvre douce mais brûlante qui s'emparait de moi quand Clarys me touchait le cœur de ses lèvres. Je savais donc qu'il existait une joie plus grande que la joie, puisque j'avais séjourné en son sein durant une brève éternité. Si même un surhomme comme mon père ignorait tout du mystère du bonheur sans ombre et du trésor inestimable qui le procurait à son possesseur, alors mon espoir de combler le fossé était une fausse route.

Plus que jamais je voulais me fondre dans la joie parfaite et y demeurer pour toujours. En me guérissant de ma douleur, mon père m'avait permis, sans s'en rendre compte, de réfléchir plus sereinement à toutes ces choses. Les gens et les choses ne devenaient pas importants parce qu'ils étaient des gens et des choses, mais plutôt parce qu'ils avaient le pouvoir de nous apporter du soulagement, du plaisir ou de la joie. Les gens et les choses devenaient des quantités non nulles de notre esprit lorsque nous leur savions le pouvoir d'apporter agrément ou désagrément à notre existence. Clarys était devenue l'être le plus important de ma vie, car son existence et sa personne représentaient la plus intense source de plaisir et de joie de mon cœur. Mais la personne qui a le pouvoir de vous apporter le plus de joie, est aussi celle qui a le pouvoir de vous apporter le plus de souffrance... Mes pensées tournaient un peu en rond, mais je ne souffrais plus le martyr, c'était déjà ça.

- Tes pensées ne tournent pas en rond, elles tournent en spirale, me dit ma mère. Sa présence avait été si discrète que je l'avais oubliée.
- Tes pensées tournent en spirale, poursuivit-elle, car chaque fois qu'elles

reviennent sur les mêmes concepts et les mêmes idées, c'est pour les comprendre un peu mieux, et pour hisser un peu plus haut la profondeur de leur vision sur l'ensemble des problèmes concernés. Il faut toujours revenir sur les mêmes choses, car c'est ainsi qu'on les comprendra de mieux en mieux et qu'on pourra accéder à la sphère d'une lucidité plus grande. Seul celui qui revient vers l'objet de sa pensée en se dénudant d'avance du désir de comprendre plus profondément, pourrait tourner en rond.

- Maman... je veux mon trésor inestimable, je veux la joie inconditionnelle, je veux me hisser pour toujours au-delà du souffrir.

- Alors tu dois retrouver monsieur D.

- J'ai essayé...

- Non. Ce que tu as essayé, c'est de trouver quelqu'un qui se prenait pour Dieu, et même ça tu n'as pas essayé sérieusement. Si tu t'étais rendu à l'hôpital psychiatrique de la ville, tu aurais trouvé une demi-trentaine de gens qui se prennent pour Dieu... or ce n'est pas ce dont je t'ai parlé. Je ne t'ai jamais dit que monsieur D se prenait pour Dieu, ou qu'il disait être Dieu. Je t'ai dit que lorsqu'il se dévoilait vraiment, on découvrait qu'il était Dieu. Ceux qui le côtoient tous les jours ignorent qu'il s'agit de Dieu, et lui-même ne le proclame pas à la moindre occasion.

- Comment faire pour trouver monsieur D ?

- C'est une question que tu dois poser au prêtre qui est venu te voir à l'hôpital et que tu as rencontré dans le taxi.

Je pris la résolution d'aller rendre visite au prêtre le lendemain. Son église n'était pas très loin de la maison, et j'avais déjà eu quelques échos qui racontaient que ce prêtre était un peu excentrique, ou charismatique, tout dépendait de comment on le prenait. Ma mère resta avec moi durant toute la soirée. Je n'avais pas faim, je n'avais pas soif, et la présence de ma mère me nourrissait. Nous discutâmes de mon engagement au sein de la fraternité à laquelle appartenait mon

père. Ma mère n'y voyait aucun inconvénient, mais elle m'expliqua que je me rendrais compte, le moment venu, que rien de tout cela ne pouvait valoir la quête puis la possession du trésor inestimable. Si mon entraînement au sein de la fraternité se montrait incompatible avec ma quête du trésor inestimable, notamment pour une simple question de temps, alors je devais faire le bon choix et décider de me consacrer au trésor, car il incluait l'au-delà même du surhomme.

- La quête ? demandai-je.

- Oui. Le trésor inestimable est quelque chose qu'on doit acquérir.

- Je croyais que monsieur D nous disait seulement où le trouver, puis on n'avait qu'à aller le prendre ?

- Ce n'est pas tout à fait aussi simple, mais ce n'est pas compliqué non plus.

Monsieur D te dira tout ce que tu dois savoir.

Ma mère me fit ce soir-là un cadeau extraordinaire : elle m'emmena dans sa salle personnelle, la mystérieuse pièce dans laquelle elle s'enfermait tous les soirs pour s'adonner à d'insondables activités. Je ne puis m'en souvenir qu'en tant que salle bleue. Les murs étaient complètement bleus. Le plafond aussi était bleu ; même la lumière était bleue. Mise à part une petite table basse bleue, devant laquelle se trouvait un coussin bleu, et sur laquelle trônait, sur un socle aux couleurs marines, une boule de cristal grosse comme une tête, la salle était vide, et l'épaisse moquette bleue par terre faisait taire le bruit des pas. Une bougie, bleue elle aussi, était placée derrière la boule de cristal, et ma mère l'alluma avant d'éteindre l'ampoule du plafond. Nous ne restâmes pas longtemps dans cette salle, mais ce bref séjour me fit l'effet d'un transport dans une autre dimension, surtout lorsque ma mère me montra la boule de cristal et me dit des paroles incroyables.

- Mon chéri, si tu veux je peux te montrer où se trouve à présent Clarys.

- Tu peux vraiment faire ça, maman ?

- Rien n'est impossible à celui qui a acquis son trésor inestimable.

Ce qu'elle me montra ensuite, je n'ai pas le droit, et même pas la force, de le

relater. Ce fut absolument extraordinaire, et après ce que je vis dans la boule, la mort ne m'apparut plus que comme une quantité négligeable dans l'économie générale de la vie. Clarys n'était pas morte, elle n'avait fait que quitter son enveloppe charnelle, et elle séjournait dans un monde, dans une dimension où son bonheur était plus grand, et où je ne lui manquais pas, parce que son cœur était relié au mien et qu'elle était plus consciente de ce lien que moi. S'il m'était resté des traces de tristesse, ces traces n'auraient pas été autre chose que les vestiges d'un égoïsme possessif qui n'avait plus lieu d'être. J'avais vu, j'avais senti... et la boule elle-même s'était ouverte pour livrer passage entre deux réalités qui pouvaient se prendre la main et se regarder dans les yeux.

Une heure après, assis sur les grands escaliers de la devanture, j'entrepris de partager avec ma mère le secret que je voulais partager avec Clarys. J'allais dévoiler à quelqu'un la plus grande découverte de l'univers. Tant pis si ma mère m'interdisait ensuite d'utiliser cette découverte, et tant pis si cette découverte avait perdu en importance... Ma mère m'avait fait un cadeau magique, au sens propre du terme, et la moindre des choses que je pouvais faire c'était la mettre dans le secret des dieux, mon secret des dieux. Je me raclai la gorge plusieurs fois, afin d'assurer ma voix et afin de me permettre de dire les choses sans hésitation, exactement comme elles étaient. Je vis au sourire de ma mère qu'elle s'attendait peut-être à ce que je lui fasse des révélations.

- Maman...

- Oui ?

- J'ai quelque chose d'important à partager avec toi.

- Je t'écoute mon chéri.

- Voilà... il s'agit de ma fameuse découverte.

Je lui racontai ce qu'il en était. Il y avait plusieurs mois, j'avais surpris un coq en train de pavaner dans l'arrière cour de notre maison avec à son bec un morceau de fromage. C'était l'un de ces fromages très prisés mais que ma mère nous offrait

très rarement. Le coq n'avait pas encore abîmé son morceau de fromage, il ne l'avait pas encore traîné par terre afin de le déchiqueter, et l'alléchant aliment ne portait que quelques infimes traces de poussière. Je fis un pas vers l'animal, mais le volatile s'écarta d'un bond en battant des ailes, me faisant comprendre que si je me lançais dans une entreprise de poursuite, je n'en sortirais probablement pas vainqueur. Je compris tout de suite, car ce coq était le champion de tous ceux de son espèce, et il était célèbre auprès de tous les jeunes pour avoir échappé à une vingtaine de reprises aux gens qui pourtant avaient décidé de se l'offrir comme repas. Je me tins à une distance de confiance, puis je lui tins à peu près ce discours : « Bonjour monsieur le coq, que vous êtes élégant et si vous consentez à me donner un morceau de votre fromage, je vous promets de vous arranger votre affaire avec la plus jolie poulette du quartier et dont on dit qu'elle échappe encore à vos tentatives de séduction ». Le coq ne sembla accorder aucune importance à mes paroles, et c'est avec un déchirement de désespoir que je le vis faire un bond, déployer ses ailes, et voler d'un jet par-dessus les maisons les plus proches...

L'histoire aurait pu s'arrêter-là, mais quelques jours plus tard je vis un rat en train de traîner un sachet de bonbons entre deux touffes d'herbes. Je n'avais pas réfléchi à l'origine du fromage du coq, je tenais pour acquis qu'il l'avait ramassé dans un quelconque tas de détritus. Les bonbons du rat transformèrent la chose en un questionnement plus lucide. Je tentai de me jeter à la poursuite du rat, afin de lui arracher son paquet de bonbons ; je savais que, comme le coq, il ne voudrait pas partager si je lui demandais gentiment. Le rat était moins rapide que moi, mais il était sur son territoire, et il ne lui fallut que quelques fractions de secondes pour me semer. Un mois s'écoula avant que je revisse le premier coq, avec un petit paquet de chocolat pendu à son bec. Ces friandises venaient de quelque part, mais d'où ? Pendant des mois, j'entrepris une enquête méticuleuse, et je finis par résoudre le mystère. J'avais eu l'idée de jeter un verre de farine sur le coq, et ensuite je n'avais eu qu'à suivre à la trace tous ses déplacements. Je dus renouveler

trois ou quatre fois mon geste, mais un jour les traces du coq me conduisirent derrière ce qui s'avéra être le dépôt d'une épicerie du quartier. Une planche basse vermoulue avait cédé en partie, et seul un pauvre morceau de carton essayait de colmater la petite ouverture. Les pluies et l'humidité avaient rongé le carton, et le tout offrait un espace suffisamment grand pour permettre à un coq d'y faufile son cou et de chaparder tout ce qui se présentait à sa portée. Comme l'ensemble était enfoui derrière d'énormes touffes d'herbes drues et hostiles, un passant ordinaire ne pouvait pas se rendre compte de ce qu'il en était. Il fallait être un coq ou un rat pour discerner au pied de la petite forêt végétale ce qui constituait l'accès à un petit univers de friandises...

C'était ça ma découverte, et cela signifiait qu'il me suffisait de me tapir dans l'herbe et d'étendre la main pour me saisir d'une friandise que je ne découvrais qu'une fois sorti du fourré. Je n'avais jamais pensé à avertir l'épicier de l'existence de ce trou dans son dépôt, et je n'avais jamais pris conscience que l'usage de ma découverte était peut-être quelque chose de mal. Lorsque j'achevai de narrer ma découverte, je levai sur ma mère un regard qui implorait le pardon. Elle allait évidemment me dire d'arrêter de tirer profit de ma découverte, et d'avertir l'épicier de ce point faible. Si elle me demandait de rembourser, je serais bien en peine, car je n'avais pas de quoi rembourser les dizaines de paquets de biscuits que j'avais englouti en cachette. Mais ma mère se contenta de dire :

- Il y a deux jours que l'épicier a réparé sa planche, et il ne s'est rendu compte de rien. Tout est rentré dans l'ordre.

Chapitre 16.

L'église n'avait pas été difficile à trouver. La fraîcheur du matin s'enroulait encore, avec paresse, autour de mon cou, et me caressait le visage comme pour m'aider à mieux me réveiller. Mais j'étais parfaitement réveillé, bien que toute cette excursion ressemblât à un rêve surréaliste qui se serait immiscé par inadvertance dans la trame de cette réalité de référence que je partageais avec le reste du monde. Qu'il existât une réalité commune à tous, ce n'était pas une chose susceptible de se poser en interrogation dubitative à mon esprit. Mais que les univers d'esprit qu'une personne pouvait être la seule à toucher du cœur, soient considérés autrement que comme des réalités, cela me faisait balancer la tête de dépit. Cette dictature du matériel et du commun ne cessait de cacher son visage tyrannique derrière la toute relative puissance du rationnel. N'y avait-il pas souvent plus de forces de vie et d'espaces d'amour dans ces univers, qu'il n'y en avait dans le cadre matériel aveugle au sein duquel les corps habités de consciences se mouvaient ? Quoi qu'il en fût, l'église m'apparaissait à travers une fine brume matinale qui donnait l'impression d'une atmosphère féerique. Tout cela se passait bel et bien dans le cadre matériel commun, mais la motivation et la raison qui animaient mes pas relevaient certainement d'une autre sphère de l'entendement...

La grande porte en bois massif avec deux battants céda facilement à la pression retenue de ma main, et ensuite je dus attendre une bonne heure dans un coin de l'église, vers le fond, car le prêtre conduisait un groupe de prière dont les voix et les chants emplissaient les lieux d'un murmure rythmique presque timide. Ces gens venaient prier avant de rejoindre leur travail, et des bribes qui me parvenaient je déduisis que leurs prières portaient sur des problèmes qui leur étaient personnels. Les prières pouvaient se résumer à une formule très simple : demander à Dieu de résoudre tel ou tel problème dans leur existence ou dans leur univers

émotionnel et mental personnel. Celui-ci priait pour obtenir une promotion à son travail, celui-là priait pour la guérison de sa vieille mère, et aucun ne semblait se préoccuper des problèmes du monde en général, et personne ne priait pour des choses aussi vagues que la paix dans le monde ou la cessation de la pauvreté sur la planète... Je me rendis compte que la séance de prière était achevée lorsque le prêtre me secoua doucement par l'épaule, car je m'étais assoupi un peu ne sachant pas quoi faire dans cet endroit un peu sombre et sinistre. Il était heureux que je sois enfin venu lui rendre visite, et il me conduisit dans ses appartements, afin que nous puissions discuter plus tranquillement, car l'église était tout le temps visitée par des gens qui y venaient pour tout un tas de raisons différentes : prendre un peu d'eau bénite pour des usages parfois inattendus, jeter une pièce dans l'urne à offrandes, venir s'agenouiller devant la grande statue du Jésus en croix au fond de la nef, etc...

- Alors ? Toujours à la recherche de l'homme qui dit être Dieu ?

Un brin d'émerveillement se reflétait au fond de sa voix. Il était prêtre, et sa foi en l'existence de Dieu devait être quelque chose de très fort. Il ne faisait pas que croire en l'existence de Dieu, il était convaincu que Dieu pouvait intervenir réellement dans la vie des gens, surtout lorsqu'on le lui demandait à travers la prière. Pourtant j'hésitais un peu à répondre à sa question, non pas que je craignis qu'il se moquât de moi, mais parce que je n'étais pas tout à fait certain que ce fût ainsi que la question dussent se poser. Le prêtre m'avait servi un délicieux chocolat dans une grande tasse blanche avec de petits dessins de cygnes, et mon nez s'enfonça dans la vapeur aromatique pour éviter le regard de l'homme d'église.

- C'est quoi la fonction d'un prêtre ?

- Tu réponds à ma question par une autre question, comme lors de notre première rencontre.

Je sentis un ton de reproche dans sa voix, mais il répondit quand même à ma question.

- Pour comprendre la fonction du prêtre, il faut d'abord comprendre le pouvoir du prêtre, mais ce que je vais te dire est un secret que les autorités de l'église ne désirent pas dévoiler, car il susciterait une inutile et pénible controverse entre les serviteurs de l'église et les princes de l'intellect.

- De quoi s'agit-il ?

- Il s'agit de quelque chose d'extraordinaire, mais aussi de profondément simple. En dehors de ses initiatives qui se déploient selon des motivations pour nous inconnaissables, Dieu répond à nos prières en fonction de la force de notre foi en son existence, et en fonction de l'intensité du désir de notre cœur dans la prière. Si notre foi et notre désir sont faibles, alors la réponse de Dieu peut très bien être nulle. Mais si notre foi et notre désir sont forts, alors la réponse de Dieu peut très bien prendre la forme éclatante d'un miracle extraordinaire. Un prêtre est d'abord une personne qui a travaillé sa foi et son désir jusqu'à en faire des réalités intérieures intenses, car une telle personne peut obtenir de Dieu ce que l'homme ordinaire ne saurait espérer par le fait de sa propre prière. Et c'est cela la fonction du prêtre : prier afin que le secours de Dieu aux hommes soit plus significatif.

La foi de cet homme était intense, et communicative. Je me sentais en confiance, et ce fut sans le moindre souci de transition que je répondis à sa question.

- Je désire rencontrer Dieu lui-même, pas juste un simple homme qui croirait illusoirement être Dieu. Seulement voilà, je crois que Dieu habite dans cette ville, sous la forme d'un homme, et c'est sous cette forme que je désire le rencontrer. Comment faire ?

- Il faut prier.

Sa réponse était l'évidence même. Mais il faut croire que sa forme un peu lapidaire ne suffisait pas, car le prêtre poursuivit.

- Quand on croit en l'existence de Dieu, on croit aussi en la toute-puissance de Dieu, et effectivement il n'est pas impossible que Dieu puisse se manifester sous la

forme d'un homme, car rien n'est impossible à Dieu. Si vraiment Dieu habite cette ville sous la forme d'un homme, alors il t'accordera de le rencontrer sous cette forme si tu l'en pries avec toute l'intensité nécessaire. Même si Dieu n'habite pas cette ville sous la forme d'un homme, je pense quand même qu'il t'apparaîtra sous cette forme si c'est ainsi que tu désires le rencontrer. Mais pourquoi désires-tu rencontrer Dieu, pour ainsi dire en face à face ? C'est là un désir très rare.

Naturellement, je ne fis aucune réponse à sa question, car je n'avais pas l'intention de parler du trésor inestimable à tout le monde, c'était déjà bien assez de faire savoir que je cherchais à rencontrer Dieu. Le prêtre me prit les mains, ferma les yeux, et s'engagea dans une prière qui me parut d'une intensité presque tangible, tant ses yeux fermés et ses sourcils plissés l'un contre l'autre dégageaient une aura solennelle. Le temps se recourba autour du prêtre et autour de moi, comme pour nous isoler de l'univers profane, et comme pour nous mettre en contact étroit avec une réalité au sein de laquelle les prières les plus extraordinaires pouvaient s'exaucer. Mes yeux se fermèrent instinctivement, par un phénomène inattendu d'imitation, et lorsque je les rouvris, ce fut pour constater que le ministre de Dieu me soufflait au visage avec un grand sourire. C'était tout pour aujourd'hui, mais je devais revenir chaque matin pendant une semaine, car une prière faite une seule fois n'avait pas beaucoup de chances de se réaliser, surtout une prière qui avait un objet aussi insolite que la rencontre en face à face avec Dieu.

Les matinées qui suivirent furent donc rythmées par mes visites matinales chez le prêtre. Ma mère ne m'avait posé aucune question, et mon père semblait complètement ailleurs, quelque part entre deux contrats, quelque part entre deux courts voyages dont les raisons n'avaient jamais été claires pour personne à la maison, sauf peut-être pour ma mère. A la fin de notre dernière prière ensemble, le prêtre m'assura que Dieu répondra de la meilleure manière à ma requête, et il me conseilla de continuer à prier seul chaque jour, jusqu'à ce que j'obtienne ce que je

désirais. Je devais aller le voir si je me sentais faiblir dans mes prières. J'étais un peu déçu lorsque je tendis mon petit index en l'air pour hélér un taxi, car je m'étais imaginé que, peut-être, pour ma dernière prière avec le prêtre, Dieu se manifesterait en se matérialisant devant nous dans une lumière éblouissante, au son de trompettes surnaturelles aux accents de triomphe. Il ne se passa rien, même pas la visite d'un petit rayon de soleil.

Je fus heureux de tomber sur le taxi du père de Clarys. Je me demandais s'il avait encore le droit d'être en service alors que son patron était mort, mais mon interrogation n'était pas autre chose qu'une pensée vague au fond de mon esprit. Le taximan me reconnut tout de suite et m'accueillit avec un large sourire en m'invitant à monter devant. Il n'y avait pas d'autres passagers, et une petite musique désagréable s'élevait de l'autoradio que je remarquais pour la première fois. Peut-être s'agissait-il d'une acquisition récente ? Est-ce que le taxi lui revenait automatiquement du fait du décès de son employeur ? C'est pendant que je me posais toutes ces questions aussi futiles les unes que les autres, que quelque chose d'inattendu se produisit. Au regard extérieur, rien d'extraordinaire n'était advenu. Ce qui s'était passé n'était pas du domaine du visible matériel, c'était comme le déploiement d'une radiation invisible qui touchait directement mon cœur sans soulever aucune réaction sur ma peau. Je me sentis subitement en présence de Dieu, et Dieu c'était le chauffeur. La certitude avait pénétré dans mon cœur sans aucune possibilité de doute.

- C'est bien moi, confirma le taximan.

Je voulus descendre du taxi, car je me rendais compte que je n'étais pas prêt pour cette rencontre. En fait, quelque part en moi j'avais sûrement voulu que cette rencontre n'ait jamais lieu, car il y avait un certain plaisir dans la déception de la non-rencontre, qui était préférable à la panique mystique de se retrouver en tête à tête avec le créateur de l'univers. Le taximan... monsieur D... Dieu... je ne savais plus comment le nommer dans ma tête... l'homme au volant du taxi se rendait

bien compte de ma détresse. Il arrêta la musique, ralentit la vitesse du véhicule et me donna une petite tape réconfortante sur l'épaule.

- Tu n'as pas à avoir peur, mon garçon. Tu as voulu me rencontrer en face à face, de tout ton cœur, alors me voici. Tout ce que le cœur de l'homme demande avec intensité et sincérité, je l'exauce, ou presque, car j'ai donné au cœur de l'homme le pouvoir de parler à mon propre cœur. Tout le monde peut me rencontrer en face à face, il suffit de le vouloir de tout son cœur et d'être patient, car je peux attendre des années avant de me révéler à quelqu'un, puisque je dois respecter les fragilités et les maturités de chacun.

Ma panique laissa la place à un sentiment d'immense sécurité et d'agréable paix. Nous roulions à travers la ville, et personne, parmi tous ces gens qui marchaient sur les trottoirs et traversaient les rues, ne pouvait se douter de ce qui se passait réellement derrière les vitres de ce taxi banal que certains essayaient d'arrêter pour une quelconque course. J'avais déjà rencontré cet homme plusieurs fois, sans soupçonner le moins du monde son identité réelle. Le père de Clarys avait employé Dieu sans se rendre compte de rien. Tout cela me faisait tourner la tête, car c'était une réalité vertigineuse qui n'appartenait pas à ma compréhension habituelle du monde. Que Dieu se promenât sur Terre sous l'apparence d'un homme ordinaire, et qu'il exerçât un travail ordinaire en étant payé comme n'importe quel quidam... c'était extraordinaire.

- Tu es à la recherche du trésor inestimable.

- Oui, fis-je spontanément.

- Le trésor inestimable porte un autre nom : divinité intérieure. En fait, ta mère t'a parlé de trésor inestimable seulement parce que c'était ainsi que tu étais capable de le comprendre. J'ai placé au fond du cœur spirituel de tout homme un soleil en sommeil, un noyau énergétique immortel et éternel, mais endormi, fait dans la substance absolue de mon être. Ce soleil intérieur, c'est le trésor inestimable, c'est la divinité intérieure. Et il se trouve là-dedans.

Le taximan me tapota le milieu de la poitrine, pour me signifier où se situait le soleil intérieur en l'homme.

- Mon garçon, comme tu le vois, le trésor inestimable n'est pas difficile à trouver, puisqu'il s'agit du centre fondamental de ton être, du cœur de ton cœur. Celui qui cherche son trésor inestimable le trouvera aisément en regardant avec détermination et humilité au fond de son cœur, tandis qu'il le cherchera en vain pendant toute sa vie s'il le croit ailleurs.

- Alors j'ai trouvé mon trésor inestimable ?

- Oui. Mais ce n'est pas ça qui importe. Ce qui importe vraiment, c'est d'entrer réellement en possession de ce trésor inestimable, c'est d'éveiller ce soleil intérieur, c'est de réaliser l'Eveil.

- Et pourquoi c'est important de réaliser l'Eveil ?

- L'Eveil représente la transformation de l'homme limité en être transcendant, c'est-à-dire l'acquisition intérieure du bonheur inconditionnel, de l'intelligence illimitée et de la puissance transcendante. Si tu veux devenir un être transcendant, alors l'Eveil est ton but, et dans l'atteinte de ce but se trouve la plénitude réelle de l'existence, une existence de joie infinie et de liberté invincible. Mais il y a des gens chez qui le désir de réaliser la transcendance est très faible, et souvent inexistant, parce qu'ils vivent avec un faible niveau d'intuition –même s'ils peuvent posséder un puissant intellect– qui repousse la transcendance dans la fantaisie de l'imaginaire à divertir ou dans la sphère des choses peut-être possibles mais inaccessibles pour eux en particulier, et pour le grand nombre en général. L'Eveil n'est important que pour ceux qui prennent la transcendance au sérieux, et qui n'ont pas peur de la désirer avec force.

- Comment réaliser l'Eveil ?

- C'est la question la plus importante qu'un homme puisse se poser, car devenir un Eveillé c'est accéder au véritable bonheur, à la véritable intelligence et à la véritable puissance, et c'est accéder à ce qui est véritablement la vie éternelle,

c'est-à-dire la pleine existence de la joie et de la puissance absolues. Comment réaliser l'Eveil ? Ecoute bien, car la réponse est simple : il suffit d'aimer de tout son cœur.

- Et c'est tout ?

- Oui, c'est tout. Le véritable amour est la joie/volonté que l'on exerce dans son cœur, par un effort de concentration du cœur, et que l'on adresse à l'infini, par un effort de rayonnement du cœur. Cet acte intérieur de concentration et de rayonnement est la prière du cœur, mais il n'y a de réelle prière du cœur que si l'on immobilise le reste de l'existence pendant l'acte de prier. Prie donc tous les jours dans le cœur, peut-être quelques minutes, peut-être quelques heures, et à terme, peut-être au bout de quelques années, peut-être au bout de quelques décennies, ton soleil intérieur s'éveillera un jour.

- Donc je n'ai qu'à prier dans le cœur tous les jours, et je réaliserai l'Eveil un jour ?

- Oui, c'est aussi simple que cela. Et tu es arrivé chez toi, il faut me payer la course.

Chapitre 17.

Je venais de rencontrer le seigneur de l'univers, et j'avais besoin de flâner un peu dans le quartier sans but précis, car la pression pesait encore sur mes épaules. Tout ce que monsieur D m'avait dit, résonnait dans mon cœur avec l'accent de la vérité absolue, et ce sentiment de vérité était moins une émotion qu'une vibration de l'intuition. Je comprenais la notion de l'Eveil, c'est-à-dire de l'activation du noyau énergétique de notre être, et je comprenais pourquoi la réalisation de l'Eveil signifiait l'acquisition du trésor absolu, le bien suprême, le fameux summum bonum qui revenait comme un écho immanent à travers les paroles silencieuses de ma mère. Cette aspiration à l'acquisition du trésor absolu avait toujours fait partie de mon cœur, elle avait même toujours été le fondement de ses battements, mais mon esprit n'en avait pas suffisamment conscience pour transformer en moteur existentiel ce qui était déjà moteur de respiration pour l'âme.

Je devais apprendre la prière du cœur, et je devais ensuite la pratiquer tous les jours. Les quelques mots que monsieur D m'en avait dit, suffisaient à la compréhension théorique, restait l'apprentissage concret, et restait la pratique quotidienne. La perspective de l'Eveil m'apparaissait infiniment plus importante que le projet de devenir un surhomme, et ma mère m'avait expliqué, avec d'autres mots, que la réalisation de l'Eveil était la transcendance même, et impliquait par son essence et en les dépassant toutes les autres réalisations possibles de l'esprit et du corps. Dans l'infinité solaire de l'énergie absolue de l'Eveil se résolvaient tous les problèmes imaginables qui pouvaient se poser à l'individu, et l'annihilation de la souffrance et de la limitation n'était pas la moindre conséquence de l'Eveil. Comment étais-je capable de comprendre toutes ces choses, et de m'isoler si aisément des milliers de circonvolutions de la raison raisonnante pour me tenir debout dans la simplicité de la vérité essentielle ?

J'avais choisi, pour accueillir ma méditation imposée par les circonstances, un

banc à moitié moisi, au bord de la fontaine publique qui voyait s'ébattre des enfants exubérants, et jacasser des mères dépassées mais jamais lasses. A leur façon ces gens vivaient dans la vérité, c'est-à-dire dans l'instinct de la joie et du plaisir immédiats... mais c'était une vérité de mort, qui s'opposait à la vérité plus grande de l'aspiration au bien suprême, qui pouvait signifier d'admettre l'effort, la sueur et la patience comme passage. Ils ne me voyaient pas, et d'une certaine façon je ne faisais plus vraiment partie de leur monde, car mon cœur était désormais tendu tout entier dans l'aspiration au trésor absolu, ce qui me tournait le visage vers un soleil qui n'était pas celui de leur univers. Une femme me piétina même le pied sans s'en rendre compte, et elle poursuivit sa route, portant sur la tête unealebasse en équilibre fragile et remplie d'eau potable. C'est en voulant me dérober aux conséquences d'une autre erreur d'inattention de ces femmes bavardes aux calebasses en déséquilibre stable, que mon orteil heurta un vieux livre de poche, usé, blotti entre deux cailloux luisants. Il s'agissait d'un exemplaire délavé d'un livre de Nietzsche que je connaissais bien : « Ainsi parlait Zarathoustra ». Je ris à cette trouvaille inattendue, et j'entrepris de feuilleter le livre avec attention, car j'avais envie de me distraire un peu du spectacle presque délabré qui se jouait autour de moi.

Zarathoustra ne m'apparut pas comme un surhomme, du moins n'avait-il pas réussi la transformation de son esprit ordinaire en esprit de feu, la transformation de son cerveau ordinaire en cerveau mutant. Nietzsche n'avait fait qu'entrevoir la nécessité, toujours urgente au fil des époques, pour l'homme de passer au-delà de l'humain, car la solution au tragique de son existence dans la chair était un pays étranger au territoire de son royaume ordinaire. Zarathoustra était un cri sous la plume de Nietzsche, un cri mais aussi un appel écorché qui respirait comme un projet, un devenir possible à la réalisation duquel les hommes devaient s'atteler avec cette ténacité et cette foi sous-jacente qui guidaient le développement des sciences et des technologies. Mais comme Nietzsche ne savait pas bien, sur le plan

concret, de quoi il parlait, son évocation du surhomme répondait comme la pensée des philosophes au lieu de parler comme la pensée des scientifiques : c'était une fois de plus une peinture perdue dans l'univers des principes psychomoraux et psychosymboliques, au lieu d'être une pénétration en rigueur des réalités matérielles et énergétiques dont les principes n'étaient qu'une expression au second degré pour le moins. Zarathoustra n'était pas plus qu'un homme ordinaire habitué de convictions et d'interrogations fortes se démarquant des normes de vérité de sa société, mais il y avait de la beauté dans ses convictions et ses interrogations, même si cette beauté était d'une difficulté telle qu'il fallait un effort de réflexion pour franchir la frontière d'assimilation au-delà de laquelle on pouvait la contempler.

Que tout cela était bien pâle et futile devant la perspective de l'Eveil. Je mis le livre dans ma poche et rentrai chez moi. Quelques heures plus tard, j'annonçai à mon père que je ne pouvais pas respecter mon engagement au sein de sa fraternité, car je voulais me consacrer aussi pleinement que possible à l'essentiel : la quête de l'Eveil. Il ne comprit pas ce que j'appelais l'Eveil, mais il vit au fond de mes yeux que c'était quelque chose de plus important que de devenir un surhomme. Quelques jours plus tard, une nouvelle cérémonie fut organisée, cette fois pour me désolidariser de la fraternité des surhommes. Je ne connaissais pas l'homme qui remplaça le pape dans cette cérémonie, et il ne me sembla pas être une personne d'importance sur le plan du visible social. Il semblait asiatique, et je fus étonné de constater combien la fraternité devait être cosmopolite. Je voulus entretenir mon père de l'Eveil, afin de l'incliner à s'engager lui aussi dans la quête de ce bien suprême, mais je fus incapable de le convaincre de quoi que ce soit, et tout le concept lui paraissait quelque chose d'indigne d'être cru.

Ma mère m'expliqua un jour la raison de ce mur invisible qui se dressait entre les hommes, même les surhommes, et l'aspiration sérieuse à l'Eveil. Comme à son habitude, c'est sous son grand arbuste qu'elle prit le temps de m'expliquer, une

fois de plus, un mystère d'un autre monde.

- Dieu seul peut réveiller chez une personne une profonde aspiration à l'Eveil, me dit-elle.

- Est-ce que c'est la raison pour laquelle tu m'as dit de trouver monsieur D, au lieu de tout m'expliquer toi-même ?

- Oui. Le comment réaliser l'Eveil est simple, mais savoir ce comment ne sert à rien si on n'a pas une profonde aspiration.

- Comment Dieu s'y prend-il pour réveiller l'aspiration profonde à l'Eveil ?

- C'est son secret. Mais il faut que la personne ait nourri avant le désir de rencontrer Dieu, en face à face ou même seulement dans l'invisibilité de l'expérience du cœur et de l'esprit. Dieu ne vient à la rencontre de l'homme que si l'homme exprime un élan sincère à la rencontre de Dieu. C'est seulement dans l'espace sacré de la rencontre que Dieu peut opérer l'intensification de l'aspiration du chercheur, mais Dieu ne fera cela que si l'homme lui demande la clef du bonheur absolu. A celui qui ne demande pas cette clef, sous une forme ou sous une autre, Dieu ne fera pas le don de l'aspiration du cœur plus forte que l'inertie du corps et la superficialité de l'esprit. L'impopularité généralisée de l'Eveil vient de ce que presque personne ne désire sérieusement rencontrer Dieu et recevoir de lui la clef du bonheur absolu.

Elle ajouta sur un ton de constat malheureux :

- Il est difficile pour beaucoup de croire en Dieu, et parmi ceux qui croient en Dieu, il est difficile pour la plupart d'admettre que Dieu n'est pas une abstraction métaphysique, qu'il est un être que l'on peut rencontrer et avec qui on peut parler. Il est difficile de franchir l'abîme qui sépare le Dieu métaphysique, du Dieu factuel ; cela est même plus difficile que de franchir le fossé incommensurable qui sépare l'athéisme, de la foi en l'existence de Dieu.

Elle me confia ensuite :

- Le prêtre qui t'a aidé, par la prière, à faire advenir ta rencontre avec Dieu, a

déjà rencontré Dieu lui aussi, et cela se passa avant qu'il ne soit prêtre. Ce fut une rencontre dans l'espace du cœur et de l'esprit, et pas une rencontre en face à face, mais lors de cette rencontre il n'a pas eu l'idée de demander la seule chose qui vaille d'être demandée à Dieu : la clef du bonheur absolu.

- Qu'est-ce qu'il avait demandé à Dieu alors ?

- Il avait demandé à Dieu de lui dire que faire de sa vie, et Dieu lui a dit de se faire prêtre. Et c'est ce qu'il a fait. Il est heureux de sa fonction sociale, et il est heureux dans son activité en tant que prêtre, mais il n'a toujours pas fait le moindre pas significatif vers l'Eveil, et c'est bien simple, il ne sait pas plus que le quidam ordinaire ce que c'est.

A partir de ce jour-là, je reçus le droit d'utiliser la salle de méditation de ma mère, comme je l'entendais, afin d'apprendre puis de pratiquer la prière du cœur. J'étais conscient qu'il me faudrait sans doute quelques dizaines d'années pour réaliser l'Eveil, mais l'enthousiasme qui m'habitait était suffisamment fort pour transformer ces dizaines d'années en aventure intérieure exaltante. Ma mère m'avertit que même une seconde avant l'Eveil, tant que l'Eveil ne serait pas réalisé, je serais toujours soumis, avec plus ou moins d'intensité, à la dictature de l'ombre de l'esprit, c'est-à-dire à la grisaille des douleurs et des colères. Il fallait faire avec, car telle était la nature du mortel en l'homme. Cet avertissement m'attrista un peu, mais cela ne dura pas bien longtemps.

Mon père se fit plus distant que d'habitude, et nos échanges se limitèrent bientôt à l'espace commun ordinaire entre un père et un fils. Je m'étais engagé dans une voie qui n'était pas celle du surhomme, une voie qui était celle de la divinité intérieure et qu'il ne comprenait pas. Je travaillais toujours mes devoirs dans son bureau, et il m'enveloppait toujours de sa froide affection, mais nous vivions désormais dans des univers intérieurs différents. Lui était un surhomme, et moi j'étais un aspirant spirituel... Ma mère n'était pourtant pas plus proche. Comment pouvait-elle l'être plus, alors que sa présence illuminait déjà ma vie

entière ?

Quelques semaines plus tard, alors que mon père et ma mère étaient en voyage tous les deux, et alors que nous étions sous la responsabilité d'une tante, je fus pris d'un vertige nouveau : je voulais porter la bonne nouvelle de la possibilité extraordinaire de l'Eveil à toute la ville. En réalité je débattais de la question avec moi-même presque tous les jours, et j'en venais souvent à la conclusion que je ne pouvais entreprendre d'enseigner l'Eveil et le moyen de réaliser l'Eveil qu'après que je me sois éveillé moi-même. En fait, je ne souscrivais pas à cette conclusion, et la seule chose qui m'empêchait de me lancer dans cette entreprise était la présence de ma mère, car ses seuls yeux me renvoyaient à ma pratique et à elle seule, et me dissuadaient de me disperser d'une manière ou d'une autre. Son absence leva les barrières, et je me sentis libre de porter à l'attention de tout le monde le rêve extraordinaire qui m'animait, et à la réalisation duquel je travaillais tous les jours, ou presque car la discipline était difficile à acquérir, malgré tous les bons programmes que je me faisais afin de trouver le meilleur moment pour m'enfermer dans la salle de prière. Un rêve brûlait au fond de mon cœur, et je savais que ce rêve était en vérité une réalisation intérieure accessible, pour moi et pour tout le monde. Le désir de partager ce rêve et son moyen, me faisait sillonner le quartier pendant des heures, à la recherche d'un visage dont le regard serait comme une soif inconsciente.

Je me sentais un peu comme Zarathoustra consumé par le feu de la volonté de puissance et voulant avec larmes et rires implanter cette volonté au milieu de la faiblesse humaine, ou comme Saul de Tarse frappé par la révélation de la promesse christique de la résurrection des hommes bons et poussé à partager cette bonne nouvelle avec la totalité du monde, même au prix de sa mort. La bonne nouvelle que je portais et dont les ailes me rendaient le cœur léger, était belle et simple : « Vous avez une divinité intérieure lotie au fond de votre cœur, vous pouvez l'éveiller, vous l'éveillerez à coup sûr en consentant à aimer de tout votre

cœur, et cette réalisation intérieure signifiera pour vous l'immersion éternelle dans le bonheur sans ombre et la liberté sans limitation, c'est-à-dire l'immersion dans la vie éternelle ». Comment faire pour porter cette bonne nouvelle au monde ? C'est la question qui venait me hanter chaque nuit alors que le quartier s'endormait en attendant une nouvelle journée pareille à la précédente. Ce n'était pas ça la vraie vie, cette façon de naviguer entre les rires et les larmes, cette intimité douloureuse avec la souffrance sous toutes ses formes. Des gens qui, avec plus ou moins de constance et de proximité de l'ombre, souffraient de la faim, de la soif, du froid agressif, de la chaleur excessive, de la maladie au ricanement cruel... des gens qui manquaient de tout, et des gens qui devaient user l'essentiel de leurs forces dans la seule nécessité de survivre, ou dans l'incontrôlable besoin de toujours plus, bien au-delà du nécessaire raisonnable... n'étaient pas des gens qui vivaient dans la véritable joie et la véritable liberté, et cependant ces gens étaient le monde tel qu'il s'était fait et tel qu'il demeurerait, peut-être par inertie, peut-être parce que personne ne voyait le pont qui conduisait à l'autre rive, vers la lumière. Je voyais ce pont, et en criant avec force je devais pouvoir obtenir de tous de s'y engager afin de réaliser la lumière.

Quand le jour se leva, ma décision était prise. J'étais un nouveau Zarathoustra, sauf que je serais de chair et de sang, et pas seulement un nom dans un livre en souffrance au pied d'un banc usé. Je choisis mon heure et je m'avançai au milieu de l'endroit le plus fréquenté du quartier. C'était noir de monde –c'était le cas de le dire, car ici l'ébène était la référence côté épiderme, bien que plusieurs personnes aient eu une mentalité occidentalisée, c'est-à-dire une mentalité de consommateurs nombrilistes et facilement grincheux–, et les voix par myriades s'anesthésiaient les unes les autres pour donner une couverture sonore informe et généralisée, qui allait lentement décroissante à mesure qu'on s'éloignait des bistrotts et de la fontaine, et qui se transformait en une conversation particulière ou en une autre lorsqu'on se rapprochait d'une table ou d'une autre où des gens

vociféraient des palabres oiseuses autour de quelques bouteilles de bière et de vin. Ce n'était pas le marché, mais trois bistrots se faisant front à côté de la fontaine, et laissant entre eux un espace jonché de tables et de chaises souvent brinquebalantes. Je montai sur une table et criai :

- Ecoutez-moi !

La stupéfaction fut générale, d'autant plus que jamais personne n'avait osé un acte pareil. Le brouhaha s'affaissa, et les regards se levèrent vers moi, certains réprobateurs, d'autres curieux. A présent je ne pouvais plus reculer, et je pensai à ce que devait avoir ressenti Zarathoustra lorsqu'il descendit de sa montagne et se retrouva confronté à la première foule à haranguer. Je l'imaginai en haillons déchiquetés, vêtu d'une peau de bête tuée de ses propres mains et tannée de ses ongles, et recouvert de cendres des pieds à la tête car l'homme en lui était mort et le surhomme écartait violemment la pierre tombale pour ouvrir les yeux sur le monde de ceux qui étaient morts mais ne le savaient pas. Mais Zarathoustra était le rêve du surhomme de Nietzsche, et le porte-flamme de son projet de transformation, un projet dont la tension était si écrasante que le cerveau du philosophe sombra dans la folie au lieu de muter vers une condition supérieure, un peu comme si à une époque préhistorique un singe était devenu fou en essayant de devenir un homme. Quelle folie alors de croire qu'à cause d'un primate livré à la démence, la mutation du singe à l'homme devenait une impossibilité de principe ! Je me sentais comme ces premiers chrétiens devant les nations : porteur d'un message universel et radical que je pensais devoir soulever le monde.

Chapitre 18.

« Ecoutez-moi », avais-je dit. A présent ils m'écoutaient, et attendaient. Prenant une voix forte mais que je ne parvins pas à assurer tout à fait, je proclamai le message de l'Eveil, en y mettant toute la passion et toute la force que je pouvais. Je dus parler pendant un quart d'heure, peut-être un peu plus. J'étais dans une sorte de transe, et les mots me venaient sans réflexion et sans hésitation. Je parlais de l'amour moteur, de la prière du cœur, de la réalisation transcendante à laquelle conduisait inmanquablement le développement intérieur de l'amour. Une ombre silencieuse épousa la foule pour quelques minutes, puis un murmure de réprobation se souleva de lui-même depuis le fond des gorges. Je regardais un peu dans le vague, pour n'avoir à fixer personne dans les yeux, mais je pouvais sentir un froissement d'irritation dans les regards. Je ne me sentais pas comme Moïse le craintif et le bègue qui devait porter la bonne nouvelle de la libération au peuple incrédule mais captif en Egypte. Je me sentais seulement comme Zarathoustra, c'est-à-dire comme quelqu'un qui se savait lucide, douloureusement lucide, mais qui était conscient que les ombres en face le prenaient pour un fou.

- Tu as l'esprit dérangé !

L'onde sonore résonna tout autour de mes oreilles et me donna l'impression que la foule avait dit la phrase en chœur. Comment la seule évocation de l'amour et de la transformation intérieure qu'il pouvait accomplir dans la nature essentielle de l'homme, une évocation à voix forte certes, pouvait-elle déchaîner tant de colère et de rejet ? J'étais encerclé, mais je n'avais aucune envie de m'enfuir. Je voulais ouvrir de force les oreilles de ces gens et leur faire comprendre que l'Eveil n'était pas une parole, mais une réalisation à laquelle ils pouvaient accéder si seulement ils consentaient à développer leur amour. Le bonheur absolu et la liberté transcendante étaient à portée de leur cœur, à portée de leur amour. Quelques hommes se levèrent, et dans leurs gestes vifs et hostiles je vis une violente colère,

presque une détermination criminelle qui risquait d'exploser les limites de la retenue sociale.

- Espèce de fou ! hurla l'un des hommes.

- Et pourquoi serais-je fou ?

Je n'avais pas l'intention de reculer, mais ma question eut l'effet inattendu de briser le principe invisible qui empêchait ces gens de se saisir de moi. Trois d'entre eux s'approchèrent et m'attrapèrent les pieds, puis le plus costaud me chargea sur son épaule. Les éclats de voix se mélangeaient aux éclats de rire, et de toute cette cacophonie il ressortait clairement un climat de lynchage, quelque chose de bestial qui se refusait à la réflexion et qui se réfugiait dans l'instinct. Les gens battaient des mains, applaudissaient avec frénésie, tout heureux d'assister à un spectacle insolite et distrayant, tout heureux de pouvoir déverser leur frustration sur un enfant de dix ans incapable de se défendre, mais qui s'était offert spontanément en imposant à la foule, d'une voix sûrement tonitruante, des propos qui résonnaient comme l'absurdité et comme l'impossibilité elles-mêmes. L'homme se dirigea vers la fontaine publique, sembla chercher quelque chose à ses pieds, puis me projeta par terre, dans une marre boueuse et nauséabonde, en prenant bien soin de bondir en arrière afin d'éviter de se faire éclabousser. Les gens me huèrent pendant un long moment. Je ne me sentais pas triste, je ne me sentais pas la victime d'une cruelle injustice, ou la victime d'une injuste cruauté, et à aucun moment je n'avais ressenti de la peur. Mais j'étais abasourdi, et je subissais le tout avec un certain détachement, comme s'il s'était agi de quelqu'un d'autre, ou alors comme si ces gens ne s'en étaient pris qu'à une image de moi, et pas réellement à moi. Quelqu'un ordonna qu'on me laisse tranquille, car je n'avais fait de mal à personne et il était honteux que des adultes s'en prennent ainsi à un enfant, et je m'étonnai à peine quand les gens obéirent, baissèrent la tête et se détournèrent de moi, non sans émettre un dernier jugement affirmant une énième fois ma folie.

L'homme qui avait pris ma défense me redressa puis me conduisit sous l'un des

nombreux tuyaux de la fontaine. Le point d'eau se présentait comme un cylindre de deux mètres de haut, et presque autant de diamètre, et des robinets ceinturaient l'ensemble à un peu plus d'un mètre de hauteur. Des tuyaux s'embouchaient sur les robinets, il fallait exercer une petite succion pour tirer de l'eau, tandis qu'il suffisait de retirer le tuyau pour arrêter le jaillissement du liquide de vie. Je fus lavé, avec tous mes vêtements, puis la main secourable m'attira sur un banc au soleil, relativement à l'écart du lieu de mon drame. Les gens ne me prêtaient plus attention, et une énergie diffuse de remord s'élevait de la foule qui me tournait le dos.

- Tes vêtements seront complètement secs dans un quart d'heure.

Je sortis enfin de mon étrange état cataleptique, et je découvris que mon bon samaritain était en fait le prêtre. Il me dévisageait avec gravité, mais sans reproche. Je n'avais pas remarqué sa présence au début de mon sermon improvisé et inattendu, sinon je me serais probablement ravisé. Peut-être n'était-il arrivé qu'après qu'on m'ait jeté dans la boue. Je me sentais un peu penaud, mais j'étais aussi heureux de me retrouver en sa compagnie protectrice. Un homme s'approcha de nous, puis s'inclina brièvement en signe de salut. L'homme refusa ostensiblement de porter ses yeux sur moi, une petite aura de honte lui entourait le visage, et je me rendis compte que c'était celui qui m'avait balancé dans la marre puante. Je ne lui en voulais pas. Je n'en voulais à personne, car j'étais conscient que c'était l'ombre intérieure de ces gens qui avait réagi, sans laisser la moindre chance à leur cœur de s'exprimer vraiment. Je ne savais pas très bien comment je savais tout ça, mais c'était là. L'homme baissa les yeux, puis articula quelques mots sur le ton de la supplique. Sa voix devant le prêtre n'était pas celle qui m'avait traité de fou.

- Mon père... ma femme est gravement malade, et les médecins disent qu'elle n'en a plus pour longtemps... Pouvez-vous me venir en aide ? Pouvez-vous prier pour sa guérison ?

- Viens demain matin à mon église, et nous prierons ensemble pour la guérison de ta femme.

- Merci mon père.

Un autre homme vint demander une prière parce qu'il cherchait un emploi, et un troisième vint demander une prière pour que son fils réussisse aux examens. Le prêtre fit la même réponse, puis il dissuada d'un geste les quelques personnes qui semblaient vouloir constituer une queue pour exposer leurs doléances à l'homme d'église. Il expliqua que son église était ouverte tous les matins pour tous ceux qui avaient des problèmes et voulaient qu'il les aide en priant pour la résolution de leurs difficultés. Le prêtre ne fréquentait pas beaucoup le quartier, mais il était connu presque dans toute la ville, et il se disait partout que ses prières avaient un grand pouvoir : ils suscitaient des guérisons et influençaient les événements afin de faire advenir ce que l'on souhaitait. Les gens avaient fini par croire, car les exemples de réussite ne se comptaient plus.

- Les gens vous respectent, mais moi ils me traitent de fou.

- Les gens me respectent, me dit-il, car je suis capable de les aider à résoudre un certain nombre de leurs problèmes, et de les aider à atteindre un certain nombre de leurs objectifs. Je leur dis : si vous avez un problème ou un souhait que vous ne vous sentez pas capables d'affronter seuls, venez me voir, je prierai pour que votre problème se résolve, et pour que votre souhait se réalise. Le pouvoir de mes prières est si fort qu'ils peuvent en voir les effets si clairement qu'ils cessent de douter. Et toi, que leur dis-tu ?

- Je leur dis qu'en travaillant au développement de leur amour sans y mettre de frein, mais en y mettant toute l'intensité qu'ils peuvent, ils pourront éveiller leur divinité intérieure et devenir des êtres réellement puissants, libres et heureux, devenir des êtres transcendants. Apparemment, à leurs yeux, ce sont là les paroles d'un fou.

Le prêtre me considéra longuement, puis il dit :

- Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille.

Cette remarque ne m'étonna pas.

- Je suis venu pour te voir, poursuivit-il. Est-ce que ton souhait de rencontrer Dieu face à face a été exaucé ?

- Oui.

Il se leva, fit quelques pas, puis revint vers moi. Il était manifestement très heureux, mais faisait un effort pour contenir sa joie. Sa bouche se déformait d'une manière comique sous l'effet d'un sourire qu'il essayait de réprimer, et ses bras sautaient comme des ressorts avant d'être ramenés de force près de son corps. Sa tête tressaillait de temps en temps, mais ses yeux étaient illuminés d'un bonheur intense. Pour reprendre son calme et éviter de se mettre à danser devant tout le monde –et les gens l'auraient pris pour un fou s'il s'était mis à danser tout seul, dans la rue et sans musique–, il prit de profondes inspirations, et expulsa l'air de toute la longueur de ses poumons en se tapotant les cuisses.

- Qu'est-ce que vous avez ?

- J'exulte de joie, répondit-il. C'est la plus grande chose que mes prières aient jamais réussi à faire advenir : une rencontre face à face avec Dieu ! Je savais que mes prières étaient puissantes, mais là c'est un exploit tellement extraordinaire ! Cela me confirme dans ce que je pense : la prière peut tout faire advenir, c'est-à-dire faire advenir tout le bien qu'on peut souhaiter.

Ce que le prêtre entendait par prière, c'était l'acte intériorisé et parlé de demander quelque chose à Dieu. J'avais déduit cela de la manière dont il avait conduit nos prières lorsque j'étais allé le voir : « Seigneur, je vous en supplie, ce garçon désire vous rencontrer, ayez la bonté d'exaucer son soupir ». Il répétait plusieurs fois la formule, l'agrémentait à chaque fois d'une espèce d'explication qui soulignait combien ce souhait était important, combien sa réalisation pouvait contribuer à mon bonheur... et le tout durait plusieurs minutes. Lorsqu'il priait pour une guérison ou pour quelque chose d'autre, ce n'était pas très différent : il

s'agissait toujours de solliciter une intervention de Dieu, et c'est Dieu qui devait agir par sa mystérieuse influence spirituelle. Le prêtre n'avait aucun pouvoir en particulier, excepté celui de susciter de la part de Dieu une réponse significative, mais il semblait devoir renouveler ses suppliques sur plusieurs jours pour espérer la moindre intervention de Dieu. Et lorsque Dieu intervenait, c'était toujours d'une manière telle que l'événement pouvait aisément être attribué à de la chance, mais jamais cela ne prenait les apparences imposantes d'un phénomène paranormal, pour ne pas dire miraculeux. Les prières du prêtre ne pouvaient pas multiplier les pains et les poissons, mais elles pouvaient favoriser la guérison d'un cancer à partir d'un traitement médical conventionnel. Et apparemment elles pouvaient aussi favoriser la rencontre avec Dieu.

La différence était énorme entre la puissance spirituelle de ma mère et le pouvoir des prières du prêtre. Ma mère avait éveillé sa divinité intérieure –puisque c'était ainsi qu'il fallait comprendre le fait qu'elle était rentrée en possession de son trésor inestimable–, ce qui n'était pas le cas du prêtre. En dehors du fait que ses prières pouvaient assez facilement s'exaucer –à condition que les demandes soient raisonnables–, le prêtre ne se distinguait pas d'un homme ordinaire. Je ne comprenais pas très bien pourquoi les prières du prêtre avaient un certain pouvoir, malgré ses explications sur l'intensité de la foi. Peut-être que ses explications suffisaient réellement ? Peut-être que Dieu ressentait l'intensité de la foi du prêtre et répondait volontiers à ses prières ? Mais alors, pourquoi les réponses de Dieu se fondaient-elles dans les limites du raisonnable ? Pourquoi les prières du prêtre ne pouvaient exaucer que des choses ordinaires ? Je ne voulais poser aucune de ces questions au prêtre, ce n'était pas nécessaire, d'autant plus qu'il m'abandonna au bout de quelques minutes, car seule ma réponse l'intéressait pour fortifier sa foi et raffermir ce qu'il considérait comme sa mission : aider les gens dans leurs problèmes et leurs souhaits par la prière.

Tout comme Zarathoustra, je m'étais avancé devant les hommes, les bras

ouverts et l'amour vrai, et les hommes m'avaient ri au nez et m'avaient craché au visage, parce que mes paroles exigeaient d'eux une volonté d'élévation que leur faible nature mortelle rejetait de toute sa haine et de toute sa peur. Je refusai de sortir de chez moi pendant plusieurs jours, mais les rumeurs me venaient de tous les côtés : c'est avec des rictus de moquerie que les gens m'appelaient le prophète, et c'est avec des yeux rouges de colère que les gens menaçaient de se saisir de moi et d'aller m'enfermer dans un asile de fous. Qu'avais-je donc fait ? J'avais essayé de partager la connaissance la plus précieuse du monde : l'existence de la divinité intérieure et le moyen de son activation. Mais cette vérité inestimable résonnait comme un flot de paroles insensées et dangereuses aux oreilles de ces gens que mon cœur voulait sortir de leur condition de souffrance. La peine m'empêcha de prier durant une bonne semaine, elle enveloppait mon cœur dans un carcan obscur que ma volonté ne pouvait défaire. En m'efforçant de vider les récents événements de leur apparente gravité, je parvins à dissiper suffisamment le brouillard d'émotions pénibles qui me cachaient le cœur, pour pouvoir me remettre à prier, et ainsi progresser doucement vers l'Eveil. Le taximan m'avait dit qu'on devait prier dans son cœur quotidiennement et intensément pendant quelques années, plusieurs années même, pour espérer réaliser l'Eveil... Pourquoi cela ne pouvait-il pas se faire en quelques jours ? En quelques heures ? En quelques instants ? Tout de suite !?

Chapitre 19.

Mes camarades habituels de jeux refusaient de jouer avec moi, car leurs parents leur avaient dit que j'étais fou, et que m'éviter était une question de vie ou de mort. Il se disait toutes sortes de chose à mon égard, et aucune d'elles n'était gentille. Je ne me reconnaissais pas dans le portrait hideux que les gens faisaient de moi. Quand mes parents revinrent enfin de leur mystérieux voyage, je me sentis comme les derniers prisonniers des camps nazis au moment de la grande libération : bénéficiaire d'une sécurité toute nouvelle à laquelle j'avais du mal à croire. Mon père avait changé, et je compris la nature de ce changement lorsque je le vis s'enfermer dans la salle de prière de ma mère, chose qu'il n'avait jamais faite depuis que je le connaissais. Il me fit un clin d'œil complice qui signifiait que ma quête de l'Eveil était aussi désormais la sienne. L'image d'un surhomme en train de cheminer vers l'Eveil m'enthousiasmait et me racontait les mystères de la divinité, chose devant laquelle les sommets de la puissance mentale n'étaient pas plus que de simples ombres sans poids. Quant à ma mère, elle m'entretint brièvement de ce qui s'était passé, pas pour eux, pour moi.

- Tu as affirmé aux gens l'existence de la divinité intérieure, la possibilité de l'éveiller, et la signification de cette réalisation intérieure. Comme tu n'as pas encore réalisé l'Eveil toi-même, tes paroles ne peuvent pas susciter autre chose qu'une réaction incrédule ou irritée de la part des gens dont l'ombre intérieure est encore une masse imposante. Tu ne connaissais rien de ces paroles des Evangiles : *« Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les porcs, de peur qu'ils ne les piétinent avec leurs pieds et que, se retournant, ils ne vous déchirent »*. Un aspirant spirituel doit se consacrer seulement à sa quête de l'Eveil, et ne pas se mêler d'enseigner ou de transmettre la science qu'il pratique. Il faut laisser aux soins des Eveillés d'enseigner et de transmettre cette science, car eux seuls peuvent transpercer l'ombre et toucher le cœur, et eux seuls peuvent

demeurer dans la joie inconditionnelle et la liberté sans limites même lorsque le monde entier les rejette et leur crie toute sa détestation.

Elle me prit dans ses bras et me dit doucement :

- Il faudra longtemps pour que les gens oublient cette histoire, c'est-à-dire pour qu'ils apaisent leur colère et soient capables d'y repenser avec un certain détachement. En attendant, il serait mieux pour toi d'aller vivre ailleurs, car ta présence ne fera que conjuguer l'histoire au présent, et rendre impossible l'oubli nécessaire. Tes paroles ont traumatisé tous ces pauvres gens, et à présent ils n'ont plus qu'une seule peur : que tu te dresses à nouveau pour faire entendre les mots qui font mal aux cœurs à cause de leur éclat.

Les jours s'écoulèrent, puis ce fut le matin de mon départ. J'avais voulu apporter la lumière, et je devais fuir devant les ténèbres. Le téléphone invisible qui liait les gens entre eux dans le quartier, colporta la nouvelle de mon départ. Le prophète s'en allait, parce que les premières oreilles que ses paroles avaient caressées, étaient des oreilles de fer, et parce que les premiers hommes qu'il voulut guider vers la lumière se rebellaient contre le moindre appel à l'absolu. J'étais profondément triste de devoir m'exiler, et mes larmes m'empêchaient de voir les visages hilares et triomphants de ces hommes et de ces femmes qui me faisaient un cortège d'honneur moqueur. « Moi je te crois, prophète », lança une petite voix de gamine perdue dans la masse.

Quatrième de couverture

Si vous avez déjà pris le temps d'y réfléchir sérieusement, vous devez donc le savoir comme moi : il est possible d'être heureux. Je veux dire : d'être profondément heureux, d'être habité par un bonheur profond et permanent. Mais savoir qu'un tel bonheur est possible, c'est une chose ; et savoir comment le réaliser, c'est autre chose.

Gardez la foi en la possibilité d'un authentique bonheur capable de dissiper le spectre de la mort, et capable de remplir la vie d'une énergie inépuisable ; et ayez conscience que la vie peut être bien plus qu'une succession de labeurs et de divertissements en attendant la mort...

Ce roman raconte l'histoire d'un jeune garçon, candide mais intelligent, qui entendit parler d'un extraordinaire trésor qui lui était spécialement destiné, et qui avait le pouvoir de le rendre profondément heureux pour l'éternité. Et lorsqu'il voulut savoir comment entrer en possession de ce trésor, on lui expliqua qu'il devait d'abord trouver Dieu, car seul Dieu pouvait lui indiquer où se trouvait ce trésor. Mais cela n'avait rien d'une abstraction métaphysique : Dieu habitait quelque part en ville, et il fallait que le jeune garçon découvre à quelle adresse, afin de pouvoir obtenir une rencontre en face à face.

Peut-être que le voyage de ce jeune garçon, à la recherche de Dieu, nous enseignera-t-il quelque chose ?

Chris Iwen est psychologue et conseillère d'orientation. Avec la gracieuse collaboration de Kessani Iwen, spécialiste de philosophie spirituelle, elle a entrepris d'interroger et d'éclairer de manière simple, à travers ses livres, le vaste domaine des potentialités de l'esprit et du cœur humains. Elle est notamment l'auteur d'un petit chef-d'œuvre de spiritualité : « Le don du prophète » aux éditions Altess.